



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

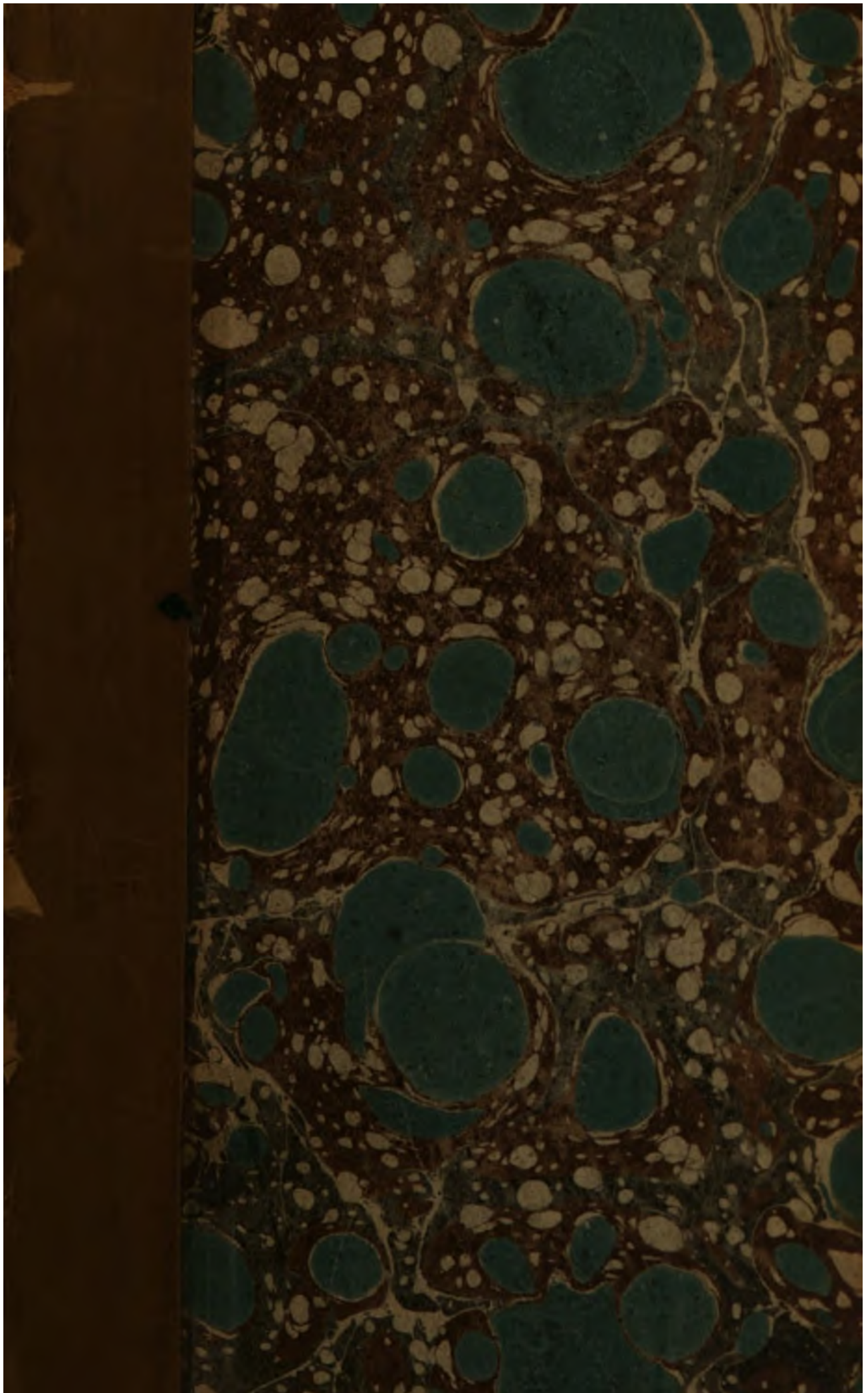
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

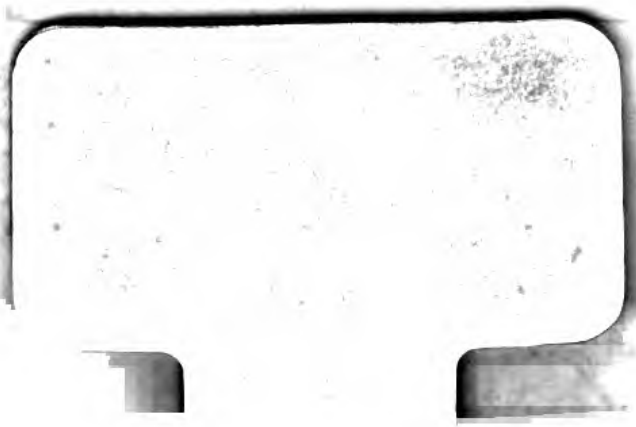
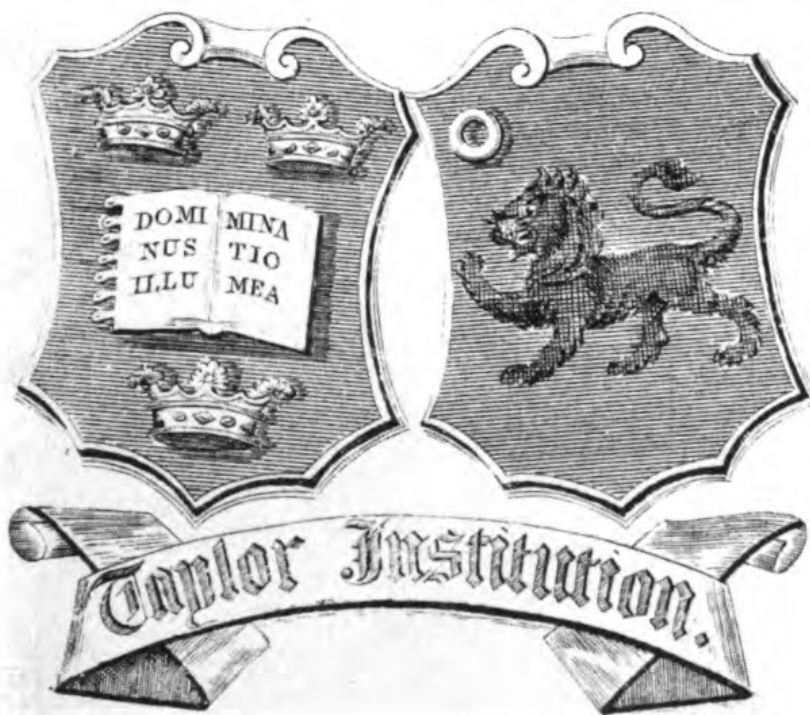
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

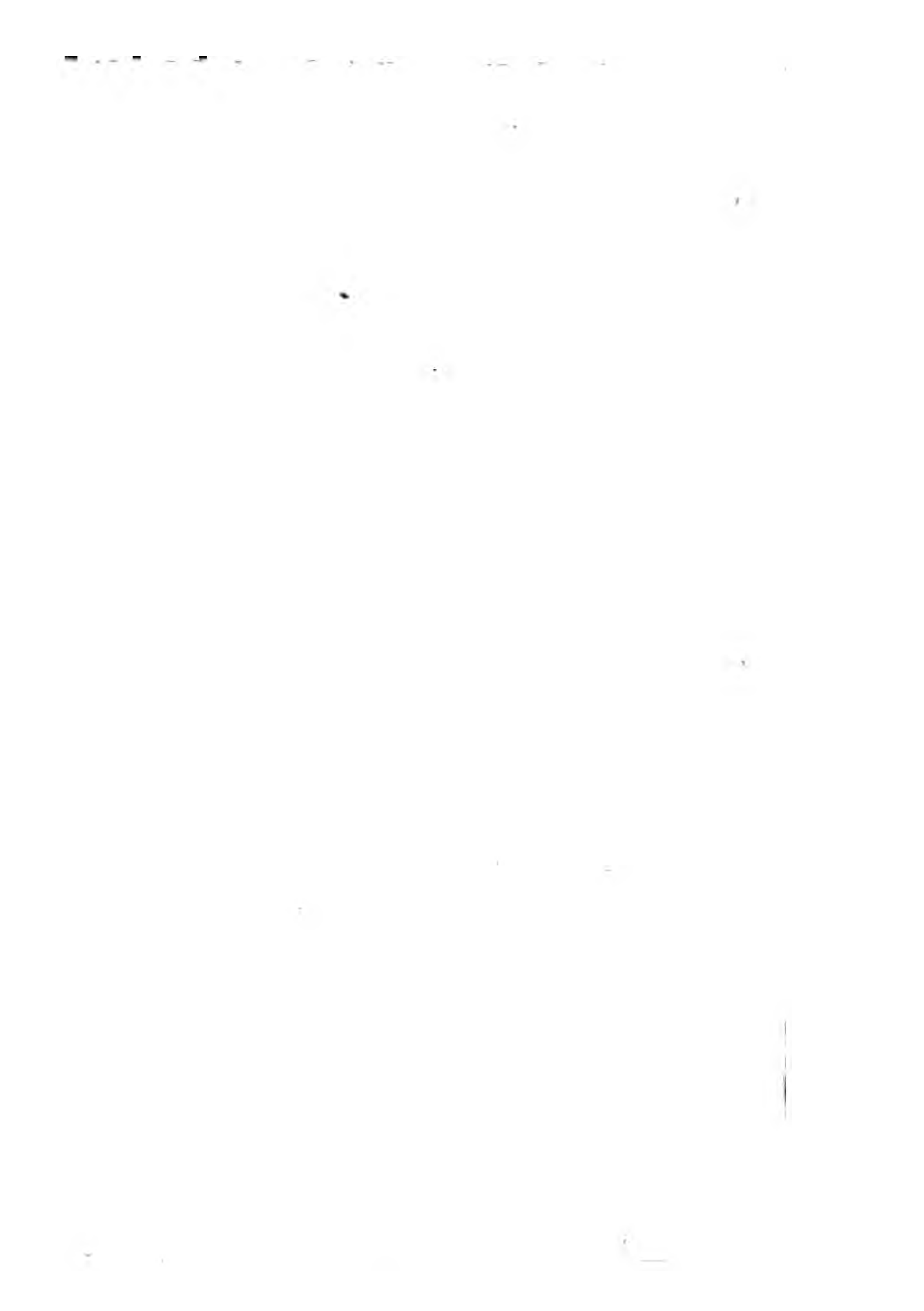


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

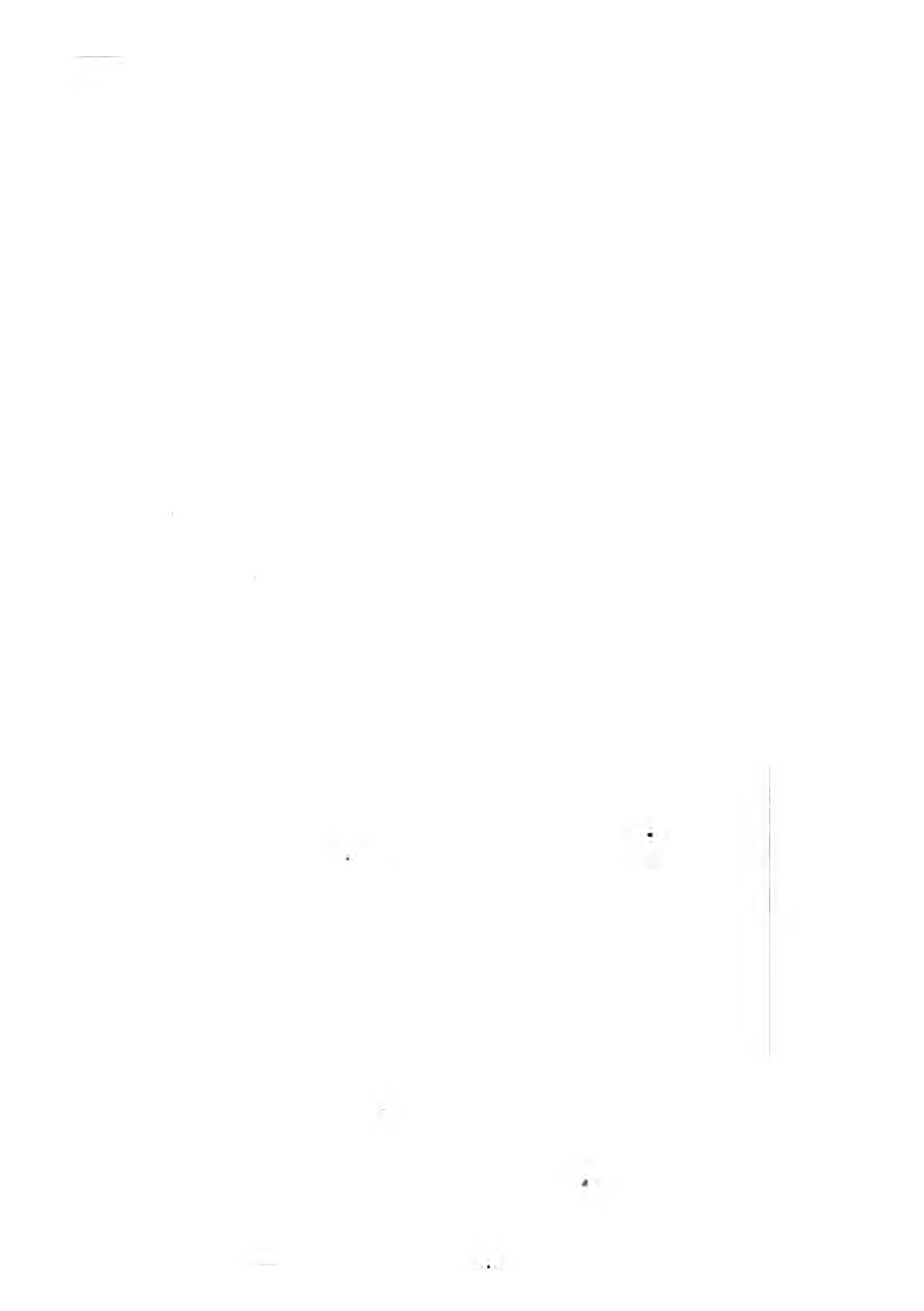


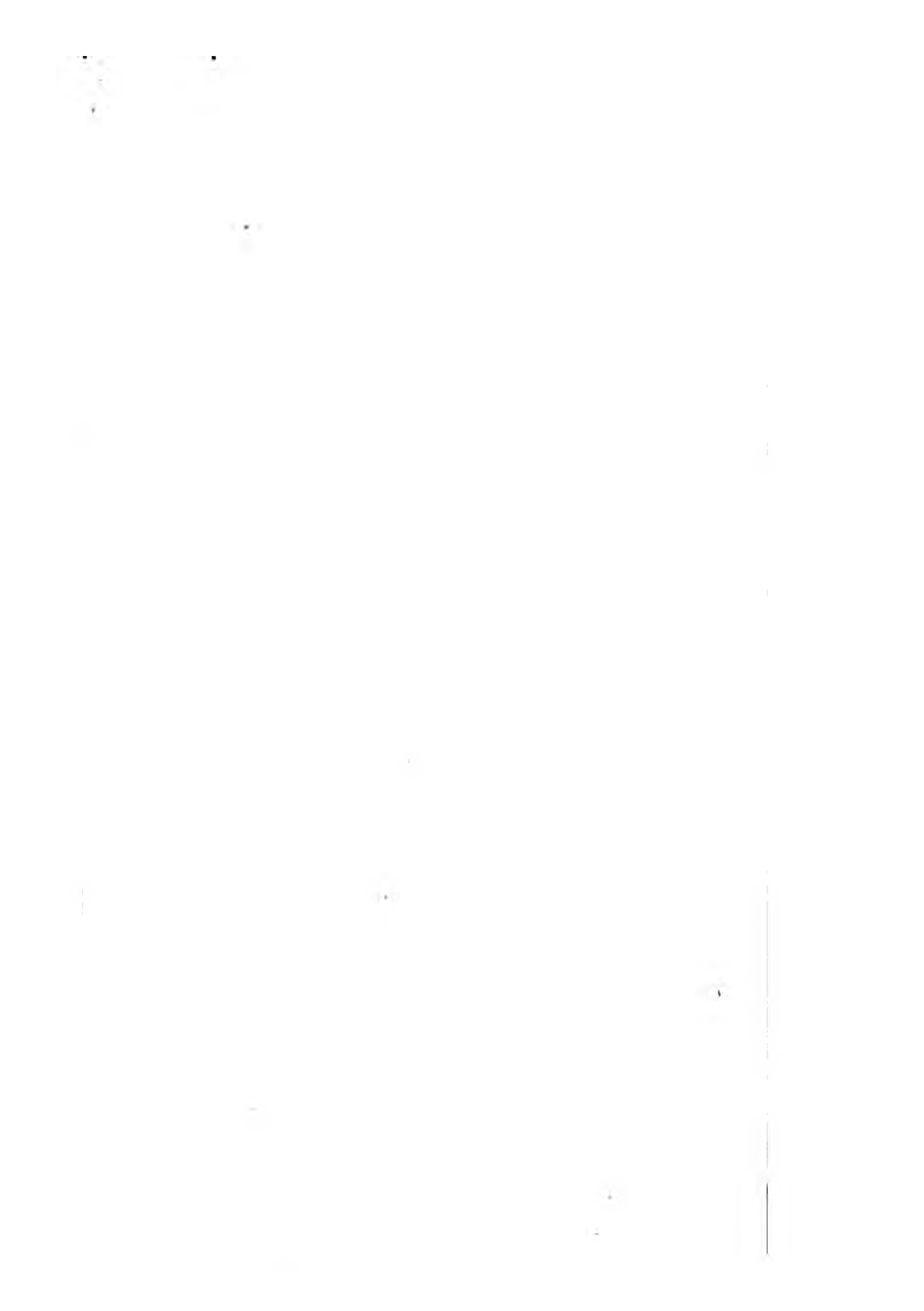
155. ci. 13.













# VILLEMARIN

61) *Éclaircie*

66) *London*

71) *Mémoires*

75) *Crépuscule*

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

---

# CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

101

102

103

104

105



*Carey, sc.*

# VILLEMARIN

Publ. par G HAVARD

*Imp de Mame, 67 r. S<sup>t</sup> Jacques Paris*

**LES CONTEMPORAINS**

---

**VILLEMMAIN**

PAR

**EUGÈNE DE MIRECOURT**

---

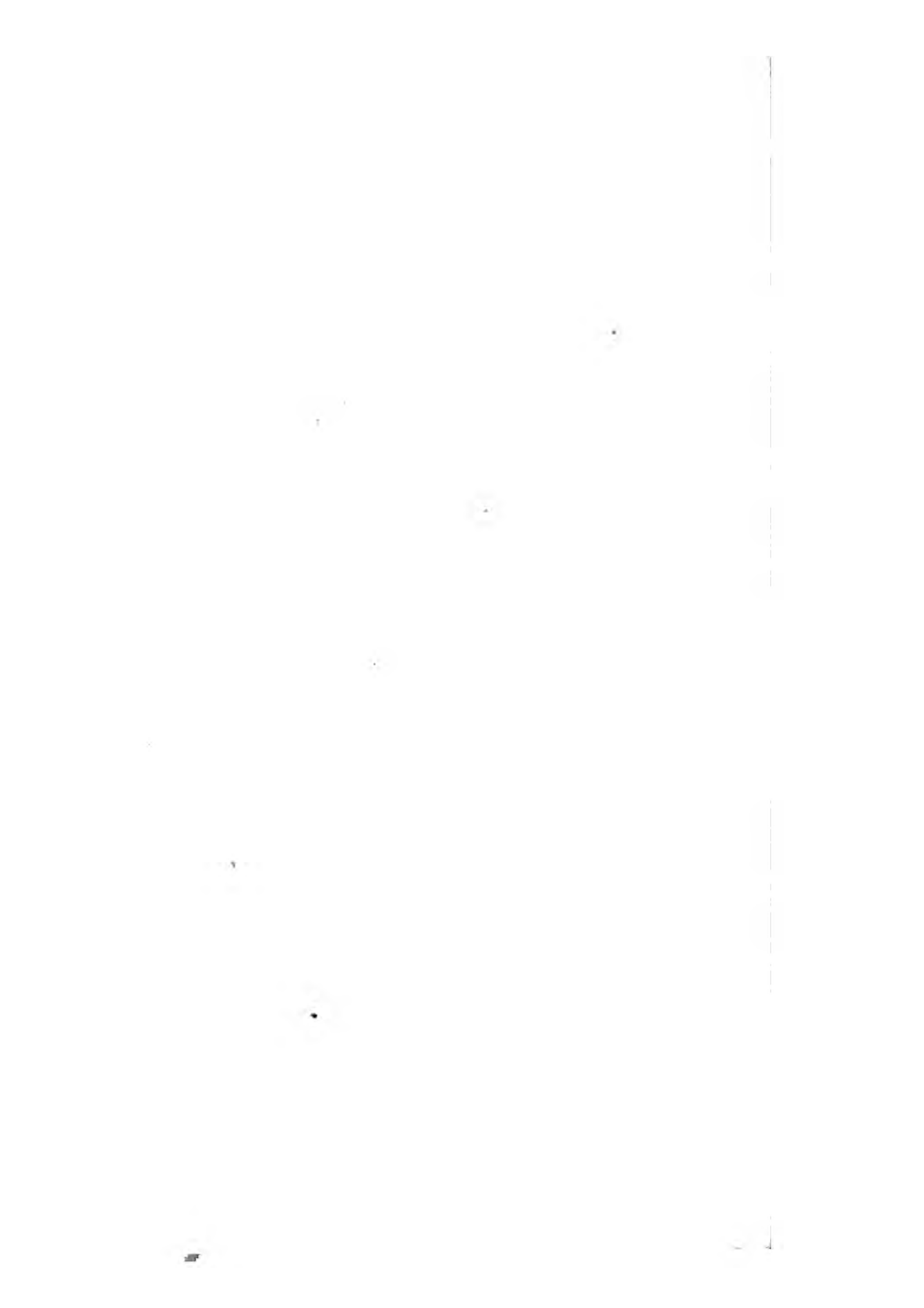
**PARIS**

**GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR**

**15, RUE GUÉNÉGAUD, 15**

**1856**

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction  
et de reproduction à l'étranger.



## CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

---

M. Verteuil, secrétaire de la Comédie-Française, nous adresse la lettre suivante :

Paris, 28 juin 1856.

« On m'apporte, cher ami, une brochure anonyme, qui a la prétention d'être la biographie, et qui se permet de prononcer mon nom, en l'accolant à des faits



entièrement faux. Certes, dans l'œuvre que tu publies depuis deux ans, parfois je te désapprouve comme *audace de vérité*, mais sans mettre en doute ton honnêteté, ton talent, ta conscience et ton courage.

« Mille amitiés cordiales.

« VERTEUIL. »

Notre ami du Théâtre-Français a grand tort de s'émouvoir au sujet de cette brochure, dont nous n'aurions pas même dit un mot, tant nous avons de mépris pour les écrivains qui ne signent pas leurs attaques.

Dans ce charmant volume, on nous appelle :

*Perroquet*, — *serin*, — *portier*,  
*Basile*, — *Brid'oison*, — *Joseph*  
*Prudhomme*, — *Dangeau-Trissotin*,  
— *Queue-rouge*, — *Bilboquet*, —  
*bête*, — *âne*, — *séminariste en go-*  
*quette*, — *ignorant*, — *chie-en-lit*, —  
*Juvénal à cinquante centimes*, — *bar-*  
*bier du roi Midas*, etc., etc.

Joignez à ces épithètes gracieuses force rancune démocratique et sociale, force appréciations ignobles et sans retenue, vous aurez une idée complète de l'œuvre. Les frères et amis se vengent à leur manière, et dans leur beau langage.

Nous remercions l'éditeur qui a donné le jour à cette aimable notice.

8 CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

Vraiment nous en désirons beaucoup de ce genre, afin de montrer au public quels sont nos ennemis et quelle est leur valeur.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

# VILLEMMAIN

---

Abel-François Villemain naquit à Paris, le 10 juin 1790, d'une mère très-spirituelle et très-distinguée, qui veilla sur l'éducation de son fils avec la plus grande sollicitude.

Elle le confia d'abord aux soins d'un instituteur nommé Planche<sup>1</sup>, qui était sans

<sup>1</sup> La pension Planche suivait les cours du Lycée impérial, aujourd'hui collège Louis-le-Grand.

contredit l'helléniste le plus en renom de la capitale. Passionné pour la littérature grecque, il faisait apprendre à ses élèves et représenter dans sa pension même les tragédies de Sophocle.

Le héros de ce petit livre était à douze ans l'un des acteurs grecs les plus remarquables de la troupe.

Il marchait d'un pied ferme sur le *proscenium* et n'écorchait pas un seul vers d'*Électre* ou d'*OEdipe roi*.

Vingt années plus tard, à l'un de ses dîners de ministre, il récita d'un bout à l'autre, devant les convives stupéfaits, son ancien rôle d'Ulysse dans *Philoctète*.

Abel se montrait le plus espiègle et le



plus studieux, le plus intelligent et le plus dissipé des élèves de M. Planche. Il eut Castel pour professeur de rhétorique latine, et Luce de Lancival pour professeur de rhétorique française.

Très-souvent il arrivait que celui-ci, absent ou malade, ne venait pas à l'heure fixée pour la classe et laissait les élèves bayer aux corneilles.

Un jour, Villemain sort des bancs, escalade la chaire vide, et se met à traiter le sujet de la leçon gravement, sans aucun trouble, avec une facilité rare et une élégance de débit qui émerveillent ses condisciples.

A partir de cette époque, toutes les fois

que Luce de Lancival ne paraissait point au collège, Abel faisait son cours.

Il est certain que, si les prodiges de l'enfance ou de l'adolescence garantissaient l'avenir d'un élève, Abel-François Villemain serait aujourd'hui le plus grand homme du siècle.

Toute la classe de rhétorique lui décernait d'avance le prix d'honneur au concours général.

Il n'en fut rien cependant.

Les juges ne lui accordèrent qu'un accessit, et ses camarades, habitués à le regarder comme un maître, crièrent à la fraude. Beaucoup d'entre eux lui adressèrent en alexandrins leur compliment de condoléance.

Au sortir du collège, le jeune homme se fait inscrire à l'École de droit.

M. de Fontanes, grand maître de l'Université, cause avec lui dans un salon, le trouve d'une force inouïe sur toutes matières et lui offre, séance tenante, une chaire à Charlemagne. Deux mois après, il le nomme, à l'École normale, maître de conférences.

Abel entre dans sa dix-neuvième année.

Presque tous les élèves sont plus âgés que lui; mais cet excès de jeunesse même double son mérite et ses triomphes.

En 1811, à la distribution de prix du grand concours, on crut devoir rétablir ce fameux discours latin dont l'usage avait été pendant quelque temps aboli.

Ce fut Villemain qui le prononça.

Des bravos tumultueux éclataient à chacune de ses périodes, et vraiment ceci n'eût pas manqué de divertir beaucoup Cicéron, s'il avait pu se trouver au nombre des auditeurs.

L'année suivante, en 1812, l'Académie couronne l'*Éloge de Montaigne*, première œuvre écrite de notre héros.

Incontestablement c'est un magnifique travail.

Du premier coup, le jeune auteur donne la mesure de son génie.

Pénétrant Montaigne avec une sagacité parfaite, il analyse, pour ainsi dire, dans les *Essais*, chaque beauté de détail, tout

en réunissant l'ensemble sous un même coup d'œil et en expliquant avec un rare bonheur la conception du livre et son style.

C'est une méthode que la plupart des critiques n'osent point aborder par impuissance.

Aussi pénétrant et aussi délié que Sainte-Beuve, M. Villemain ne trahit pas, comme lui, de page en page, l'effort d'une analyse laborieuse.

Quelque originales que soient ses remarques, il les exprime comme il les a conçues, c'est-à-dire de la manière la plus judicieuse et la plus nette.

Sainte-Beuve, au contraire, empêtré dans sa langue difficile et pleine d'am-



gages, n'arrive jamais à saisir nettement ce qu'il entrevoit et ce qu'il veut fixer. Dans son embarras, il demande à des mots bizarres, à des circonlocutions pénibles, un effet qu'il manque presque aussi souvent qu'il le cherche.

M. Villemain, selon nous, est le premier de nos critiques sérieux.

Pour l'*Éloge de Montaigne*, il arracha la palme à des concurrents de première force, à Droz, à Jay, à Biot, et à ce redoutable Victorin Fabre, qui, jusque-là, candidat perpétuel aux couronnes académiques, les avait presque toutes conquises<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Victorin Fabre est l'auteur des *Éloges de Corneille* et de la *Bruyère*. Vaincu pour celui de *Mon-*

Paris entier s'entretenait d'Abel-François Villemain.

Nos littérateurs les plus illustres venaient à lui, fiers de le connaître, heureux de le combler de louanges et de l'exciter par leurs encouragements.

Il devint le favori du monde .

Les cercles, les salons, lui ouvrirent leurs portes. On le choyait avec une délicatesse extrême chez l'académicien Suard, chez la princesse de Vaudemont et chez le comte de Narbonne.

Benjamin Constant lui fit cordial accueil.

*taigne*, il quitta la lice académique et ne voulut plus y reparaître.

Plus tard, pendant les Cent-Jours, madame de Staël daigna lui offrir à baiser sa noble main.

— Courage ! dit-elle. Vous arriverez au sommet de la gloire des lettres.

Hélas ! on comptait sans la tarentule politique.

A cette époque, Abel-François était déjà ce qu'il est resté depuis, c'est-à-dire le causeur le plus chatoyant, le plus aimable et le plus spirituel de la terre.

De vastes connaissances historiques, une mémoire imperturbable, un tour d'esprit facile, une causticité retenue dans la limite des bienséances, voilà ce que nos Parisiennes de la fin de l'Empire trouvaient en notre professeur, et ces qualités, dont

l'assemblage est si rare, leur tournaient la tête.

Elles admiraient le ton galant et presque étourdi du docte jeune homme.

Sa laideur, — car Abel-François est abominablement laid, — disparaissait à leurs yeux pour ne laisser étinceler que ses causeries fines et pétillantes.

Prêtez à Quasimodo la langue de M. Villemain, Quasimodo ne rencontrera point de cruelles.

Toutes les Esmeralda de salons viendront le caresser de leurs sourires.

Le comte de Narbonne avait pris notre héros en affection très-vive. Devenu l'un des premiers aides de camp de l'Empe-

reur, il promet à Villemain, qu'il savait très-ambitieux, de lui obtenir la bienveillance et l'appui du château.

— Avez-vous lu mon discours latin? demanda le jeune homme.

Sur la réponse négative du comte, Abel-François se hâta de lui traduire un paragraphe, dont voici le sens :

« Le héros d'Austerlitz est en même temps le restaurateur des bonnes études. C'est donc un devoir pour l'Université de s'appliquer à former des talents capables d'entretenir dignement la postérité des hauts faits du conquérant de l'Europe, comme aussi de procurer de dignes serviteurs à l'enfant auguste<sup>1</sup> dans lequel la

<sup>1</sup> Le roi de Rome.

France et le monde ont mis leur espoir. »

— Donnez-moi ce passage, dit le comte; je le ferai lire à l'Empereur.

Il tint parole.

Bientôt Abel-François reçut de la part du maître l'ordre de commencer l'éloge de Duroc.

Le jeune rhéteur ne se sentait plus d'allégresse; il se voyait en perspective arrosé de la pluie féconde des faveurs impériales.

Malheureusement il n'était pas encore assez rompu aux allures courtoises et ne savait point retenir une réplique dangereuse lorsqu'elle lui arrivait sur les lèvres.

— Je vous annonce, lui dit un jour

M. de Narbonne, que l'Empereur a l'intention de faire élaguer des ouvrages classiques un certain nombre de maximes suspectes dont il trouve bon de préserver la jeunesse française. Il songe à vous confier ce travail délicat.

— Par exemple ! s'écrie Villemain. Demandez à l'Empereur si jamais il est venu à l'esprit de César de doter la jeunesse de Rome d'un Cicéron expurgé !

La réponse était magnifique.

Mais elle cassait bras et jambes à l'ambition de celui qui osait la faire.

Son protecteur, M. de Narbonne, lui tourna le dos. Villemain n'entendit plus parler des Tuileries.

S'il eût été sage alors, il serait immédiatement revenu sur ses pas et aurait quitté cette route absurde où il faut, avant tout, renoncer à sa liberté de jugement, si l'on veut ne pas se briser contre le despotisme ou le caprice.

La leçon pouvait être profitable ; mais Abel-François n'en tira pas d'autre conclusion que celle-ci :

— Dorénavant, je serai plus habile !

Ce qui voulait dire :

— Je n'aurai plus, dans mes écrits comme dans mes discours, ni foi, ni loi, ni conscience. Les événements seuls me serviront de guides ; et sur leur marche, quoi qu'il arrive, je réglerai la mienne.



Ayons l'œil au guet, flairons l'avenir et ne faisons plus d'école !

Bientôt il voit arriver la première Restauration.

Les rois alliés entrent dans nos murs avec leurs baïonnettes odieuses, juste au moment où l'Académie va couronner un second discours de Villemain sur les *Avantages et les inconvénients de la critique*.

Sa Majesté le roi de Prusse et l'empereur Alexandre se rendent à l'Institut.

Pour fêter ces hôtes illustres, l'assemblée déroge à tous les usages et permet au jeune lauréat de lire lui-même son discours devant les souverains victorieux.

C'est le cas ou jamais de commencer à

mettre en pratique l'honnête résolution de tout à l'heure.

En conséquence, au début de son discours, Villemain complimente le « *vaillant héritier de Frédéric* » et le « *magnanime Alexandre, âme antique et passionnée pour la gloire.* »

Platitude et lâcheté !

Voilà, certes, une action que la France ne vous pardonne pas, monsieur.

Quoi ! vous avez eu l'audace, en pleine séance académique, dans une assemblée française, quand le *Moniteur* du lendemain devait porter vos paroles à tous les échos du royaume, vous avez eu l'audace, disons-nous, de flagorner ces rois, au par-

jure desquels la patrie devait son infortune!

Un écrivain de courage<sup>1</sup> vous l'a dit avant nous :

« On aurait dû, ce jour-là, clouer sur l'écu de la France votre langue, qui léchait en phrases avilissantes les bottes du Russe et du Prussien, car elles étaient teintes de sang français! »

Certains hommes, qui excusent tout, se sont efforcés, à diverses reprises, de laver M. Villemain de cette faute énorme.

Ils invoquèrent, dans ce but, le souvenir du régime d'oppression dont les alliés délivraient le pays; ils parlèrent de

<sup>1</sup> Hippolyte Castille (les *Hommes et les Mœurs*.)

l'accueil enthousiaste fait au roi de Prusse et au czar par tous les académiciens et par les invités à la séance.

Allons donc !

Pourquoi n'essayèrent-ils pas aussi de rappeler, à la justification de l'orateur, l'exemple de ces dames élégantes et parfumées qui allèrent au-devant des Cosaques immondes et graissés de suif ?

Est-ce qu'un crime efface un crime ?  
est-ce qu'une honte en lave une autre ?

Comme on l'a dit encore, « à partir de ce jour, M. Villemain ne devait plus avoir le droit de monter en chaire à Paris et de parler à la jeunesse française : il fallait l'envoyer professer à Berlin ou à Saint-Pétersbourg. »

Mais point.

On le nomme professeur suppléant d'histoire moderne à la Faculté des lettres<sup>1</sup>. Il ouvre son cours par une étude sur l'*Histoire générale de l'Europe au quinzième siècle*.

Bientôt une troisième couronne académique orne son front.

Cette fois elle lui est donnée pour l'*Éloge de Montesquieu*.

Lorsqu'un homme se jette en dehors des lois de la conscience et de la droiture, il perd inévitablement, avec sa propre estime, une grande partie du talent qu'il a reçu du ciel.

M. Villemain ambitieux, M. Villemain

<sup>1</sup> C'était M. Guizot qu'il suppléait.

panégyriste des Cosaques ne se ressemble plus à lui-même.

L'écrivain profond disparaît.

Il ne reste que le rhéteur, doué d'un esprit sagace et d'une forme brillante sans doute ; mais, en sondant cette forme, on n'y trouve que le creux et le vide. Les grands côtés de l'auteur de *l'Esprit des lois* échappent absolument à son critique.

A partir de cette fâcheuse décadence, dont l'effet le plus triste se manifestait dans le ressort de la pensée, on a pu dire avec raison de notre professeur :

« Quand il a fait une phrase, il cherche ce qu'il mettra dedans. »

Royer-Collard, alors grand maître de l'Université, crut devoir appeler Villemain

de la chaire d'histoire moderne à la chaire d'éloquence.

Cette nomination fut signée dans le cours de l'année 1816, et le professeur ne quitta son cours qu'en 1826, après avoir développé l'histoire littéraire des quinzième, seizième et dix-septième siècles.

Dans l'intervalle, en 1819, il publia cette fameuse *Histoire de Cromwell*, dont on a beaucoup trop exagéré le mérite.

La forme, certes, est inimitable. Pureté, sobriété, concision, élégance, imitation parfaite des modèles antiques, rien ne pèche sous ce rapport. Mais partout se trahit l'absence d'horizons; mais la pensée marche terre à terre; mais on dirait d'un

écrivain myope, auquel les grandes perspectives historiques échappent.

Villemain ressemble à un oiseau de paradis qui a perdu ses ailes et qui se traîne dans les savanes, au lieu de voler sous l'azur.

— Que penses-tu de mon livre? disait-il à l'un de ses anciens condisciples qui avait reçu le premier exemplaire de l'édition.

— Je te donnerai mon avis, répond son interlocuteur, si tu me permets de parler sans détour.

— Comment donc! s'écrie Villemain, je te le demande en grâce.

— Eh bien, quand j'ai fermé le volume,



je me suis involontairement rappelé Gulliver et l'armée des Lilliputiens arrivant pour garrotter l'homme d'Europe. Celui ci, tiré de son sommeil, se lève, écarte les jambes, et la phalange microscopique se trouve ainsi à une distance énorme de chacun de ses talons.

— Je ne comprends pas, explique-toi, dit le professeur.

— Tu as eu l'intention de mesurer Cromwell, mon cher ; tes regards se sont élevés tout au plus jusqu'à sa cheville.

C'était dur, mais c'était vrai.

M. Villemain put s'en convaincre en voyant le public accueillir froidement l'ouvrage. Notre rhéteur espérait que ce livre

fixerait sur lui l'attention des hommes politiques. Il n'en fut rien.

Décidément on apportait beaucoup trop de négligence à le payer de ses magnifiques éloges au roi de Prusse et au czar.

Sans doute quelques ennemis secrets le desservent et cachent au roi son mérite.

Ah ! s'il pouvait seulement pénétrer au château et lier conversation avec le prince !

Une idée superbe lui traverse l'esprit.

Louis XVIII avait pour la langue latine une prédilection toute particulière. Villemain savait qu'une traduction d'Horace, publiée tout récemment, était l'œuvre de la main royale.

En conséquence, un jour, — un beau

jour de soleil, — le professeur se décide à une petite promenade au jardin des Tuileries.

Il va et vient le long de l'avenue qui fait face au château, tenant un livre ouvert et paraissant plongé dans la plus délicieuse de toutes les lectures.

Or ses pas distraits le mènent droit à l'un des bassins peu profonds qui se trouvent en ce lieu du jardin. Tout à coup la terre lui manque ; le livre tombe à l'eau, et notre homme suit le livre.

Les cygnes effrayés battent de l'aile.

Ils étaient loin de s'attendre à cette chute d'un professeur dans leur domaine liquide.

Bien entendu, le critique de Montaigne

venait de tomber à l'eau par hasard, et, par hasard aussi, personne ne se trouvait dans le voisinage pour venir en aide à sa détresse.

Voyant un homme se débattre éperdu dans quelques pouces d'eau, les gardes des Tuileries accourent. On sauve des flots l'historien de Cromwell; mais son livre, son cher livre est au fond de l'eau.

Son livre ou la mort!

Il se précipite une seconde fois dans le bassin, plonge, patauge, barbote, et trouve enfin ce qu'il cherche.

O bonheur!

Émerveillé de voir un homme trempé jusqu'aux os le supplier avant tout de faire sécher son livre, l'officier du poste prend

ce personnage pour un échappé de Bicêtre.

— Qui êtes-vous? lui demande-t-il; comment vous appelez-vous?

— Je me nomme Villemain, répond notre héros; je suis professeur à la Faculté des lettres, et la lecture de cette traduction d'Horace m'absorbait tellement au milieu de ma promenade...

— Une traduction d'Horace? Permettez que je l'examine.

Villemain présente à l'officier son livre ruisselant.

— Cette traduction, dit-il, est merveilleuse. On assure qu'il y en a fort peu d'exemplaires, et je ne me serais jamais consolé de l'avoir perdue.

— Savez-vous quel en est l'auteur? dit l'officier.

— Non, je l'ignore.

— Eh bien, vous allez me suivre et passer des vêtements secs. Je ne perdrai certes pas l'occasion de présenter au roi un homme qui a failli se noyer dans un excès d'enthousiasme pour son œuvre.

— Son œuvre!... Horace traduit par Sa Majesté!... Quoi! vraiment, il serait possible...

— Oui, monsieur, oui! le roi est excellent latiniste. Venez, et n'attrapez pas la fièvre.

M. Villemain oppose quelque résistance; il joue la timidité, la modestie. L'officier

n'écoute rien et l'emmène au château.

Vingt minutes après, le professeur d'éloquence était dans le cabinet de Louis XVIII, racontant lui-même son histoire du bassin, qu'il entremêla, comme de juste, d'éloges extrêmement délicats et flatteurs sur la traduction, cause du sinistre.

A la fin de la semaine, il entra au ministère de l'intérieur comme chef de division de l'imprimerie et de la librairie, et, six mois après, M. Decazes l'élevait à la dignité de maître des requêtes au conseil d'État.

Le bain des Tuileries avait été, comme on le voit, très-salutaire à notre héros.

Il fit, au conseil d'État, connaissance avec les doctrinaires, et participa très-ac-

tivement à l'élaboration des lois destinées à brider la presse.

En même temps, il prêchait le libéralisme à son cours, sachant à merveille qu'il ne pouvait pas captiver autrement l'enthousiasme de la jeunesse des écoles.

Arrière ceux dont la bouche  
Souffle le chaud et froid !

Ce fut à coup sûr en punition de cet acte hypocrite qu'un diable narquois et vengeur lui inspira le plus détestable de ses ouvrages. Nous voulons parler de *Lascaris, ou les Grecs au quinzième siècle*, suivi de l'*Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane*.

Non-seulement l'auteur n'a pas visité la Grèce, mais il s'est même dispensé de lire



les ouvrages qui l'ont décrite. Il n'est question dans son poëme ni des mœurs, ni de la physionomie, ni des coutumes, ni des actes, ni des croyances des Grecs contemporains.

*Lascaaris* est le seul ouvrage d'imagination de M. Villemain. C'est fort heureux pour sa gloire.

Il semble qu'il ait voulu donner un pendant à cet insipide poëme de Bitaubé qui a pour titre *Joseph*, et que tout esprit sage regarde de nos jours comme la condamnation formelle de cette littérature servilement imitatrice qui florissait sous le premier Empire.

Mais nous anticipons, car *Lascaaris* ne fut publié qu'en 1825.

L'auteur de ce livre plus que médiocre ne nous pardonnerait pas d'oublier qu'il eut la croix en 1820, et que, l'année suivante, l'Académie lui ouvrit ses portes.

Villemain succédait à Fontanes, son protecteur.

On put l'entendre faire tout à la fois dans son discours l'éloge du poète, l'éloge de l'Empire et l'éloge de la Charte, heureux de trouver ainsi moyen de plaire aux académiciens de tous les goûts, de toutes les opinions et de toutes les nuances.

En 1822, il publia la *République* de Cicéron, traduite d'un manuscrit palimpseste découvert par le savant Angelo Maïo, bibliothécaire du Vatican.

Nous n'entreprendrons pas d'analyser

ici les nombreuses *Études littéraires* de M. Villemain<sup>1</sup>, morceaux largement académiques et soporifiques, pour la plupart.

<sup>1</sup> Voici les principales : *Essai sur l'oraison funèbre*, — *Discours sur le polythéisme dans le premier siècle de l'ère chrétienne*, — *Essai sur les romans grecs*, — *Portraits de Pascal*, — de *Fénelon*, — de *Hospital*, — de *Shakspeare*, — de *Lucrèce*, — de *Bossuet*, — de *Massillon*, — de *saint Basile*, — de *saint Athanase*, — de *saint Chrysostome*, — de *Fléchier*, — de *saint Augustin*, — de *Bourdaloue*, — de *Pope*, — de *Milton*, etc., etc. M. Villemain augmenta plus tard cette collection confuse d'un certain nombre de notices, d'essais, de discours, et la divisa en trois séries : 1° *Discours et mélanges*, comprenant les portraits des écrivains français et ses harangues académiques ; 2° *Tableau de l'éloquence chrétienne*, comprenant les portraits des Pères de l'Église et des orateurs chrétiens ; 3° les *Études de littérature ancienne et étrangère*. Dans cette troisième série, le *Gentleman Magazine*, publié par Galignani (février 1843, page 141 et 142), relève de nombreuses bévues commises par Villemain dans les articles relatifs à des Anglais, articles qu'il publia dans la *Biographie universelle* de Michaud.

Le beau style, comme l'exécution musicale, finit par endormir, lorsque rien, à côté, ne se présente pour continuer le charme et vaincre la monotonie.

M. Villemain fut plus heureux dans ses cours.

Jamais, on doit le dire, un de ses auditeurs ne parut fatigué de l'entendre. Il est rare que la parole ne lui donne pas tout ce qui échappe à sa plume en tours originaux, en vivacité pittoresque.

Sainte-Beuve lui-même l'affirme.

Voici le passage qu'on peut lire dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> janvier 1836 :

« Quand Villemain écrit, il gagne sans

doute en perfection, en poli, mais il y a quelque chose qu'il n'a plus; quand il est *lui* écrivain, il n'est pas *lui* orateur. Le dirai-je? il songe peut-être à trop de personnes en écrivant; en voulant tout concilier, il se tient lui-même en échec, il s'é-mousse à dessein quelquefois. Le vif et le mordant de ce rare esprit, sa liberté tout entière ne se déploie que dans le tête-à-tête, ou devant tous. Devant tous, l'instinct l'emporte, la verve s'en mêle, le mot jaillit. »

Beaucoup des séances du cours de M. Villemain ressemblaient à de véritables solennités littéraires.

Sachant donner à ses harangues tantôt un cachet d'opposition fort habile, tantôt

un cachet de royalisme pur, et tantôt un cachet neutre, selon qu'il voyait son auditoire composé d'étudiants, de notabilités<sup>1</sup> ou de gros public, il louvoyait entre ces divers courants de la popularité, sans briser sa barque aux écueils.

Ainsi, par exemple, à l'ouverture de son cours de 1824, jetant un coup d'œil

<sup>1</sup> M. Villemain ne manquait jamais de *reconnaître* les hommes illustres que la curiosité amenait à son cours. Il fixait continuellement sur eux son regard ; il semblait leur adresser ses phrases les plus élégantes, ses plus beaux effets oratoires. La salle étonnée suivait la direction de l'œil du professeur, et l'on ne manquait jamais de découvrir le grand personnage qui se dissimulait en vain derrière une colonne ou derrière une statue. C'étaient alors des cris, des trépignements, un enthousiasme à tout rompre. Jugez comme, le lendemain, la narration du *Moniteur* était pompeuse ! Chateaubriand et Berryer furent tour à tour victimes de cette adroite manœuvre professorale.

sur la salle, il la voit remplie de magistrats, d'hommes de lettres, de savants, de députés et de pairs de France.

Charles X vient de monter sur le trône.

En avant le royalisme !

Il s'agit, dans ce premier cours, de tracer un tableau de la littérature française sous Louis XIV....

« Ce roi, dit solennellement le professeur, qui, pendant une longue prospérité, fut grand de la gloire de ses sujets; qui, lorsque la fortune l'abandonne, quand ses appuis se brisent, quand sa race est près de s'éteindre, montre une âme héroïque, porte avec fermeté le poids de l'empire et des revers, et meurt le dernier des hommes illustres de son règne, comme



pour annoncer que le grand siècle était achevé<sup>1</sup>. »

Véritablement cette phrase semble écrite par Bossuet.

Des applaudissements tumultueux éclatent. Villemain les calme du geste et fait rentrer son auditoire dans la discipline universitaire.

Mais patience ! l'éloge de Charles X va suivre....

— Et, pour cette fois, s'écrie le professeur, la défense est levée !

« On juge, dit le journal ministériel, rendant compte de la séance, avec quelle ardeur unanime la salle profita de cette permission. »

<sup>1</sup> *Moniteur* du 24 novembre 1824.



M. Villemain, non content de lutter de magnificence avec Bossuet, brûla sous le nez de son roi, dans la cassolette de la flatterie, beaucoup plus d'encens que l'Aigle de Meaux n'en brûla jadis sous le nez de Louis XIV, et avec beaucoup moins de raisons de le faire.

Écoutez plutôt :

« Monarque aimable et vénéré, il a la loyauté des mœurs antiques et les lumières modernes. La religion est le sceau de sa parole. Il tient de Henri IV ces grâces du cœur auxquelles on n'échappe pas; il a reçu de Louis XIV l'amour éclairé des arts, la noblesse du langage, et cette dignité qui frappe de respect et pourtant séduit. Sa haute faveur accueille et ranime

nos savants; sa justice (et nous lui en rendons grâces) les suit et les protège sur la terre étrangère; son humanité, vigilante et populaire, visite les retraites de la souffrance, comme Louis le Grand dotait les hospices de la gloire. Ses paroles semblent un bienfait public, parce qu'elles sont toujours l'expression de cette âme française et loyale, *qui veut régner par les lois, qui met sa grandeur à les respecter*, et mesure son pouvoir sur l'amour, les espérances et les institutions de son peuple. »

Qu'en dites-vous? la cassolette vous semble-t-elle assez bourrée de parfums?

Or le biographe Loménie, dont l'âme est aussi judicieuse que pleine de tact, de bienveillance et de logique, ne trouve dans

cet hyberbolique éloge aucune flatterie.

Bien plus, le dernier membre de phrase que nous avons souligné lui semble contenir une leçon vigoureuse pour le monarque imprudent qui, six années plus tard, devait mettre sa signature au bas des ordonnances.

Ah! monsieur Loménie, quelle portée de vue! Ne nous prêtez pas vos besicles.

Jusqu'en l'an de grâce 1827, Villemain continue d'obtenir le même succès devant ses auditeurs.

Seulement, les élèves du quartier latin dominant alors comme nombre, il se livre de plus en plus chaque jour à des échappées libérales, tant enfin que le gouvernement lui suscite des tracasseries.

On lui demande un compte sévère des mots les plus anodins.

M. de Martignac lui rend un peu ses coudées franches; mais, à l'avènement du ministère Polignac, le pouvoir se montre de nouveau susceptible.

L'Académie ayant décidé qu'une supplique serait remise au roi dans le but de lui signaler l'imminence des périls que la censure faisait courir aux lettres, Villemain est choisi par la docte assemblée pour la rédaction de cette supplique, conjointement avec Lacretelle et Chateaubriand.

Le ministère ne lui pardonne point d'avoir accepté cette tâche.

On lui enlève aussitôt son emploi de

maître des requêtes, et voilà notre homme martyr.

Grandes ovations des étudiants à la Sorbonne.

Villemain flaire la chute de la branche aînée. Ses bons camarades de la doctrine le poussent à la Chambre; il est élu par le collège électoral d'Évreux, s'assied carrément à l'extrême gauche, signe l'adresse des deux cent vingt et un, — et 1830 arrive !

Peut-être vous figurez-vous que notre éloquent professeur obtient un succès de tribune au palais Bourbon.

Non vraiment. Ses collègues et le public se montrent choqués de ses phrases

pédantesques, de son ton plein d'aigreur et de ses sarcasmes. L'année suivante, on le dépossède de son mandat, tant il a su, en peu de mois, devenir impopulaire.

Il frappe alors aux portes du château, se prosterne à plat ventre devant Louis-Philippe, et croque les dragées de la cour.

A la fin de 1831, le roi le nomme membre du conseil royal de l'instruction publique. En 1832, il devient vice-président de ce conseil. On le porte à la Chambre haute en 1833, — et bientôt nous le verrons grand maître de l'Université.

L'Académie, en attendant, juge convenable de lui donner le fauteuil de secrétaire perpétuel.

Un fait curieux se produit le jour de son élection.

Sur vingt-trois votants, au premier tour de scrutin, M. Droz a onze voix, M. Villemain onze également, et M. Lainé une.

Au second tour, même résultat.

Grande stupéfaction de messieurs les immortels.

On se demande quelle est la voix unique, la voix têtue qui se porte sur ce brave M. Lainé avec autant de persistance.

Lemercier se lève, et dit :

— Messieurs, cette voix est la mienne. Passons au troisième tour de scrutin. J'ai voulu que notre secrétaire perpétuel fût bien assuré que c'est moi qui le nomme.

Au troisième tour, la voix mutine se range du côté de Villemain.

Dans l'élan de sa reconnaissance, notre héros court à l'auteur de *Frédégonde*.

— Merci ! Je vous dois mon élection ! s'écrie-t-il avec un accent joyeux.

— Oui, réplique Lemercier, c'est un prêté pour un rendu. Je pouvais, il y a deux ans, être nommé professeur au Collège de France, et vous y avez mis obstacle. Nous sommes quittes.

C'était une noble et délicate vengeance.

Plus tard, M. Villemain n'en continua pas moins de desservir, par esprit de malignité pure, nombre de personnages qui,



moins généreux que Lemercier, devinrent ses ennemis mortels.

Une fois pair de France, il cède sa chaire à Saint-Marc Girardin <sup>4</sup>.

Puis il s'occupe exclusivement de flagorner le roi des barricades, afin d'en ob-

<sup>4</sup> Depuis cette époque il ne professe plus. Son *Cours sur la littérature du dix-huitième siècle*, ouvrage critique d'une grande valeur, a été recueilli et sténo-graphié. Pour compléter la liste des œuvres de M. Villemain, nous avons à citer encore ses *Considérations sur la langue française*, servant de préface au Dictionnaire de l'Académie, un *Tableau de l'état actuel de l'instruction publique en France*, et les *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*. Ce dernier livre, publié récemment, contient les rancunes de l'auteur, exprimées par une éloquence verbeuse insoutenable. Joignez à cela divers articles dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue contemporaine*, la *Revue de Paris*, la *Biographie universelle* de Michaud, la *Nouvelle Biographie universelle* de Firmin Didot frères et le *Journal des Savants*, vous aurez la somme exacte des travaux littéraires de l'ex-ministre.

tenir le portefeuille de l'instruction publique.

Ce portefeuille tombe entre ses mains le 13 mars 1839.

Au mois de janvier suivant, l'homme qui a flatté l'Empire, les Cosaques et les Bourbons légitimes dit à Louis-Philippe :

« Sire, vous êtes pour tous une protection et une espérance. Par vous, par votre dynastie nouvelle, la France, à jamais préservée de la contre-révolution et de l'anarchie, a vu ses institutions ébranlées s'affermir et son gouvernement national se fonder. Dans ce travail de dix années, le monde a souvent admiré en vous une fermeté d'âme et une persévérance supérieures aux épreuves de votre destinée.

Cette gloire, que le temps confirme, sera chaque jour mieux comprise et plus respectée <sup>1</sup>. »

M. Villemain ministre prenait un plaisir extrême à déconcerter les personnes auxquelles il donnait audience. Il ne manquait jamais une occasion de mystifier ceux qui lui présentaient une requête <sup>2</sup>,

<sup>1</sup> *Moniteur* du 3 janvier 1840.

<sup>2</sup> Il put le faire impunément avec certaines natures peureuses; mais il rencontra parfois des caractères énergiques dont il ne vint pas aussi facilement à bout. M. William Duckett, rédacteur en chef du *Dictionnaire de la conversation*, ayant eu l'idée de publier une traduction française de tous les auteurs grecs, va demander au ministre le concours de son talent et de sa plume. Celui-ci accepte. Un prospectus est lancé, portant le nom des futurs traducteurs, Villemain en tête. Quelques jours après, M. Duckett reçoit une lettre absurde et insolente : « D'où me connaissez-vous? avait l'effronterie d'écrire le ministre. Où avez-vous appris que je susse le grec? » ajoutait-il

ou de les blesser jusqu'au fond de l'âme par quelque trait méchant.

Voici une anecdote que nous avons déjà racontée, mais sans avoir, comme aujourd'hui, les détails explicites recueillis dans les bureaux du ministère même.

Jules Janin s'était chargé de demander la croix pour son ami Théodose Burette, professeur d'histoire.

Ils vont ensemble rue de Grenelle.

Janin passe le premier dans le cabinet du ministre, obtient la promesse du ru-

naiement. Le rédacteur en chef du *Dictionnaire* publia cette lettre avec une réponse tellement nette et tellement vive, que M. Villemain ne jugea pas à propos de continuer la correspondance.

ban, sort pour annoncer la bonne nouvelle au solliciteur, et dit :

— Va remercier Villemain, c'est chose conclue !

Théodose Burette entre à son tour et se confond en actions de grâces.

— Hein?.... qu'est-ce à dire?.... La croix!.... Je n'ai jamais eu l'intention de vous la donner, monsieur ! s'écrie le ministre.

Le professeur devient pâle. Il prononce le nom du critique.

Alors Villemain d'éclater en paroles menaçantes. Il lui déclare qu'il le fera jeter dehors par les huissiers, s'il ne prend

la porte au plus vite, et le malheureux s'éloigne en pleurant de rage.

Ceci n'est que de la cruauté ; mais voici qui n'a plus de nom.

Sur le point de publier deux volumes d'histoire, un éditeur prudent supprime de son chef certain épilogue relatif au régicide, afin de ne point exposer l'œuvre à des poursuites.

Villemain, instruit du fait, appelle ce libraire, et, tout en le félicitant de sa résolution sage, demande à voir les feuilles supprimées.

On les lui montre.

Il les expédie le soir même au parquet, avec ordre de bâtir là-dessus un procès de

tendance, et l'éditeur est frappé d'une condamnation rigoureuse.

Tous les employés du ministère détestaient cordialement M. Villemain, qui se conduisait avec eux comme un ogre. Aussi lui appliquaient-ils à tout propos ces vers de *l'École des femmes* :

. . . . . Mon Dieu, qu'il est terrible !  
Ses regards me font peur, mais une peur horrible,  
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

Lorsque M. le ministre accordait une faveur, il avait soin de la faire payer par quelque espièglerie détestable.

Un de ses vieux professeurs sollicitait depuis longtemps un emploi.

Cet emploi devient vacant. Le vieillard court au ministère. Il rappelle l'ancien-

neté de ses droits et les promesses qu'il a reçues.

M. Villemain répond :

— Allez au diable ! La place a été donnée ce matin !

Ce disant, il le repousse et ferme brutalement la porte.

Le vieil universitaire rentre chez lui dans un état d'affliction terrible.

Une lettre au timbre de l'instruction publique l'attend chez son concierge. Il l'ouvre : la place est effectivement donnée.... mais à lui !

Le pauvre homme pousse une exclamation, tombe, et meurt de saisissement.



Par une bizarrerie dont on ignore la cause, M. Villemain se montra d'une impitoyable et constante désobligeance envers ses anciens condisciples, ses anciens collègues, et même envers ses amis.

Il avait un système analogue à celui de cet excellent Boulay (de la Meurthe), qui, devenu vice-président de la République, fit annoncer dans le *Moniteur* qu'il ne donnerait son apostille à aucune demande d'emploi.

De façon qu'on ne vit plus à quoi ce cher M. Boulay pouvait servir.

La France lui payait quarante mille francs d'honoraires, afin qu'il s'engraissât plus à l'aise dans son égoïsme, et qu'il ne mît aucun obstacle aux intrigues inso-

lentes des valets de cour, éternellement victorieuses lorsqu'il s'agit de repousser l'homme de mérite.

Si vous n'appuyez pas le talent et l'honneur, empêchez au moins les sots et les coquins de réussir !

M. Durozoir, membre distingué du corps universitaire, ancien camarade intime de Villemain au collège, ne put jamais décider son ex-condisciple à lui donner une place de recteur, à laquelle il avait des droits incontestables.

On savait toutefois un moyen, un seul, d'obtenir les faveurs du ministre, ou plutôt de s'en emparer.

Si quelqu'un venait lui dire :

— Excellence, j'ai connu beaucoup votre frère.... vous savez, ce malheureux jeune homme....

Il se hâtait de vous interrompre.

— Ah ! fort bien, s'écriait-il, fort bien !  
En quoi puis-je vous être agréable ?

Le solliciteur n'avait plus qu'à parler.

M. Villemain accordait tout, à moins cependant qu'on n'eût l'indélicatesse de lui demander son portefeuille.

Ce frère d'Abel faisait en même temps que lui ses études au Lycée impérial. Il était, comme lui, remarquable élève et fort mauvais sujet. Condamné pour huit jours au cachot, il conçut un dessein funeste et se pendit dans sa prison.

Ses maîtres, au lieu du pensum qu'il devait écrire, trouvèrent une sorte de testament impie et blasphématoire, au bas duquel le baron d'Holbach et tous les apôtres de l'athéisme eussent volontiers apposé leur signature; il se terminait par ces mots :

*« Il n'y a pas de Dieu, car il n'y a pas de justice. Donc il est également insensé de craindre ou d'attendre la mort. Je me réfugie dans le néant. »*

Le souvenir de cet épouvantable factum cause encore aujourd'hui à M. Villemain des frissons d'horreur.

Car, si notre héros a des jours où il se montre philosophe et où il frise l'incrédulité, d'autres fois il semble foncièrement

religieux et parle comme un Père de l'Église.

Le louvoyant Villemain flotte  
Entre Mathurine et Charlotte.

— Je n'aime que vous! — Je n'aime que toi!

Dit-il à la Raison et dit-il à la Foi.

Mais dans le fond don Juan dit : Je n'aime que moi!

L'auteur de ces vers a parfaitement jugé cette nature boiteuse, que l'ambition menait droit à l'égoïsme, et que le contact de la politique corrompue de Louis-Philippe ne pouvait ni redresser ni rendre susceptible de dévouement.

On reproche à M. Villemain d'avoir accordé beaucoup de pensions à des personnes qui n'y avaient aucun titre, ou qui pouvaient s'en passer.

Droz en obtint une, parce que le mi-

nistre allait fort souvent dîner chez lui.

Mais, en compensation, M. Villemain refusait toute espèce d'indemnités littéraires aux gens qui les méritaient le mieux.

Quérard, l'infatigable bibliographe, ayant fait d'énormes dépenses pour l'impression de son livre, fut exhorté vivement par tous les hommes de lettres et par tous les éditeurs de sa connaissance à demander au ministre, sur les fonds destinés à la littérature, un encouragement à ses utiles travaux.

La démarche lui répugnait.

Un de ses amis, auquel il rendait visite, place une feuille de papier devant lui sur

une table, lui glisse une plume entre les doigts, et dit :

— Tu ne sortiras pas que tu n'aies fait ta demande à Villemain !

Quérard cède.

Il donne à son ami la feuille écrite, et se sauve sans la relire.

O précipitation fâcheuse ! il a commis un barbarisme, et ce crime, aux yeux du rhéteur-ministre, efface le mérite de vingt ans de travaux sérieux.

M. Villemain souligne le mot fatal, et jette d'un air superbe la requête à ses commis, en criant :

— Voilà ma réponse !

L'auteur de *l'Histoire de Cromwell*

ne resta, cette première fois, qu'une année au ministère. Il eut pour remplaçant M. Cousin, entre les mains duquel il devait un peu plus tard ressaisir le portefeuille, pour le lui rendre de nouveau.

Ces messieurs imitaient l'exemple de deux autres couples politiques, Thiers et Guizot, Montalivet et Duchâtel, que nous avons vus trop longtemps, hélas ! jouer au jeu de bascule, sous cet aimable régime de l'orléanisme !

Interrogez les bureaux de l'instruction publique, interrogez tout le corps universitaire, il n'y aura qu'une voix pour accuser M. Villemain et pour raconter les méfaits de son règne administratif.

— C'était un scandale affreux ! disent



les uns. Tout notre Olympe frémissait à la vue des déportements de Jupin séducteur. Nous pourrions citer le Mercure officiel qu'il honorait de sa confiance.'

D'autres vous détaillent des histoires à faire tressaillir dans son tombeau l'ombre de Martin (du Nord).

Mais nous nous bouchons résolûment les oreilles, et nous ne croyons pas un mot de ces abominations.

Quand il y a sur un de nos personnages beaucoup de détails fâcheux, nous cherchons si, par hasard, on ne trouverait pas quelques actes honnêtes à mettre sur l'autre plateau de la balance.

Villemain a eu souvent de détestables

inspirations, mais il en a eu quelquefois de bonnes.

— Ce jour-là, vont crier ses détracteurs, il était sûrement malade!

Qu'importe? la maladie peut amener un homme à résipiscence, et la lettre dont nous donnons à la fin de ce volume un *fac-simile* prouve que M. Villemain était susceptible d'élan généreux.

Elle est adressée à M. Napoléon Theil, l'un des plus forts hellénistes de l'époque.

Très-jeune, et sans ressources pour aider une famille nécessiteuse, il vit le ministre lui ouvrir spontanément sa bourse et le placer bientôt à l'École normale comme surveillant des études.

M. Theil ne lui avait pas adressé la

moindre sollicitation; Villemain, depuis, s'occupa constamment de son avenir<sup>1</sup>.

Mais voici un trait plus honorable encore.

On était en décembre.

Victor Hugo frappé de vertige venait de se montrer sur les barricades. La femme du grand poète voit accourir M. Villemain.

— Grand Dieu! madame, s'écrie-t-il, qu'est devenu votre mari? Je tremble

<sup>1</sup> Monseigneur Affre, archevêque de Paris, ayant offert au jeune savant d'adopter un de ses livres pour les séminaires du diocèse, à la condition de supprimer une préface écrite par Villemain, M. Theil sacrifia son intérêt à la reconnaissance qu'il devait à son protecteur.

pour sa personne. Il peut lui arriver de grands malheurs.

— Non, monsieur, répond madame Hugo, rassurez-vous. Je sais qu'il n'est ni mort ni emprisonné. Seulement, hélas ! je ne le reverrai plus ; il doit être déjà hors de France.

— Madame, dit alors Villemain, je n'étais pas l'ami de M. Hugo, je ne suis pas non plus son partisan ; mais je l'estime beaucoup, et je serais heureux de vous le prouver. Dans de semblables circonstances on est souvent pris au dépourvu. Je ne suis pas riche ; toutefois j'ai là quinze mille francs qui pourront vous être utiles. Veuillez les accepter aussi simplement que je vous les offre.

Madame Hugo se sentit touchée jusqu'aux larmes de cette noble démarche.

— Il m'est impossible, monsieur, dit-elle, de vous remercier comme je le voudrais, tant je suis émue. Je dois vous apprendre que mon mari n'a pas eu une existence aussi dissipée qu'on le croit. Nous avons douze mille livres de rente sur l'État. Je refuse votre offre; mais je n'en serai pas moins éternellement votre débitrice.

En ce monde, une bonne action répare bien des fautes.

Si nous disons le mal par nécessité, lorsqu'il s'agit d'hommes publics, en revanche nous ne trouvons jamais le bien sur notre route sans le signaler avec joie.

L'histoire du second ministère de notre héros est une leçon cruelle pour les esprits lettrés, pour les imaginations vives, qui désertent le domaine de la poésie et de l'idéal, et vont se perdre dans les desséchantes régions de la politique.

M. Villemain commença par élaborer son fameux projet de loi sur l'enseignement.

Chaque soir, pendant un laps de temps indéfini, chaque article du projet, examiné, pesé, discuté au château, plongeait le ministre dans des perplexités étranges.

La reine Amélie, pieuse et timorée, demandait pardon au ciel d'être la femme d'un usurpateur.

— Au moins, disait-elle à Louis-Phi-

lippe, efforcez-vous de réparer, par votre complaisance pour les intérêts religieux, le dommage que vous avez causé à la monarchie en acceptant la couronne.

On étudiait de nouveau le projet de Villemain.

Ballotté entre la reine, qui n'était jamais satisfaite, et le roi, qui, tout en faisant des concessions, recommandait à son ministre de tenir les prêtres en bride, Villemain raturait, biffait, remaniait les articles, et ne contentait ni le roi ni la reine.

C'était vraiment à devenir fou. La cervelle du pauvre homme déménagea.

Son premier signe de décadence morale fut une peur insensée des jésuites.

M. Villemain voyait partout ces ennemis terribles. Il s'attendait à chaque minute à être poignardé ou à mourir du poison.

Les jésuites, à l'entendre, faisaient courir les bruits les plus infâmes sur ses actes, sur ses sentiments, sur ses mœurs. Il éloignait de sa maison tous les jeunes gens et n'osait plus donner le bras en public à un homme, parce que les jésuites l'accusaient, disait-il, d'entretenir des mignons.

Il ajoutait :

— Croiriez-vous qu'ils en veulent jusqu'à mes pauvres petites filles? Je serai forcé de les mettre au couvent, puisqu'ils disent partout qu'elles me ressemblent !

Déjà fort négligé comme tenue, M. Vil-



lemain porte tout à coup des toilettes indescriptibles.

Au milieu du monde le plus élégant, il arrive en souliers malpropres, en veste de voyage, et se mouche dans un mouchoir à carreaux bleus.

Il reçoit, au ministère, dans un costume plus burlesque encore, fourre les mains dans sa culotte et donne audience en se grattant.

Bref, un beau jour il s'imagine que ces abominables jésuites viennent le prendre. Dans son épouvante, il saute par la fenêtre et se fait une blessure grave.

Sa démission paraît aussitôt dans le *Moniteur*.

Il s'en montre furieux, accuse le roi d'ingratitude, et court d'un bout de Paris à l'autre en criant :

— Je ne suis pas malade ! C'est une calomnie ! Tout au plus avais-je besoin d'une saignée. Personne n'a eu le cœur de m'avertir. Mais patience ! ils verront s'ils peuvent se défaire aussi brutalement et surtout impunément d'un homme qui a tenu dans sa main tous les secrets de la police !

On le conduisit dans une maison de santé de Chaillot. Il eut le bonheur d'y trouver un commencement de guérison.

Revenu à lui, M. Villemain avoua que l'homme qui lui eût fait signer un billet de dix francs le jour où il avait sauté par la fenêtre n'aurait pas été un honnête

homme. Il fit un voyage au delà des Alpes et reconquit pleinement ses facultés.

Néanmoins il ne digérait pas l'affront du *Moniteur*.

Quand le maréchal Soult proposa aux Chambres d'accorder à l'ex-ministre une pension viagère, réversible sur sa famille en cas de mort, notre héros protesta contre une générosité qui lui paraissait insultante<sup>1</sup>.

Il s'était montré, sous Charles X, beaucoup moins susceptible.

<sup>1</sup> On assure qu'il regrette aujourd'hui cet excès d'amour-propre. M. Villemain n'est pas riche, et les journaux ont annoncé tout récemment qu'il avait failli être écrasé par une voiture de place, note assez habile, et que le gouvernement doit comprendre. Il est honteux de laisser un ancien ministre marcher à pied dans les rues. Allons, donnez la pension viagère, on ne la refusera plus!

Avant 1830, il touchait, pour un motif inconnu, dix-huit cents francs sur la cassette du roi.

Madame veuve Villemain, sa mère, avait une pension de deux mille francs; et mademoiselle Villemain, tante ou sœur d'Abel, était elle-même inscrite pour une somme de mille francs sur le registre des pensionnaires de l'État.

Si l'on en doute, on peut consulter la *Liste civile de Charles X*, publiée en 1833.

Avec sa lucidité d'esprit, l'historien de Cromwell reprend, de nos jours, sa malignité première et sa réputation de brillant causeur.

— Mon Dieu ! s'écriait madame Réca-

mier, que Villemain est donc aimable ! Il ne dit pas un mot de ce qu'il pense ; il ne pense pas un mot de ce qu'il dit... mais qu'il est donc spirituel et gracieux !

Ce jugement d'une femme supérieure est écrasant.

Il ne reste plus au personnage dont nous venons de raconter l'histoire ni conviction, ni foi, ni sincérité. Tout ce qu'il avait de noble et de grand dans l'âme s'est effacé sous l'éponge de la cour citoyenne.

Jamais, du reste, en aucun temps, on n'a vu les littérateurs de génie se discréditer d'une façon plus déplorable que dans la première moitié de ce siècle.

A quoi devons-nous le spectacle de ce

triste phénomène? Au gouvernement constitutionnel, sans contredit.

Une fois la carrière politique ouverte, nos écrivains célèbres ont quitté leur piédestal pour courir dans la lice avec la souplesse de jarrets la plus folle et la plus ambitieuse; ils ont laissé la proie pour l'ombre, la gloire acquise pour la gloire incertaine, la réalité pour le rêve.

— Eh! malheureux, où allez-vous? leur criait-on.

Tous allaient à l'abîme.

Regardez autour de vous, et dites si nous avons tort.

L'un, — c'était le plus grand de tous et le plus illustre, — est aujourd'hui sur la

terre d'exil, à livrer son cœur en pâture à la colère, à la haine, aux passions sinistres. Avait-il besoin de la gloire des Dupin, quand il avait au front l'auréole d'Homère et du Dante?

Un autre, un poète aussi, celui-là, ne s'est montré ni plus sage ni plus digne.

Il a déposé sottement aux pieds de Baal sa couronne de laurier.

On l'a vu chasser la muse comme une coureuse et tomber des splendeurs du Parnasse dans les réseaux de la diplomatie.

Trébuchant de sottise en héroïsme et d'héroïsme en sottise, ouvrant aujourd'hui les gouffres, les fermant demain, jetant sa fortune à l'orgueil et la redemandant à

l'aumône, il a fini par changer les rayons en ténèbres, l'or en cuivre, l'enthousiasme en pitié.

Voulez-vous un troisième exemple ?

Écoutez ce jeune professeur dont la voix semble un écho des tribunes antiques. Il parle, un fleuve d'éloquence coule de ses lèvres ; il écrit, et son style élégant, suave, plein de vigueur et plein de clarté, plonge dans l'étonnement les vieux maîtres.

Toutes les couronnes académiques sont pour lui. La France intelligente est à ses genoux.

Mais cette gloire ne lui suffit pas, il veut la gloire politique.

Aussitôt la décadence arrive, et le nuage



couvre l'étoile. Une fois hors de sa route, cet esprit si distingué, si clairvoyant, tâtonne, chancelle et s'égaré.

Dignité, splendeur, éloquence, tout s'éclipse.

Il ne comprend pas que le sentier plein de périls où il se fourvoie ne peut être suivi que par des voyageurs à l'âme sèche et froide, à l'œil calme et mathématique, par des hommes, enfin, chez qui le calcul et la méthode remplacent l'imagination absente ; il se jette au milieu des ornières, entortille ses jambes dans les buissons ministériels, se déchire aux épines, tombe saignant au milieu des ronces, et devient fou de colère et d'impuissance.

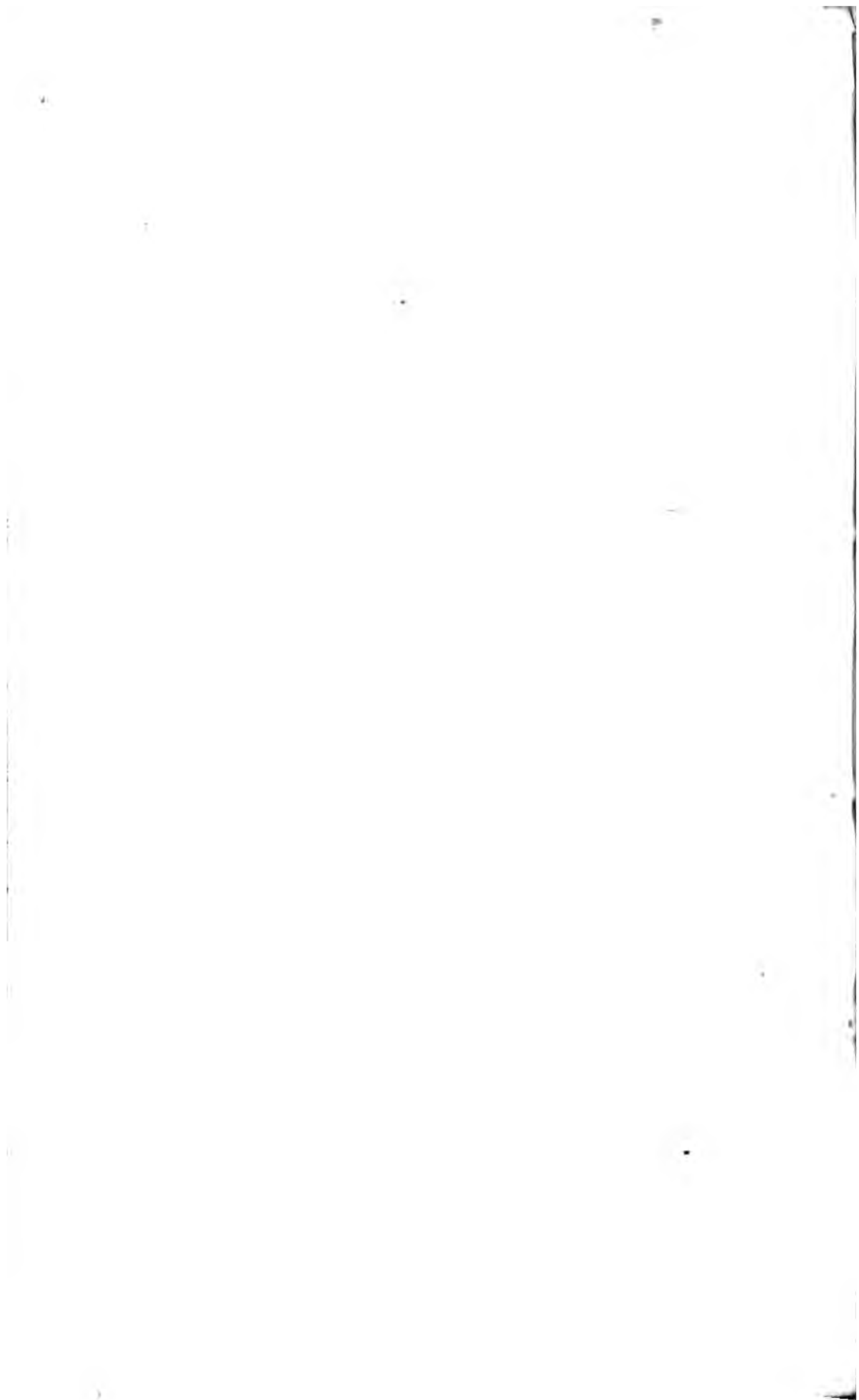
Reconnaissez-vous à ce portrait M. Villemain ?

Chargeons-nous le caractère? exagérons-nous la couleur? Est-il vrai qu'une ambition aveugle ait tué cette noble intelligence, enseveli ce beau talent?

Pensez-vous que, si nous achevions de donner la liste des écrivains qui se sont perdus par la politique, vous n'auriez pas à lire encore bien des pages funestes et désespérantes?

O système constitutionnel! puisses-tu rester à tout jamais les jambes prises dans la chausse-trappe où tu t'es enferré!

FIN.



On nous prie d'insérer la lettre  
suivante :

Paris, 13 juin 1856.

A M. EUGÈNE DE MIRECOURT.

« MONSIEUR,

« Dans la biographie d'Alphonse Karr,  
que je viens de lire, vous parlez de l'appui  
donné par l'ingénieux écrivain à l'auteur  
d'utiles essais sur l'application de l'hélice  
à vapeur.

« Je ne veux point enlever à M. Karr

le mérite de ce généreux appui, ni à M. Sauvage celui de ses travaux; mais à chacun sa part, et la justice veut qu'ici la plus importante, c'est-à-dire la *découverte*, soit réservée à l'ingénieur Dallery, le premier qui ait combiné l'emploi de l'hélice, comme agent propulseur et directeur, avec celui de la vapeur, au moyen de la chaudière tubulaire, l'un des principaux éléments de sa découverte.

« C'est ce qui ressort incontestablement du brevet de Ch. Dallery, à la date du 29 mars 1803, et des documents authentiques rassemblés dans la notice que j'ai publiée et que je mets sous vos yeux comme pièces à l'appui.

« Cette vérité historique a d'ailleurs,

sur ma réclamation, été reconnue par M. Karr lui-même.

« Voici ce qu'on lit dans les *Guêpes*, numéro du mois de novembre 1845 :

« . . . . M. Chopin, gendre de M. Dallery, mécanicien, mort depuis quelques années, est venu me faire voir un brevet antérieur de près de trente ans à celui de Sauvage, un dessin de l'hélice annexé au brevet, et un rapport récent de l'Académie des sciences constatant la validité de ce brevet. Je ne puis refuser à M. Chopin d'insérer sa réclamation dans les *Guêpes*, mais je dirai ici ce que je lui ai dit à lui-même : il est probable que M. Sauvage ne connaissait pas le brevet de M. Dallery.

« Il est fâcheux que, lorsqu'on demande  
« un brevet pour invention, il n'y ait pas  
« un conservateur des brevets qui puisse  
« vous avertir qu'un brevet a été pris an-  
« térieurement pour le même sujet. Il  
« n'en reste pas moins acquis à Sauvage  
« que c'est à ses travaux opiniâtres pen-  
« dant treize ans que l'on doit en France  
« l'application de l'hélice aux bâtiments à  
« vapeur.

« *L'invention, on ne peut le nier, ap-  
« partient à M. Dallery, mais l'applica-  
« tion, la première application sérieuse  
« est due à Sauvage. »*

« Il y aurait beaucoup à dire sur cette  
persistance finale de M. Karr; je me bor-

nerai à faire observer que, par suite de l'insouciance de notre pays, l'Angleterre a devancé dans l'application de l'hélice celle réalisée par M. Sauvage, et que, la vérité historique rétablie à l'égard de Ch. Dallery, il en résulte avec la dernière évidence que la France a précédé l'Angleterre dans l'invention de l'hélice, découverte trop en avant de l'époque où Ch. Dallery la fit apparaître, puisqu'elle fut, comme il arrive trop souvent, repoussée par l'ignorance et la routine.

« Je regrette, monsieur, que vous ayez involontairement reproduit l'erreur que je viens de signaler, et, confiant dans l'esprit de justice qui vous dirige, je vous prie de vouloir bien saisir la première oc-



casion de la rectifier, dans l'intérêt de la science et de la vérité.

« Veuillez, monsieur, agréer l'assurance de ma considération distinguée,

« CHOPIN DALLERY. »

Ancien ingénieur-mécanicien.

Rue de Braque, 6.

J'apprends, Monsieur, avec beaucoup  
de peine la position de votre respectable

le 26 février. G. Pléneau



# FALLOUX

**EN COURS DE PUBLICATION**

**CHEZ LE MÊME LIBRAIRE**

## **MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

**PAR EUCÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

## **CONFESSIONS DE MARION DELORME**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





*Carey, sc.*

# FALLOUX

Publié par G HAVARD

*Imp de Mamecon 67 r. St-Jacq Paris*

**LES CONTEMPORAINS**

---

# **FALLOUX**

PAR

**EUGÈNE DE MIRECOURT**

---

**PARIS**

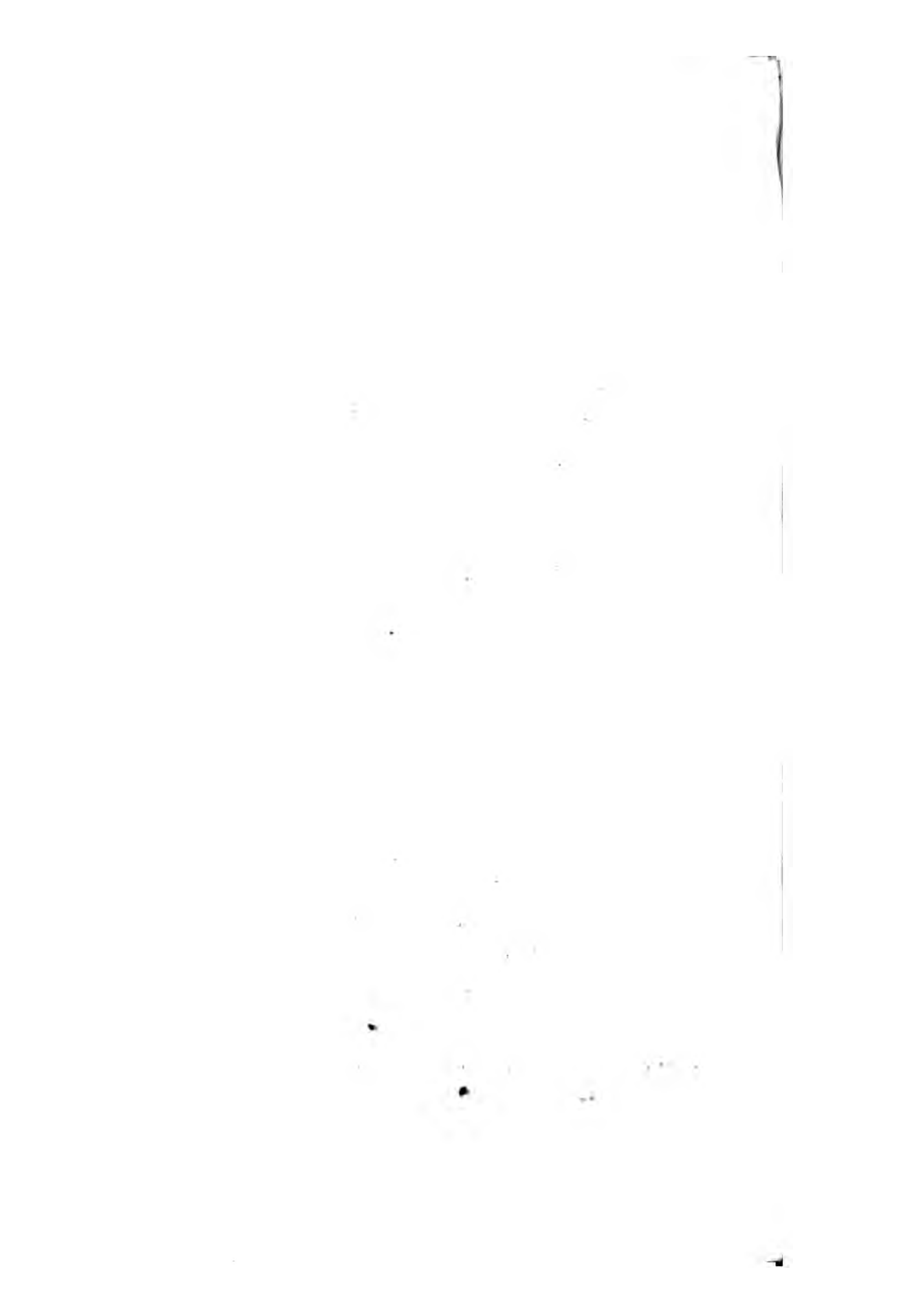
**GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR**

**15, RUE GUÉNÉGAUD, 15**

**1856**

**L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction  
et de reproduction à l'étranger.**





# FALLOUX

---

Nous écrivions, au commencement de cette année, l'édifiante et pittoresque histoire de M. Veuillot

Le premier, nous avons dit à cet homme :

— Votre conduite n'a jamais été celle d'un catholique sincère. Est-ce l'Évangile qui vous dicte votre langage? Ne le cher-

chez-vous pas plutôt dans le vocabulaire des halles et des mauvais lieux? Osez-vous bien prétendre régenter l'Église et faire passer prêtres et fidèles sous les fourches caudines de votre insolence? Prenez garde! vous souffletez votre mère au lieu de la défendre; vous vous dites chrétien, et vous agissez en athée!

Aujourd'hui, les plus illustres organes du catholicisme, las des excès de Louis Venillot, indignés de ses violences, honteux de ses allures d'insulteur, le renient hautement et se séparent de lui avec éclat.

Leur parole grave et pleine d'autorité se fait entendre.

Écoutons :

« Vous avez oublié ce mot sublime de

notre divin Maître: *Beati mites!* et ce qu'il avait inspiré à Bourdaloue, dans sa sublime paraphrase: « La douceur n'est  
« pas tant une vertu distincte qu'un tem-  
« pérément général, une certaine consti-  
« tution de l'homme intérieur, qui le rend  
« tranquille en lui-même et bienfaisant à  
« l'égard des autres. »

« Vous avez failli jeter la division dans l'épiscopat français.

« Parmi les laïques vous avez réussi. Ce qui était hostile, vous l'avez exaspéré; ce qui était bienveillant, vous l'avez rendu hostile.

« Déjà vous avez engendré M. Nicolardot et M. Lanfrey, deux frères jumeaux, quoique ennemis, et votre déplorable pos-

térité ne s'arrêtera pas là, si vous ne vous arrêtez vous-même <sup>1</sup>. »

Celui qui tient à M. Veuillot ce discours sévère est le personnage illustre dont nous allons raconter la vie.

Or l'incorrigible pourfendeur de l'*Univers* n'accepte pas la leçon.

Saisi de vertige et presque fou de rage, il ne craint pas de répondre par une polémique passionnée et scandaleuse à ce vrai chrétien, qui fut un de nos généraux au temps de la lutte.

Il distille sur son caractère et sa personne des flots d'encre et de fiel.

<sup>1</sup> LE PARTI CATHOLIQUE, *ce qu'il a été, ce qu'il est devenu*, par le comte de Falloux. — Paris, 1856.

Allons, tais-toi, Vadé de sacristie !

Ta sentence est irrévocablement rendue. Le style de Proudhon ou de Feuerbach est un style modéré près du tien.

Quant à M. de Falloux, que tu obliges à se déclarer ton adversaire, il grandit de tout l'abaissement où nous te voyons descendre.

Ne confesse-t-il pas intrépidement la liberté que tu répudies? ne proclame-t-il pas l'indépendance de l'Église que tu veux escamoter par d'audacieuses manœuvres? Il est ta contre-partie vivante, et c'est le plus bel éloge qu'il puisse recevoir, aux yeux de la religion comme aux yeux de la France.

Frédéric-Alfred-Pierre de Falloux est

né au bourg d'Yré, près d'Angers, le 11 mars 1811.

Il appartient à une noble et ancienne famille de l'Anjou, dont M. Borel d'Hauterive, le savant généalogiste, fait remonter l'origine au temps de Henri IV.

Suivant d'autres, ses ancêtres auraient rapporté des croisades leur blason glorieux.

Quoi qu'il en soit, la noblesse de notre personnage est mentionnée dans Saint-Alais<sup>1</sup>, et se trouve inscrite dans l'Armorial de 1696, généralité de Tours<sup>2</sup>.

Une des places publiques d'Angers a

<sup>1</sup> Tome I, p. 105, édition in-octavo.

<sup>2</sup> Volume manuscrit à la Bibliothèque impériale, page 582.

reçu le nom de place Falloux en 1711, et le conserve depuis cette époque.

Les armes de la famille sont d'or, au chevron de sable, accompagné de trois buffles du même.

De méchants railleurs n'ont pas manqué de dire que c'étaient là des armes parlantes et prophétisantes, car M. de Falloux est un agronome célèbre. Il s'occupe, dans ses vastes domaines, de l'amélioration de la race bovine, et la science héraldique, en composant son écu, semble avoir pressenti ses efforts et ses succès.

Dernièrement on a vu le journal le *Siècle* émettre des doutes sur la noblesse de l'ancien ministre.

Taxile Delord affirme que M. de Fal-



loux père tenait boutique à Angers sous le premier Empire.

Tantôt il en fait un pharmacien, tantôt un marchand de quincaillerie ; aujourd'hui un drapier, demain un faiseur de chandelles.

Et Quérard d'enchérir sur ces ridicules insinuations de la jalousie bourgeoise, en imprimant que le père de notre héros dut sa fortune à la grande consommation de suif que firent, comme aliment, messieurs les Cosaques, lors de l'occupation de la France, en 1815.

Le *Siècle* annonçait, en outre, que le nom de Falloux pullulait à Angers et aux alentours.

Nous ne savons pas où le rédacteur a

pris ses renseignements ; mais voici les nôtres.

Le nom de Falloux repose uniquement aujourd'hui sur trois têtes : le comte Alfred, auquel nous consacrons ce volume ; son frère, prélat romain, qui habite l'Italie depuis vingt ans, et le baron Falloux du Lys, ancien officier de carabiniers, demeurant près Langeais (Indre-et-Loire). Il a épousé la fille de M. le marquis de Fayolles.

Après avoir compulsé les tables du *Moniteur*, Taxile Delord nous signale une autre découverte précieuse.

Un majorat, au titre de comte, aurait été établi en faveur de l'ex-fabricant de chandelles, dans les premiers mois qui

suivirent la Révolution de juillet, par Louis-Philippe et Dupont (de l'Eure).

Cette imputation, lancée par un journaliste rouge contre la mémoire du patriarche de la République, nous paraît assez légère.

On ne tire pas ainsi en aveugle, au risque de tuer son propre général.

Dupont (de l'Eure) contre-signant l'ordonnance d'un majorat institué en faveur d'un ennemi né de la démocratie!

Vous n'y songez pas, monsieur Taxile Delord!

Il fallait prendre la peine de jeter les yeux sur le texte même des lettres patentes : vous eussiez vu qu'elles portaient au bas le nom royal de Charles X. La négli-

gence des bureaux, seule, en a fait retarder l'insertion au *Bulletin des lois* jusqu'à la fin de l'année 1830.

Alfred de Falloux fut envoyé à Paris au collège Bourbon. Il y termina ses classes en brillant élève.

Sur les bancs universitaires, il réalisa le type de l'écolier vertueux.

Jamais âme adolescente ne déborda d'une foi plus enthousiaste et d'une piété plus vive.

Élevé par sa mère dans les sentiments d'une vertu héroïque, Alfred lui avait juré solennellement à son lit de mort de suivre toutes les lois chrétiennes, et de ne point céder aux lâchetés du respect humain.

Jusqu'à ce jour, il a tenu parole.

Tout jeune, il montrait déjà ce caractère loyal, intrépide et fervent, qui devait plus tard lui gagner l'admiration publique.

Une fois leur conscience interrogée, des hommes de la nature de M. de Falloux marchent droit, et se font écharper plutôt que de faiblir.

Les condisciples d'Alfred le surnommaient *le saint*.

Malgré leurs lazzi multipliés et leurs taquineries voltairiennes, le courageux élève se livrait à de fréquents exercices religieux. Quand il avait terminé ses devoirs, il disait ostensiblement le chapelet à l'étude.

Son camarade de droite était de la religion protestante.

Voyant un jour Alfred égrener son rosaire, il l'interrompt par une phrase agressive.

Notre héros n'y fait pas attention d'abord, et continue ses dévotions ; mais le voisin huguenot revient à la charge avec une persistance tellement agaçante, qu'Alfred n'y tient plus, et lui lance son encrier à la tête, juste au moment où, le doigt sur un des gros grains, il adressait à Dieu ces paroles :

« *Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris,*  
et pardonnez-nous nos offenses, comme

nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Le projectile parti, notre pieux élève s'épouvanta de ce péché de colère.

Il embrassa son camarade et lui demanda pardon avec larmes.

Celui-ci fut tellement touché, qu'il s'humilia lui-même, avoua ses torts et ne rendit plus son voisin victime d'aucune espèce de moquerie.

Alfred de Falloux, au milieu de cette pépinière de jeunes incroyables, conserva donc intact le trésor de ses croyances.

Sorti du collège, il ne se livra point à ces distractions de l'oisiveté mondaine que sa fortune et son rang pouvaient lui

permettre. Il s'occupa de hautes études théologiques, approfondit les œuvres des Pères de l'Église, et médita les grandes vérités que le génie de la religion présentait à ses veilles studieuses.

Son frère aîné venait d'entrer dans les ordres. Il voulut suivre son exemple et se faire prêtre.

M. de Falloux père y mit obstacle.

Plein de respect pour la volonté paternelle, le jeune homme ne s'enrôla point dans la milice du Seigneur, mais il prit la ferme résolution de servir, au sein même de la société, la cause du christianisme.

Il se lia bientôt fort intimement avec Charles et Henri de Riancey, deux catholiques zélés et infatigables.



Ensemble ils fondèrent l'*Institut catholique*.

C'est une sorte de conférence religieuse, imitée de celle des jeunes avocats; ou plutôt c'est une assemblée délibérante au petit pied, dont chaque membre calque soigneusement sa manière d'être sur les us, coutumes et traditions du régime parlementaire.

On se réunit deux fois la semaine dans une salle assez vaste, disposée en amphithéâtre.

Un hémicycle contient le bureau du président et des secrétaires.

Au-dessous se trouve une tribune, sur laquelle repose le classique verre d'eau sucrée.

Puis on discute, on péroré, on vote par boules blanches et boules noires sur les propositions à l'ordre du jour, absolument comme à la Chambre.

Et, pour que l'illusion soit complète, plusieurs sténographes saisissent au vol chaque phrase des orateurs. Les discours les plus remarquables sont reproduits dans un bulletin publié aux frais de la société.

Cette *parlotte* fut très-utile à M. Alfred de Falloux.

Il s'habitua de bonne heure à l'art si difficile de traduire ses pensées *coram populo*. Son talent d'improvisation devint très-remarquable.

Bientôt l'*Institut catholique* agita la

grave question de la liberté de l'enseignement.

On organisa pour la conquérir une propagande active. Toute une phalange de commis voyageurs en sainteté s'abattit sur la province, pénétra dans les cantons les plus lointains, dans les hameaux les plus inconnus, frappant à toutes les portes, colportant des pétitions et recueillant des milliers de signatures dans ce pays qu'on s'obstine à ne pas croire foncièrement religieux.

Le cercle d'influence de l'*Institut catholique* s'agrandissait chaque jour. D'augustes patronages lui étaient acquis.

Monseigneur Dupanloup, aujourd'hui évêque d'Orléans, se trouvait être tout à

la fois la lumière et le lien de l'association.

Dans son département, comme à Paris, Alfred s'occupait de propagande religieuse, de politique légitimiste, et, en outre, d'agriculture.

Ce dernier point excita dès lors, comme il excite aujourd'hui, l'humeur joviale des feuilles démocratiques.

Nous ne voyons pas, en vérité, pourquoi les amis de Henri V, presque tous grands propriétaires terriens, ne consacraient pas leur inaction gouvernementale à la science agricole.

Cincinnatus, quand le peuple et le sénat ne réclamaient plus ses services, ne

manquait jamais de retourner à la char-  
rue

Du reste, l'incontestable valeur personnelle de M. de Falloux, jointe à beaucoup d'adresse et de savoir-faire, le dégageait de la foule assez sotte des gentilâtres qui boudaient Louis-Philippe.

Il acquérait une énorme influence dans sa province.

Berryer, Pastoret, la Rochejaquelein, Genoude, et M. le comte de Montalembert, ce fils des croisés et de l'Église, entretenaient avec lui une correspondance politique.

En 1841, Alfred de Falloux se maria.

Cet homme, qu'une erreur trop longtemps accréditée nous représente comme

un adepte des jésuites, un ultramontain quand même, épousa la petite-fille de Caradeuc de la Chalotais, ce fameux procureur général breton dont les comptes rendus sur les constitutions de la Société de Loyola décidèrent le parlement à la chasser du royaume.

Le frère aîné d'Alfred, monseigneur de Falloux, devenu chanoine de Saint-Pierre de Rome, auditeur de rote et grand camérier, bénit lui-même ce mariage<sup>1</sup>.

Notre héros publia, l'année suivante, un des livres qui lui ont servi de titres littéraires pour se porter candidat au fau-

<sup>1</sup> M. de Falloux n'a pas d'héritier mâle. Une fille, issue de son hymen, entre aujourd'hui dans sa treizième année.

teuil académique ; nous voulons parler de la *Vie de Louis XVI*.

Jamais plus éloquent historien n'a raconté le douloureux martyre de ce prince, qui a payé de sa tête innocente les abus de douze siècles et les turpitudes de son aïeul.

C'est une biographie faite dans la grande manière.

M. de Falloux passe tour à tour des détails intimes et anecdotiques aux considérations les plus hautes, des joyeux éclats de rire de Trianon aux soupirs étouffés et aux sanglots contenus du Temple.

Son livre est écrit dans un style pur, châtié, vigoureux, atteignant plutôt l'effet

par le trait que par l'image, et s'élevant parfois jusqu'à l'éloquence.

Quelle délicatesse de touche et de sentiment dans le récit du mariage du Dauphin et de la fille de Marie-Thérèse ! Que de tristesse et d'amertume dans celui de la fuite de Varennes !

A l'époque où cet ouvrage parut, quelques-unes des propositions qui s'y trouvaient développées effarouchèrent nos excellents patriotes.

L'auteur, avec ce radicalisme du devoir et de l'honnêteté qui le distingue, posait en thèse qu'un homme seul, dans les derniers jours de la monarchie, voulait sincèrement la liberté, que seul il avait le droit de l'établir, que seul il en avait le pouvoir, et que cet homme était Louis XVI.



Messieurs les démocrates poussèrent des rugissements à la phrase qu'on va lire.

« L'Assemblée, dit M. de Falloux, se déclare inviolable. A partir de ce jour, c'en est fait des améliorations progressives. La royauté vient d'ouvrir ses mains généreuses : la Révolution rejette la paix, et Mirabeau montre le poing. Les députés décrètent à la fois leur omnipotence et leur inviolabilité, déchirent leurs mandats et plantent fièrement l'étendard de leur usurpation. Cette usurpation, transmise de main en main, d'assemblée en assemblée, comme le talisman de la Révolution, ne s'arrêtera plus que par l'épuisement de ses propres excès<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Vie de Louis XVI*, pages 151 et 152. (Sagmer et Bray éditeurs.)

Quelques années plus tard, en 1848, nos républicains s'appliquèrent à donner plus de force encore à l'argumentation de M. de Falloux.

On est obligé de convenir que, si 89 eût été l'œuvre sage et progressive de la monarchie, les institutions libres, fixées sur une base inébranlable, n'eussent point été contraintes à chercher un point d'appui dans ce dogme absurde de la souveraineté du peuple, qui berne, depuis soixante ans, notre malheureuse France entre le despotisme et la terreur.

Pour compléter son histoire de Louis XVI, M. de Falloux y a joint un opuscule écrit par ce prince, à l'époque où il n'était encore que duc de Berry.

Cette œuvre du roi martyr a pour

titre : *Réflexions sur mes entretiens avec M. le duc de la Vauguyon.*

En 1846, notre héros fit paraître l'*Histoire de saint Pie V*, le grand pape qui arma pour la dernière fois l'Europe contre le Croissant, et sous le pontificat duquel fut gagnée la bataille de Lé-pante.

Dans ce second essai, M. de Falloux s'élève de plus en plus comme écrivain et comme penseur.

Pourtant un tollé général accueillit l'ouvrage, le jour même où il sortait encore humide des ateliers typographiques.

« Osez-vous bien faire l'apologie de l'inquisition ? » crièrent certains journaux avec rage.

Et l'on citait à l'auteur ces lignes de sa préface :

« La tolérance n'était pas connue des siècles de foi, et le sentiment que ce mot nouveau représente ne peut être rangé parmi les vertus que dans un siècle de doute. Lorsque les notions du vrai et du faux sont confondues, lorsque les prescriptions les plus contraires trouvent une multitude à peu près égale qui les adopte ou les rejette, assurément la tolérance devient une prudence précieuse.

« Aujourd'hui l'intolérance serait un non-sens; autrefois elle avait un but légitime.

« Il y avait, en immolant l'homme endurci dans son erreur, toute chance pour

que cette erreur pérît avec lui, et que les peuples demeuraient dans la paix de l'orthodoxie. L'histoire de plusieurs royaumes le prouve. Aujourd'hui le pouvoir qui continuerait à immoler de pareils coupables commettrait des actes de rigueur sans excuse, parce qu'ils seraient sans bénéfice pour la société. Autrefois, en dehors du vrai, tout était, même socialement, caractérisé comme erreur et comme crime.

« Le premier pas hors de l'unité entraînait dans la révolte manifeste. La société tout entière était religieuse et constituée religieusement ; elle croyait, en arrachant un homme à l'hérésie, l'arracher à un supplice éternel, et c'était tout le zèle de la charité qu'elle employait à combler l'abîme dans lequel des populations en masse pou-

vaient se précipiter aveuglément. Le sang répandu ne l'était qu'avec la plus vigilante sollicitude pour l'âme du coupable, que l'Église s'efforçait jusqu'au bout d'éclairer et de reconquérir <sup>1</sup>. »

Nous le demandons à tout homme sans passion : quelle conséquence l'écrivain qui a signé ces pages semble-t-il en tirer ?

Bien évidemment il laisse entendre que le supplice des hérétiques, comme mesure de défense sociale, a été le fait d'une époque de foi universelle et de barbarie ; que l'une est à regretter, sans doute, mais que l'autre n'a point de défenseurs.

La plus insigne mauvaise foi, seule, peut

<sup>1</sup> Préface de *l'Histoire de saint Pie V*, pages 57, 58 et 59.

essayer de présenter M. de Falloux comme une manière de bourreau apostolique, rêvant le rétablissement des auto-da-fé et une seconde édition de la Saint-Barthélemy.

Pour nous, dans l'*Histoire de saint Pie V*, nous avons trouvé tout autre chose : de grandes idées, des vues neuves et profondes, et des aperçus de premier ordre sur les destinées générales de l'humanité.

Jugez-en par une citation prise au hasard.

Voici en quels termes M. de Falloux apprécie les croisades.

« Les allusions aux croisades, dit-il, éveillent encore les méfiances du temps actuel. Nous ne sommes pas assez déga-



gés du culte du succès pour dédaigner des objections puisées dans les revers. « On  
« ne cesse de nous répéter, dit M. de  
« Maistre, qu'aucune de ces fameuses en-  
« treprises ne réussit. Sans doute, aucune  
« croisade ne réussit, les enfants mêmes le  
« savent ; mais toutes ont réussi, et c'est  
« ce que les hommes ne veulent pas voir. »

« En effet, les papes envisagèrent toujours, dans ces pieuses expéditions, des motifs dignes d'être joints aux suggestions de leur piété.

« Ces expéditions, tout extravagantes  
« qu'elles étaient, dit le protestant Robert-  
« son, produisirent cependant d'heureux  
« effets. Il était impossible que les croisés  
« parcourussent tant de pays, qu'ils vis-  
« sent des lois et des coutumes si diver-



« ses, sans acquérir de l'instruction et des  
« connaissances nouvelles. Leurs vues s'a-  
« grandirent, leurs préjugés s'affaibli-  
« rent, de nouvelles idées germèrent dans  
« leur tête. »

« Eh bien, aucune des carrières ouvertes, durant les *trêves de Dieu*, ne se sont refermées. Le génie de l'homme reprit possession de l'empire des mers : les ports se creusèrent et s'agrandirent ; la boussole, étoile conquise sur le ciel même, brilla à la poupe de tous les vaisseaux. Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry, Villehardouin, Joinville, devinrent les premiers modèles de notre littérature historique ; les assises de Jérusalem, le modèle des législations ; et la poésie des trouvères, éclairée d'un rayon de la poésie orientale, célébra la

foi, ses miracles et ses héros. Ce fut enfin le constant désir d'atteindre l'Orient qui enfanta la découverte de l'Amérique <sup>1</sup>.

« Si l'on veut, d'ailleurs, peser exactement l'importance des croisades, qu'on se demande quel serait aujourd'hui le résultat de ces expéditions, si les papes avaient été plus écoutés, si les peuples avaient été plus fidèles à leurs propres intérêts : l'Égypte et la Grèce seraient des provinces chrétiennes ; Constantinople rivaliserait avec Londres ; Jérusalem consolée se réjouirait avec Rome, et la barbarie, reculant de deux mille lieues, aurait cédé la place avec moins d'effusion de sang qu'il

<sup>1</sup> Voir l'*Histoire de la géographie des nouveaux continents*, par M. de Humboldt, et la *Vie de Christophe Colomb*, par Washington-Irving.

n'en coûte à l'Europe, par siècle, sur un espace de cent lieues carrées.

« Leibnitz, s'adressant à Louis XIV, affirme que saint Louis était inspiré par une profonde sagesse, et méritait le respect des hommes d'État les plus habiles. « La monarchie universelle est une absurdité, « l'histoire de l'Europe le prouve, disait « Leibnitz. En faisant la guerre à des États « chrétiens, on ne peut jamais obtenir que « de faibles agrandissements. La guerre « devrait être dirigée uniquement contre « les nations barbares <sup>1</sup>. »

On assure que Louis Veillot considéra d'un très-mauvais œil cette nouvelle

<sup>1</sup> *Vie de saint Pie V*, page 24 et suivantes.

tentative littéraire de M. de Falloux <sup>1</sup>.

Il trouva l'œuvre beaucoup trop tiède à son point de vue, et ne pardonna point à l'auteur de lui avoir gâté, par des réflexions aussi modérées que sages, la magnifique apologie qu'il réservait au san-benito et à la torture.

En cette même année 1846, M. de Falloux arrivait à la députation.

L'arrondissement de Segré (Maine-et-Loire) le nomma son mandataire. Il s'assit à la Chambre dans le voisinage des trois ou quatre députés auxquels, depuis 1830, nos provinces légitimistes confient leur drapeau.

<sup>1</sup> L'auteur de l'*Histoire de saint Pie V* a aussi écrit une notice biographique sur saint Jean-de-Dieu.

Sa liaison avec Berryer devint encore plus intime à partir de ce jour.

Il prit le célèbre Henri-quinquiste pour modèle.

S'il ne l'égala point en puissance, quand, pour la première fois, il aborda la tribune, à l'occasion de la liberté religieuse; si tout d'abord il ne se révéla pas comme un de ces foudres politiques dont la voix enflamme, subjugué ou soulève les masses, du moins on peut dire qu'il fut généralement accepté comme un orateur à la parole fluide, gracieuse, attachante, et qui savait merveilleusement se faire écouter.

Personne, à voir le calme inaltérable qui règne sur les traits de M. de Falloux,

ne soupçonnerait qu'il couve à l'intérieur les plus violents orages.

D'une nature irascible, d'un tempérament fougueux, il acquiert la douceur et la modération à force de luttés.

Chez lui, la patience est passée à l'état de vertu.

Quand cette bonne République débusqua si brusquement des barricades de Février, M. de Falloux n'en eut point peur et lui souhaita la bienvenue; il la savait très-capable de faire des sottises, et voyait poindre par derrière l'espérance d'une restauration légitimiste.

Il avança même la main pour saisir dans la boîte aux libertés, qui s'ouvrait toute

grande, sa chère liberté de l'enseignement.

Les électeurs de Maine-et-Loire lui donnèrent leurs suffrages.

Par un caprice inexplicable, M. de Falloux père, agronome de beaucoup de mérite, et non marchand de suif retiré, comme on l'a prétendu, se montrait hostile à la candidature de son fils. Il fallut, pour l'empêcher de la combattre, lui laisser croire que c'était lui-même qu'on allait nommer représentant du peuple.

Alfred de Falloux prit une part très-active aux travaux de la Chambre républicaine. Son talent oratoire grandissait avec la difficulté des circonstances.



L'athlète se fortifie dans la lutte.

Notre héros ne tarda pas à compter parmi les orateurs éminents.

Sauf deux ou trois nuances chargées par la passion politique<sup>1</sup>, voici un portrait de lui dont la touche nous semble heureuse :

« M. de Falloux est patricien des pieds à la tête. Je le vois encore abordant la tri-

<sup>1</sup> Il est à remarquer que les plus grands ennemis de M. de Falloux ont respecté la noblesse de son caractère, et ne l'ont jamais accusé ni de mauvaise foi ni d'hypocrisie. La petite presse voulut jeter sur lui quelque ridicule, mais sans pouvoir y réussir. Comme essai dans ce genre, on a écrit que M. de Falloux, à l'époque où il était ministre, avait recommandé à l'Académie des sciences une invention de mouvement perpétuel, et qu'il avait donné à un Arabe une mission scientifique pour chercher en Afrique l'homme à queue.



bune après quelque rude apostrophe de l'extrême gauche.

« Une légère contraction des muscles du visage indiquait seule son agitation extérieure.

« Aussitôt les degrés montés, il devenait l'homme du monde imperturbablement froid, merveilleusement apte à la réplique, et gagnant pied à pied, tantôt par la discussion modérée, tantôt par l'attaque véhémement et directe, le terrain qu'il voulait conquérir.

« Sa tête, légèrement oblongue, était pleine d'acuité et de distinction ; son nez, délicatement cambré, mobile et ironique, rappelait la plus aristocratique des races qui ont régné en France, la famille des Valois.

« Son geste était plein de grâces félines et de charme étudié. Sa parole, *fallouciuse* au fond, comme le prétendaient certains vaudevillistes de la gauche, n'en présentait pas moins une surface résistante et limpide à la fois.

« Passées au creuset de la justice et de la raison absolues, cette résistance et cette limpidité eussent bien fourni, j'imagine, quelques molécules de vitriol et d'acide prussique. M. Orfila y eût peut-être découvert quelques milligrammes d'arsenic ; mais la mixtion était si bien préparée selon la formule des intérêts de M. de Falloux et de son parti ; mais tout cela avait tant de franchise apparente et d'habileté dissimulée, qu'en vérité il eût fallu avoir bien mauvais caractère pour entra-

ver dans leur allure des raisonnements si discrètement envahissants. »

On ne citerait pas le nom de ce spirituel et malin *Figaro*, que le lecteur l'écrirait de lui-même au bout de l'article.

La pose élégante et distinguée de M. de Falloux à la tribune, son ton plein de finesse délicate, son profil doucement railleur, l'art avec lequel il lançait le sarcasme et les allusions amères, exaspéraient messieurs les républicains et leur inspiraient pour sa personne une aversion profonde.

Les passions grondaient alors dans toute leur furie.

Du haut de la Montagne tombaient les

apostrophes les plus insultantes ; mais rien ne pouvait faire perdre à l'orateur son calme admirable et le sourire dédaigneux incrusté sur ses lèvres.

Élu membre de la commission des travailleurs, et chargé du rapport, il conclut à l'abolition des ateliers nationaux.

C'est un de ses plus grands crimes aux yeux du parti radical.

L'insurrection de juin fut, comme on le sait, la conséquence immédiate du renvoi de tous ces frelons populaires qui s'habituèrent à manger paresseusement le miel de la ruche.

Accuser M. de Falloux parce qu'il a eu le courage de porter le scalpel sur ce can-

cer qui rongerait la capitale au cœur est une injustice aussi odieuse que ridicule.

La sanglante révolte qui a suivi la dissolution de ces bandes ignobles donne la mesure des excès dont elles étaient capables, et montre de quelle façon leurs chefs entendaient l'obéissance aux lois du pays.

Nous les avons vus, tous ces aimables pensionnaires du Gouvernement provisoire.

Ils se composaient en grande partie, comme l'a fort bien déclaré M. de Falloux, d'échappés du bagne et de repris de justice<sup>1</sup>. Le jour où il fut décidé que la

<sup>1</sup> Dans son rapport, il plaint, comme faisaient tous les esprits sages de l'époque, la petite minorité honnête, opprimée par les nombreux coquins de la bande.

France n'entreprendrait plus leur oisiveté scandaleuse, ils essayèrent de nous punir par la ruine, le pillage et la mort.

Le représentant de Maine-et-Loire devint une des colonnes du parti légitimiste.

Néanmoins il restait au mieux avec une certaine fraction de républicains modérés.

Cavaignac avait pour lui la plus haute estime, et la mère du général (la *mère rouge*, comme disaient alors les plaisants de la petite presse) témoignait à M. de Falloux une affection qui s'explique par le caractère digne de notre héros et son honnêteté chevaleresque.

Elle décida son fils, sur l'esprit duquel

son influence était extrême, à lui offrir le portefeuille de l'instruction publique.

— Je veux bien vous aider, répondit M. de Falloux à Cavaignac, mais je ne veux point paraître le faire. Cela est dans votre intérêt<sup>1</sup>.

Il proposa de nommer M. Freslon ministre en son lieu et place, et M. Freslon fut accepté.

A l'exemple de Cavaignac, Louis-Napoléon, devenu président de la République, offrit au député de Maine-et-Loire l'omnipotence universitaire.

La perplexité de M. de Falloux était grande.

<sup>1</sup> Sa correspondance avec l'ex-dictateur a été publiée.

Bon nombre de ses amis l'engageaient à décliner cet honneur. D'autres, au contraire, lui présentaient l'acceptation comme un acte de patriotisme, et mettaient en avant des considérations tirées de l'intérêt catholique, auquel se rattachaient leurs sympathies communes.

Pour mettre un terme à ses irrésolutions, il ne fallut rien moins qu'un message de Frohsdorff et l'ordre formel de l'abbé Dupanloup, son confesseur.

Installé au ministère de l'instruction publique et des cultes, M. de Falloux s'occupa de réaliser le rêve de toute sa vie, c'est-à-dire la loi sur l'enseignement.

Le cabinet dont il était membre entra en fonctions dans les derniers jours de 1848,



et le *Moniteur* du 4 janvier 1849 contenait déjà deux rapports du nouveau ministre au chef du pouvoir, précédant et motivant la nomination de deux commissions chargées de préparer une loi sur l'instruction primaire et une loi sur l'instruction secondaire.

Ces commissions se composaient des abbés Dupanloup et Sibour, de MM. Cousin, de Montalembert, de Corcelles, de Melun, de Riancey, Cuvier, Fresneau, Cochin, de Montreuil, Saint-Marc Girardin, Dubois, Laurentie, Roux-Lavergne, Thiers, Freslon, Janvier, Peupin, Bellaquet, Michel, etc., etc.

Nous citons tout exprès cette liste aux éléments hétérogènes, afin de montrer qu'à cette époque les idées conciliatrices

prenaient faveur, et que l'alliance succédait à la lutte entre les diverses fractions du parti de l'ordre.

Le projet de loi qu'élabora la commission ne visait pas le moins du monde à la ruine de l'Université.

Seulement il introduisait dans le corps enseignant des améliorations indispensables, et lui suscitait de loyales et salutaires concurrences, principalement celle du clergé.

Comme on peut le comprendre, là se trouvait l'écueil.

M. de Falloux sut l'éviter, en appelant à son aide l'esprit de sagesse et de modération.

Il ne commit pas l'imprudence de montrer une soutane partout où il y avait un frac : c'eût été causer à la religion un tort énorme, au lieu de lui être utile.

Veillot, le pourfendeur, combattit violemment ces mesures conciliatrices.

L'occasion lui parut belle pour faire le coup de poing dans la presse.

Voyant la *Réforme* tonner contre « cette loi de sacristie, qui, sous prétexte de liberté d'enseignement, organisait par toute la France le despotisme clérical, mettait en présence, dans toutes les cités et toutes les communes, le prêtre et le laïque, l'esprit de l'avenir et l'esprit du passé, » son premier soin fut d'accroître les oppositions et les colères, en déclarant que la loi res-

terait une *loi de monopole*, tant que l'instruction ne serait pas confiée aux prêtres sur toute la ligne, et tant qu'on n'aurait pas chassé le dernier laïque du dernier de nos collèges.

Il ne fallut rien moins qu'un ordre du souverain pontife pour imposer silence aux folles argumentations de ce journaliste frénétique, dont les passions querelleuses cherchent à précipiter l'Église dans les casse-cou et les abîmes.

M. de Falloux, pendant son séjour à l'hôtel du ministère, ne donna point de bal, comme c'est l'usage, même chez nos excellences républicaines.

Il se bornait à réunir un assez grand nombre d'invités à des concerts, où la

musique sacrée avait le pas sur la profane.

Au premier de ces divertissements spirituels, un groupe de dames, en toilette dansante, fit une irruption soudaine au milieu des salons, peuplés d'ecclésiastiques et de prélats.

On sait que nos aimables Parisiennes, si collets montés à la ville, ont l'habitude, sous le rayonnement des bougies, de se décolleter avec une audace naïve.

Parmi les invités se trouvait un jeune diacre tout frais émoulu du séminaire.

Madame la comtesse de B\*\*\* vint s'asseoir dans son voisinage.

Les charmes victorieux de cette magni-

sique personne et la riche blancheur de sa peau satinée causèrent au pauvre jeune homme de singuliers éblouissements.

**Tout à coup il se lève et quitte la place.**

— Où allez-vous? lui dit-on.

— Ma foi, répond-il, impossible de demeurer plus longtemps : on me met à la porte par les épaules.

Ceci nous fait souvenir de la piquante réplique d'un évêque à la dernière soirée des Tuileries. Il s'agissait de traverser un salon rempli de dames, et les crinolines accaparaient tout l'espace.

— Que voulez-vous? la mode est tyrannique, monseigneur, dit une héroïne de la fête ; nous en subissons les exigences.

— Ah ! répondit le prélat avec un fin sourire, vous ne me ferez jamais croire, mesdames, qu'une mode qui vous donne une si grande quantité d'étoffe pour la jupe ne vous en laisse plus du tout pour le corsage.

Les réunions du ministre de l'instruction publique n'étaient pas exclusivement musicales.

Il y avait certaines soirées littéraires, où des poètes de la force de M. Viennet étaient admis quelquefois, par surprise, à lire leurs chefs-d'œuvre.

Un écrivain dramatique ambitionna le même honneur, et s'empressa de solliciter une audience de M. de Falloux. Il le supplia de lui permettre de lire, à ses réu-

nions du soir, une pièce que la Porte-Saint-Martin venait d'accueillir.

— C'est un drame superbe, monsieur le comte, lui dit-il.

— Un drame ! s'écria le ministre effrayé. Vous n'y songez pas ! Si c'était une tragédie, passe encore.

— Je croyais, répondit le dramaturge en s'inclinant, que Votre Excellence protégeait tous les cultes.

L'auteur dont nous parlons est juif et démocrate, en sorte que, dans sa bouche, le mot parut piquant, surtout joint aux expressions d'*excellence* et de *monsieur le comte*, donnés à un ministre en pleine République.



Cependant les électeurs de Maine-et-Loire continuaient à M. de Falloux son mandat pour l'Assemblée législative.

On le distingua parmi les plus intrépides soutiens de l'expédition de Rome et de la papauté fugitive à Gaëte.

Lorsqu'il s'agit de réprimer les tentatives anarchiques des clubs, on put le voir à la tribune dénoncer hardiment le désordre, sans prendre le moindre souci des insolentes interruptions et des hurlements démagogiques de la gauche.

Dans toutes les luttes décisives, M. de Falloux montra la même intrépidité parlementaire.

Une fois la loi sur l'enseignement votée par la Chambre, il résigna son portefeuille,

prouvant ainsi que l'intérêt de la cause religieuse, et non l'ambition, lui avait fait accepter le pouvoir.

Il partit presque aussitôt pour l'Italie.

A Naples, où il séjourna quelque temps, le roi lui offrit un de ses châteaux, en l'invitant à y fixer sa résidence.

M. de Falloux quitta Naples pour se rendre à Rome, où l'attendait son frère, M. l'abbé de Falloux.

On assure que celui-ci est en possession du mouchoir de sainte Véronique, sur lequel se trouve imprimée la face sanglante du Sauveur. Dans la famille de notre héros, l'authenticité de cette relique n'est pas mise en doute, et l'on a pour elle une vénération sans égale.

M. l'abbé de Falloux a plus d'une fois encouru le reproche d'inconséquence politique.

Ses revirements et ses tergiversations établirent même, à certaine époque, une barrière entre Alfred et lui.

Très-exalté d'abord dans son dévouement aux rois légitimes, l'abbé passa tout à coup, avec armes et bagages, sous le drapeau de la branche cadette, et les d'Orléans n'eurent pas de prôneur plus enthousiaste.

Il alla même, dit-on, jusqu'à se permettre sur le duc de Bordeaux des insinuations hostiles, et le comte son frère crut un moment son crédit tout à fait perdu à Frohsdorff.

Ce peu de consistance dans les opinions du chanoine de Saint-Pierre de Rome le place en médiocre estime chez messieurs les légitimistes sans alliage. On lui prête assez bon nombre de ridicules, et les anciens de la cour de Charles X ne lui ménagent point les quolibets.

Monseigneur de Falloux, comme la plupart des prélats romains, pèche par un excès d'élégance et de fatuité.

Sa plus grande joie est de multiplier son image, et l'on ne cite pas une dame qui lui ait rendu visite sans avoir reçu en cadeau sa miniature.

— Vous avez vu l'abbé de Falloux? demandait un jour le comte de Chambord à une duchesse qui revenait de Rome. Né-

cessairement il vous a donné son portrait ?

— Sire, il m'en a donné deux, répondit la duchesse : un pour moi, qu'il connaît à peine, et l'autre pour une baronne de mes amies, qu'il ne connaît pas du tout.

Les dissidences politiques entre les deux frères ne produisirent jamais, du reste, que des refroidissements passagers.

On se réconciliait à la première occasion.

Ce fut le chanoine qui présenta le comte Alfred au pape. Le Vatican fit au ministre démissionnaire un accueil princier.

De retour à Paris, notre héros adhéra pleinement à la fusion.

Peu d'hommes politiques ont eu, dans

le cours de leur carrière, des allures aussi dignes et une conduite aussi franche. En face de ses ennemis les plus à craindre, M. de Falloux n'a jamais renié son opinion ni caché ses espérances.

Ministre de Louis Bonaparte, il prêta l'appui de son talent à l'Élysée, remplit son mandat avec une loyauté parfaite, et quitta le ministère dès qu'il eut deviné les tendances impérialistes, laissant à d'autres le soin de relever le trône de César.

Délié de ses serments de ministre de la République, il se laissa porter à la présidence d'un cercle entièrement composé de représentants légitimistes.

Quelques jours avant le 2 décembre, il demandait qu'on rétablît le suffrage universel.

Vers cette époque, ayant converti en espèces un immeuble considérable, pour être prêt à tout événement, il faillit être victime de la plus audacieuse tentative de vol.

Un individu, qui se faisait appeler le chevalier R. de G\*\*\*, parvint à capter sa confiance par des manœuvres hypocrites. M. de Falloux, accablé de travaux à la ville et à la Chambre, allait proposer à ce personnage une place de secrétaire, avec logement dans son hôtel, quand il reçut tout à coup de la rue de Jérusalem cette courte et significative épître :

« Je vous préviens que le chevalier de G\*\*\* sort de Brest, où il a fait cinq ans de travaux forcés.

« CARLIER, préfet de police. »

Le comte se hâta de contremander son secrétaire, en se félicitant de trouver toutes ses serrures encore intactes.

Investi de pouvoirs secrets par M. de Chambord, notre héros avait la haute main sur toutes les opérations légitimistes. Mais rien n'est indiscipliné comme un parti. Les uns lui contestaient son mandat, les autres lui refusaient nettement obéissance.

Un jour, M. Léo de Laborde monte à la tribune pour formuler une proposition relative aux hôtes de Frohsdorff.

En ce moment, le comte de Falloux se promenait dans les couloirs avec M. de Persigny.

On le prévient de ce qui se passe à la tribune.



Aussitôt il quitte son interlocuteur, rentre dans la salle et apostrophe vivement M. Léo de Laborde.

— De quel droit, lui dit-il, faites-vous cette proposition ?

— Et vous-même, de quel droit m'interrogez-vous ? riposte l'orateur.

— Je parle au nom du roi, monsieur ! Montrez vos pouvoirs.

— Allez vous... *promener* ! s'écrie M. de Laborde, employant une locution aussi connue et plus grossière que celle que nous venons de souligner.

La Chambre de cette époque en entendit bien d'autres.

Certes, l'urbanité de langage de M. de

Falloux y comptait de rares imitateurs.

Malgré l'opposition taquine de certains légitimistes jaloux ou têtus, le comte grandit chaque jour aux yeux de la caste fidèle.

Il finira par en être le chef.

Les sommités du parti sont entraînées elles-mêmes par la séduction puissante qu'il exerce, et Berryer ne souffre pas qu'on attaque M. de Falloux en sa présence.

— Respectez-le, dit-il; c'est l'avenir de la légitimité.

La légitimité !

Pauvre arbre mort, qui se croit toujours vivace, parce que de brillants oiseaux chan-

tent et battent de l'aile sur ses branches arides !

M. de Falloux, retiré dans ses terres depuis le coup d'État, consacre ses loisirs à des recherches agricoles et à l'amélioration des races de bestiaux, sans s'émouvoir des plaisanteries plus ou moins piquantes du grand et du petit journalisme.

Les succès de l'ancien ministre en ce genre, coïncidant avec sa candidature académique, furent le signal d'une multitude de pointes plus ou moins spirituelles.

On compta ses titres par le nombre de couronnes que lui avaient values au concours de Poissy ses bœufs et ses moutons.

Heureusement le futur immortel se cuirassait du plus stoïque dédain.

Eh, quoi ! messieurs les économistes, ne voyez-vous pas que vous êtes ici en contradiction flagrante avec vous mêmes ? Trouvez-vous déshonorant de pourvoir au premier besoin de la patrie, l'agriculture ? Pour un homme public, n'est-ce pas la plus honorable des retraites ?

Après avoir tant prêché le labourage, est-ce ainsi que vous le tournez en ridicule ?

Nous vous entendons perpétuellement gémir sur la cherté de la viande ; vous agitez chaque jour avec sollicitude la question des subsistances, et vous osez vous moquer ensuite de ceux qui visent à l'application de vos théories !

Si vous ne reculez pas devant la mau-

vaise action, reculez au moins devant l'énormité de la sottise.

Fermant l'oreille aux criaileries de ces pharisiens de mauvais goût, l'ancien ministre de l'instruction publique continua son double personnage de littérateur et d'agronome.

D'un côté comme de l'autre le succès lui échet.

Ses bœufs lui obtinrent deux premiers prix et un second prix au dernier concours, outre le prix d'excellence qu'on lui décerna pour un bœuf d'une taille colossale.

Trois médailles, dont deux en or et une en argent, une coupe d'or ciselé et une somme de cinq mille cent francs furent

les trophées qui constatèrent ses victoires agronomiques.

M. de Falloux prit par la main l'habile directeur de sa ferme modèle, et l'emmena recevoir avec lui les couronnes, lui donnant ainsi publiquement moitié de son triomphe.

Puis ils allèrent ensemble visiter et remercier les fermiers, qui, eux aussi, avaient une bonne part dans le succès.

Moins heureux au palais Mazarin, M. de Falloux perdit trois ou quatre batailles électorales avant de conquérir les palmes académiques.

Certes, le style et la conception de ses ouvrages le placent au niveau de la bonne moitié de nos Quarante. D'ailleurs, son in-

contestable talent oratoire suffisait pour attirer du premier coup sur lui le suffrage des plus exigeants.

A quoi tinrent les échecs successifs dont nous avons parlé tout à l'heure ?

Nous allons vous le dire.

Pour arriver, à l'époque actuelle, aux honneurs du fauteuil, le talent n'est pas nécessaire. Faites de beaux livres, si bon vous semble, mais gardez-vous de fonder vos prétentions sur ces livres mêmes.

Ce serait une grave imprudence.

Académicien ne veut pas dire aujourd'hui *littérateur* ; cela veut dire *homme politique*.

On ne vous demande plus à la porte :

« Qu'avez-vous fait ? » mais bien : « Quel est votre drapeau ? »

L'Institut, depuis le Deux décembre, est le refuge des mécontents de tous les partis. Ces messieurs transforment la salle des séances en une espèce de club où s'agitent les questions les moins littéraires.

Du cénacle on fait une arène.

Toute élection nouvelle est une concession aux sympathies de telle ou telle nuance politique en vogue pour le quart d'heure, et le suffragant qui oserait se targuer d'indépendance serait considéré comme un traître.

Celui-ci représente la légitimité, celui-là l'orléanisme, cet autre la fusion.



Très-peu, en revanche, représentent la poésie, et encore moins la grammaire.

C'est une petite Convention de députés sans électeurs et de ministres sans portefeuille. On y parle, on y délibère, on s'y livre des combats de coqs (de vieux coqs), le tout dans la langue de Frohsdorff et de Claremont.

Ainsi M. de Broglie, par exemple, a osé prononcer, au commencement d'avril dernier, un panégyrique de l'homme qui a laissé tomber la France dans le traquenard de 1848.

« Ce prince <sup>1</sup>, dit-il, appelé au trône dans des circonstances redoutables, avait

<sup>1</sup> Louis-Philippe.

plus d'un devoir à remplir, plus d'un péril à conjurer. Faire respecter partout au dehors les sentiments et les droits de la France, sans *exciter*, sans *soutenir* nulle part *l'esprit de révolution*; maintenir l'ordre sans *verser le sang*, sans lois ni mesures d'exception, sans *coup d'État*; couvrir le sol de travaux utiles sans *accroître le fardeau des impôts* ni celui de la *dette publique*, c'était là sa tâche.... »

Que dites-vous de ces allusions, aussi hostiles qu'impudentes, lancées en plein cœur d'une assemblée littéraire ?

Du jour où l'Académie n'est plus que le réceptacle de vos rancunes et de vos intrigues, on doit vous en exclure, messieurs, et en fermer les portes.

Il est temps que les membres sains de l'Institut renversent tous ces drapeaux que vous agitez sur leur tête et en fassent un feu de joie.

Vous vous imaginez peut-être donner des preuves d'indépendance ?

Allons donc ! il n'y a dans votre conduite que sottise et lâcheté. Personne, entendez-vous bien, ne vous autorise à prendre le manteau littéraire pour en couvrir vos impures défroques de courtisans !

On répète chaque jour avec raison que les Broglie, les Noailles et *tutti quanti* volent avec impudence la place destinée aux gens de lettres.

En obéissant à d'absurdes manœuvres

politiques, l'Académie a laissé mourir hors de son sein les Balzac, les Frédéric Soulié, et tant d'autres, dont la présence eût donné un peu de vie et d'autorité à ce troupeau de parlementaires en retraite et de burgraves ridicules.

On ne voudra pas le croire peut-être, mais cette usurpation du fauteuil académique trouve des écrivains assez niais pour l'applaudir et assez fous pour la défendre.

Lisez, de grâce, les lignes suivantes, signées PONTMARTIN.

« Vous avez, dit cet estimable littérateur, les premières représentations empanachées de courtisanes titrées et de millionnaires impromptus; vous avez l'admi-

ration des cinquante mille estaminets de France; vous avez les exemples et les prix du docteur Véron, et ce n'est pas assez!

« Se figure-t-on une séance où M. Gustave Planche répondrait à M. Eugène Pelletan, succédant à M. Taxile Delord? Ou bien, chose plus monstrueuse, se figure-t-on un de ces messieurs prononçant l'éloge de M. de Saint-Aulaire ou de M. Molé, — et une réunion comme celle de l'autre jour, tous les beaux noms de France, toute la diplomatie de l'Europe, toutes les célébrités de l'art et de la science, tous les représentants de la civilisation lettrée, venant assister à ce tournoi, que dis-je? à ce duel entre la littérature polie et la littérature sauvage?

« Il serait fort commode aux bohèmes émérites qui commencent à s'ennuyer de la vie de coulisses, de divan et de trottoir, de trouver là une pension et un gîte, et de venir, en présence de la meilleure compagnie de Paris, entendre réciter leurs titres à l'admiration publique et aux suffrages de la postérité. S'ils ont beaucoup de talent et d'esprit, ils peuvent même intéresser l'Académie à leur conversion mondaine, et lui donner à entendre qu'il leur suffira de figurer dans ses rangs pour devenir aussitôt des hommes raisonnables, posés et bien élevés. L'illustre compagnie l'a essayé pour quelques-uns ; l'essai ne lui a pas très-bien réussi... »

Nous donnons sans commentaires ce

plaidoyer en faveur de l'impuissance vaniteuse et de la morgue stupide.

M. de Falloux avait trop d'adresse pour ne pas comprendre à quelles conditions il pouvait arriver au trône académique.

Son premier soin fut d'acheter, de compte à demi avec M. de Montalembert, le *Correspondant*, revue mensuelle où il avait déjà donné nombre d'articles. C'est de là qu'il devait faire jouer ses batteries pour enfoncer les portes de l'Institut.

Or il y a, sur le chemin de tout candidat académique, un casse-cou fâcheux, celui des visites à rendre.

Notre héros comptait sur le charme de

sa personne et sur la grâce de son esprit ; mais ce charme et cette grâce étaient précisément ce que redoutaient le plus beaucoup d'académiciens.

Ils ne reçurent pas M. de Falloux.

Alfred de Vigny, sans se départir de l'exquise urbanité qui le distingue, insinua poliment à ceux qui venaient le solliciter combien ce système d'élection politique lui paraît déplorable.

— Que M. de Falloux, répondit-il, s'adresse à l'Académie des sciences morales. MM. Thiers, Guizot, Cousin, Mignet, en font partie. Je ne vois pas qu'elle soit tant à dédaigner.

Puis, comme les ambassadeurs van-



taient le mérite purement littéraire de l'aspirant :

— Touchez là, messieurs, dit l'inflexible auteur de *Cinq-Mars*, vous n'aurez pas ma voix !

Et Berryer fut élu.

M. de Falloux reparut dans la lice l'année suivante.

Autre échec.

Les orléanistes, qui avaient prêté leurs suffrages aux soldats du drapeau blanc pour la nomination de Berryer, se crurent en droit d'exiger le même service.

Ils avaient passé trop de rhubarbe pour qu'on ne leur rendît pas un peu de séné.

M. de Broglie devint le candidat de la nouvelle coalition.

Justement effrayé de la concurrence, le biographe de Louis XVI tourne ses visites du côté de la petite Académie.

En style d'immortel, la *petite Académie* représente la fraction de l'Institut qui doit uniquement aux lettres sa célébrité. Victor Hugo, Vigny, Mérimée, Musset, Lamartine, etc., sont de la petite Académie.

Mais généralement tout ce qui a porté le fardeau du pouvoir, tout ce qui possède un blason de vieille roche, un parchemin plus ou moins historique, tout ce qui compte des ancêtres aux croisades, fait partie de la *grande Académie*.

Il en résulta que notre aspirant, par le fait même de sa noblesse, reçut froid accueil des littérateurs, et fut obligé de retourner aux têtes politiques. Celles-ci déclarèrent que ses démarches auprès des écrivains étaient impardonnables, et Broglie fut élu.

Les boules une fois dans l'urne, messieurs les académiciens rentrèrent sous l'empire de l'entente cordiale.

On s'était donné des gages réciproques.

Claremont se trouvait satisfait, Frohsdorff n'avait pas lieu de se plaindre ; il ne restait plus qu'à représenter un seul parti, la *fusion*.

M. de Falloux était fusionniste : il fut nommé<sup>4</sup>.

Les grands seigneurs, unis aux politiques, décidèrent seuls son élection.

Donc, après avoir honoré les lettres par de belles pages et la tribune par de beaux discours, il ne dut son entrée à l'Académie qu'à une sorte de subterfuge.

Le résultat du scrutin connu, Alfred de Musset sortit furieux.

— Eh ! de quoi vous plaignez-vous ?

<sup>4</sup> Non sans obstacle pourtant. Émile Augier fit hésiter la balance, et ce ne fut qu'au deuxième tour de scrutin que la majorité se décida. M. de Falloux eut dix-neuf voix; l'auteur de la *Ciguë* en garda quinze, minorité imposante, eu égard au choix des noms qui se déclarèrent pour lui.

lui dit le père de *Chatterton* en l'arrêtant à la porte. Tout ce qui arrive est votre ouvrage. On ne vous voit jamais ici. Les poètes et les écrivains n'assistent plus à aucune séance.

— Parbleu ! c'est le dégoût qui nous éloigne, répondit Musset. Quand on parle à ces gens-là poésie ou langue française, ils ne savent répondre qu'une chose : « Je suis de l'avis de M. Guizot ! »

L'auteur de *Rolla* n'a pas tort.

Être de l'avis de M. Guizot, partout et toujours, voilà sans conteste l'unique préoccupation des académiciens dits politiques. L'Institut est destiné à devenir une succursale des Incurables.

Si, par son élection, M. de Falloux se rattache au parti des Burgraves, nous sommes convaincu que l'indépendance de son caractère le détachera promptement du troupeau.

Jamais il n'a fait la moindre concession aux idées des autres, même à ceux qui semblent, comme lui, se vouer à la défense des intérêts religieux.

Sa nature délicate et aristocratique se révolte contre les articles agressifs et tapageurs de M. Veuillot.

Les tendances absolutistes de l'homme ne le séduisent guère plus que ses injures ne le convertissent. Il a pour les énergu-mènes une horreur profonde, et le *Corres-*

*pondant* montre tous les jours, dans sa lutte avec l'*Univers*, qu'on peut être le plus raisonnable et le plus logique, sans appuyer son argumentation du catéchisme poissard.

On ne saurait mettre assez en relief la modération de l'un, comparée aux débordements de l'autre.

Honneur à vous, monsieur de Falloux, qui relevez avec courage, mais sans violence, l'étendard de la catholicité ! Votre mission est de clore la bouche aux plats marchands d'eau bénite qui encombrent le seuil du temple, en attendant qu'on les en expulse avec opprobre.

Ne tenez compte ni de leurs clameurs ni de leurs outrages.

Démasquez ces faux chrétiens en donnant vous-même chaque jour de nouvelles preuves de raison, de calme et d'indulgence.

Les cœurs droits, les esprits sensés, mettent vos discours en regard de ceux de votre antagoniste, et vous sortez triomphant du parallèle.

O Veuillot ! ne viendras-tu jamais à résipiscence, et ne cesseras-tu d'insulter que le jour où tu cesseras d'écrire ?

Si M. de Falloux fait de la polémique religieuse sans scandale, il fait aussi du bien sans ostentation. Riche de soixante mille livres de rente, il passe une partie de l'année au bourg d'Yré, dans le ma-



noir héréditaire de sa famille, à la porte duquel jamais un pauvre ne frappe en vain.

Les fermiers du comte l'adorent.

A dix lieues à la ronde sa justice et sa générosité sont devenues proverbiales. Il y a tous les ans une fête publique à l'époque de son retour dans la province.

M. de Falloux est à la tête de presque toutes les sociétés religieuses des départements de l'Ouest. La plupart des princes chrétiens tiennent à honneur d'entretenir avec lui une correspondance. Par la dignité de son attitude, par ses mœurs chevaleresques, par sa foi sincère et par une

douceur qui ne se dément jamais, il gagne chaque jour à la cause religieuse une infinité de prosélytes.

A l'heure qu'il est, on peut dire que le seul et véritable représentant laïque de l'Église est M. de Falloux.

Modéré, mais convaincu; gracieux, mais inflexible, on ne l'a jamais vu reculer ni pâlir au milieu des plus effrayants orages parlementaires. Ses réponses à l'ennemi sont toujours écrasantes de calme et de solennité, témoin cette phrase, qui, du haut de la tribune, un jour, tomba sur la tête de Jules Favre comme un coup de massue :

« Apprenez, monsieur, que la France

ne veut ni des hommes qui ne sont capables de rien, ni des hommes qui sont capables de tout ! »

FIN.

Medien

7

de vte for handle

Carton

J. S. Williams

Cyber. Sh. -



VIENT DE PARAÎTRE

---

25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

---

MÉMOIRES  
DE  
**NINON DE LENCLOS**

PAR

**EUGÈNE DE MIRECOURT**

*Auteur des Confessions de Marion Delorme*

2 volumes grand in-8° jésus, illustrés par J.-A. BEAUCÉ

---

Le succès obtenu par les *Confessions de Marion Delorme* nous décide à publier sans interruption un second ouvrage, qui en est, pour ainsi dire, le complément.

A l'étude si dramatique et si intéressante du siècle de Louis XIII, M. Eugène de Mirecourt va faire succéder l'étude du grand siècle, que mademoiselle de Lenclos a parcouru dans toute sa durée et dans toute sa gloire.

Nous allons retrouver ici, sous un autre point de vue et dans des circonstances différentes, beaucoup de personnages du premier livre, mêlés à de nou-

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en couloie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

---

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

LES MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS, par Eugène de Mi-recourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. BEAUCÉ, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

**L'ouvrage complet, 15 fr.**

---

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

**COUSIN**



**EN COURS DE PUBLICATION**

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

## **MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste,

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

## **CONFESSIONS DE MARION DELORME**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

100

100

100

100

100



*Leroy del. et sc.*

*Imp. de Mangon, 67, r. St. Jacq. Paris*

COUSIN

**LES CONTEMPORAINS**

---

**COUSIN**

PAR

**EUGÈNE DE MIRECOURT**

---

**PARIS**

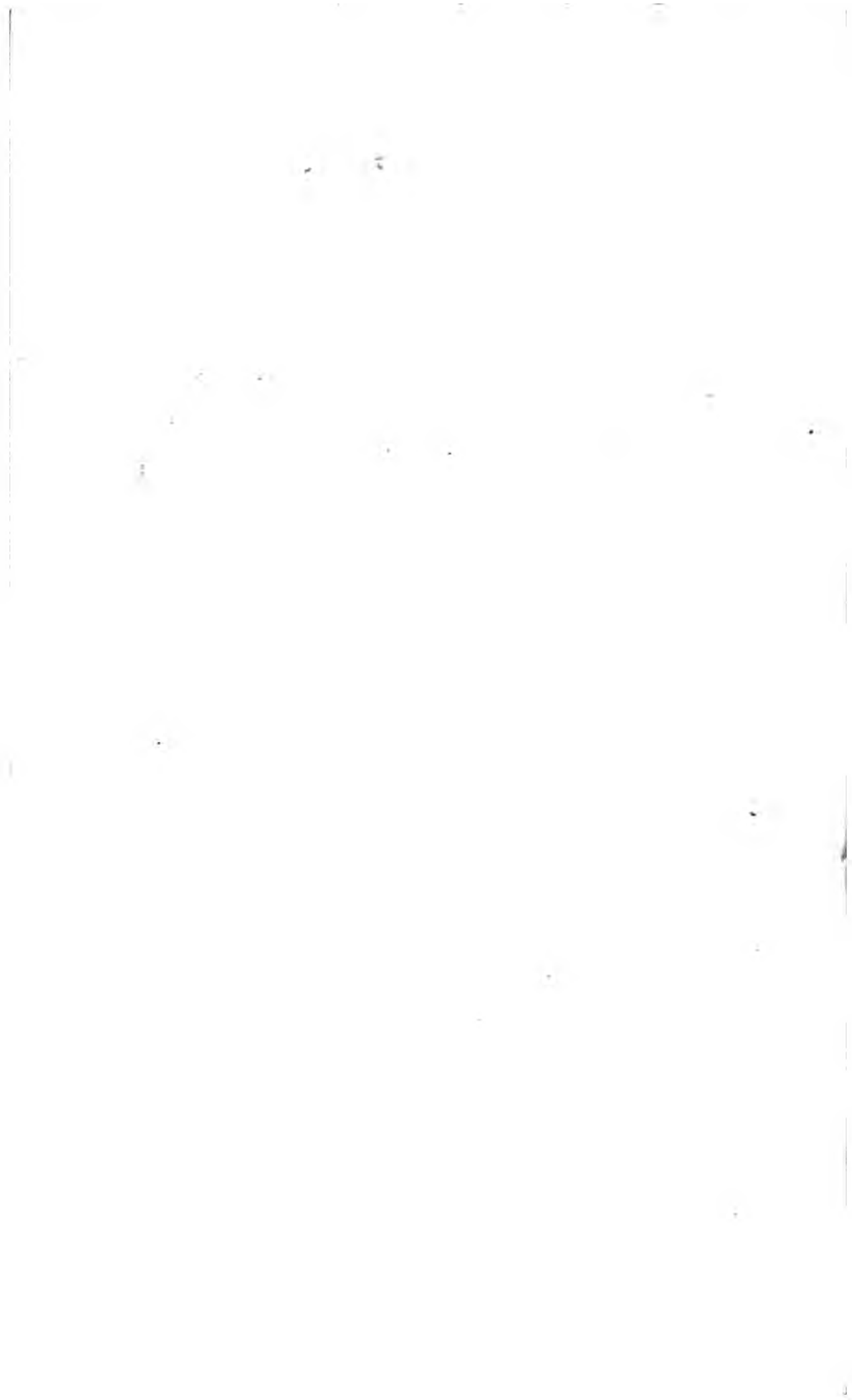
**GUSTAVE HAVARD ÉDITEUR**

**15, RUE GUÉNÉGAUD 15,**

---

**1856**

**L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction  
et de reproduction à l'étranger.**



# COUSIN

---

Au centre du Marais, dans un pensionnat dépendant de Charlemagne, il y avait, en 1809, une étrange figure d'écolier.

C'était un jeune homme de seize à dix-sept ans, d'une complexion frêle et maladive.

Son œil brillait d'un éclat fiévreux, et

son teint blême trahissait la fatigue de l'étude.

Il portait, comme un abbé, la chevelure très-longue et très-en désordre.

Jamais il ne se mêlait aux jeux des autres élèves.

On le voyait se promener de long en large dans la cour du pensionnat, gesticulant et dialoguant avec lui-même.

Ses camarades le prirent en grippe.

Ils l'accusèrent d'être brutal, méchant, sournois, despote, et cela parce qu'il dominait par l'intelligence tous ces gamins tapageurs, et qu'il ne daignait pas honorer de son intimité les héros du pensum et de la retenue.

Pour se venger de ses mépris, ils lui donnaient un sobriquet fort humiliant : ils le surnommaient *Prix d'honneur*.

Cela voulait dire, dans l'idiome de ces jeunes bourgeois :

— Tu n'es pas ici, comme nous, pour ton argent ; tu y es en qualité de galérien, les pieds rivés au thème grec et traînant le boulet de la version latine. Les haricots que tu manges, tu dois les rembourser en prix, en couronnes, sous peine de faire faillite au chef d'institution ; tu es condamné au prix d'honneur, et le *Journal de l'Empire* dira ta gloire à la suite du feuilleton de l'abbé Geoffroy. Travaille donc, malheureux, travaille sans cesse, travaille toujours !



Victor Cousin, — nos lecteurs le devinent, — était le nom de cet élève.

Il avait pour père un obscur horloger de la rue Saint-Antoine.

Depuis un an, l'instituteur lui octroyait bourse complète en raison des facultés admirables qu'il déployait.

Jusqu'à sa quatorzième année, Victor ne fréquenta que l'école gratuite et ne sortit point du domaine de l'instruction primaire. Sur cette ligne modeste, le succès de ses études fut si éclatant, que l'ambition jeta racine dans son cœur. Il se promit à lui-même de ne jamais entrer en apprentissage.

**Malheureusement** il fallait pour cela

soutenir une lutte avec l'autorité paternelle.

Ouvrier fort têtu, nourri dans les rêves les plus exaltés de la Révolution, et fanatique de Jean-Jacques Rousseau, M. Cousin père n'admettait pas d'autre évangile que le *Contrat social*. Il avait pour article de foi que tout homme, le riche comme le pauvre, le poète comme l'idiot, doit être pourvu d'une profession manuelle.

Soit dit entre nous, et sans faire à la philosophie de l'auteur genevois une concession trop large, l'application de ce principe devrait être surtout exigible en ce qui concerne les poètes.

Lorsque Victor parla d'apprendre le latin, M. son père lui répondit :

— Jean-Jacques n'en a éprouvé le désir qu'à l'âge de quarante-cinq ans. N'importe, tu es ton maître, pourvu que tu gagnes ta subsistance en travaillant dans une autre partie. Graveur, opticien ou horloger, voilà trois états que je te propose. Tu as vingt-quatre heures pour fixer ton choix.

Quand M. Cousin père avait parlé, toute espèce de réplique était défendue.

Victor, chez lequel se trahissait déjà cette nature fine, hypocrite et louvoyante qui, plus tard, lui a fait éviter tous les écueils pour aller bercer mollement sa chaloupe sur les vagues fallacieuses de l'éclectisme, — Victor, disons-nous, recourut à une combinaison que n'eût pas désavouée Tartufe.

Sa mère était une sainte et digne femme, un cœur humble, animé d'une foi vive.

Au plus fort des orages de l'impiété révolutionnaire, elle fit baptiser son fils par un prêtre non assermenté<sup>1</sup>. Puis elle travailla courageusement à l'élever en chrétien.

Mais l'horloger, bonnet rouge endurci, trouva convenable d'étouffer cette pieuse semence.

Il la remplaça par des germes d'athéisme qui se développèrent d'une façon si inquiétante, que Victor, à treize ans, ne

<sup>1</sup> Victor Cousin est né à Paris le 28 novembre 1792.

saluait plus un prêtre et jurait par Lamettrie et par le baron d'Holbach.

La pauvre mère pleurait toutes ses larmes.

Eile croyait son fils perdu en ce monde et en l'autre. Sa joie fut donc extrême quand celui-ci vint lui dire :

— Mère, j'ai fait sur le christianisme des réflexions sérieuses. Il se pourrait bien que la vérité fût là.

Jugez comme l'excellente femme accueillit ce début.

— Cher enfant ! serait-il vrai ? Le ciel exauce mes prières et la grâce touche ton cœur ! dit-elle en lui prodiguant les

caresses. Il faut partir en Normandie chez notre cousin l'abbé <sup>1</sup>.

— J'y songeais, répond Victor.

— Il achèvera de dissiper tes doutes, mon enfant ; il te ramènera dans le bon chemin.

— Oui... mais je tremble que mon père ne s'y oppose ; il veut que j'entre à l'atelier.

— Miséricorde ! est-ce pour te perdre plus sûrement par les mauvais exemples ? Sois tranquille, j'obtiens que tu partes.

Elle l'obtint en effet.

Le soir même, Victor prenait la dili-

<sup>1</sup> Ce prêtre desservait une paroisse aux environs de Mantas.

gence et se faisait à lui-même le petit raisonnement qui va suivre :

— Mon cousin l'abbé me trouvera des dispositions, il me proposera de continuer mes études au séminaire. J'accepterai, sauf à jeter plus tard la soutane aux orties quand je saurai le grec et le latin.

Vous voyez que notre héros était un petit Machiavel d'une certaine force.

Le bon ecclésiastique dont il espérait faire sa dupe avait heureusement de la clairvoyance. Il devina, sous les protestations de l'écolier, le véritable mobile qui le faisait agir et lui épargna son rôle hypocrite.

— Tu veux à tout prix continuer tes études, lui dit-il. Rien n'est plus simple.

Un chef d'institution de ma connaissance te prendra pour cent écus par an.

— Cent écus ! Mon père ne donnera jamais un pareille somme, objecta Victor.

— Je la trouverai sur mes économies, dit l'abbé. Si ton orgueil s'alarme, il dépendra de toi de faire bientôt cesser la subvention. Quand les instituteurs de Paris découvrent un élève à succès, ils le conservent gratuitement, et même ils offrent une pension à sa famille pour ne pas le perdre.

Victor apprit ainsi à connaître l'industrie bizarre de messieurs les marchands de soupe universitaires.

— Nous sommes en avril, tu resteras ici



jusqu'au mois d'octobre, continua l'abbé. Si tu as du courage, et si tu travailles activement sous ma direction, tu peux être, à cette époque, de la force d'un bon élève de quatrième.

Notre héros remercia le digne ecclésiastique avec une effusion qui n'avait plus rien de l'hypocrisie.

Leur plan s'exécuta sans encombre. De la part de M. Cousin père aucun obstacle ne vint l'entraver.

Dans tous ces arrangements, la bourse de l'admirateur de Jean-Jacques ne subissait aucune atteinte : il renonça volontiers à l'application des doctrines du *Contrat social*.

Victor, à son retour des parages nor-

mands, entra d'emblée en troisième dans ce même pensionnat du Marais où le lecteur a pu le voir, au début de notre récit.

L'année scolaire se passa pour le jeune élève de la façon la plus victorieuse.

Il remporta tous les prix de sa classe au collège Charlemagne, et le grand concours proclama trois fois son nom l'année suivante.

Dès lors il eut bourse entière.

— Ah ! mes condisciples m'appellent *Prix d'honneur* ! s'écriait-il en éperonnant son courage : eh bien, je ne veux pas les faire mentir !

Il se tua de travail, et conquit effectivement, à la fin de l'année de rhétorique,

ce prix glorieux, qui devait être le point de départ de sa fortune.

Son Excellence le grand maître de l'Université lui décerna de sa noble main la couronne classique en papier vert.

Or ceci se passait au mois d'août 1809.

Un an plus tard, Victor Cousin entra à l'École normale sans concours, et avec le titre de premier élève, par le *droit divin* du prix d'honneur.

Ce bienheureux prix lui rendit un autre service, dont l'importance n'était point à dédaigner, c'est-à-dire qu'il l'exempta de la conscription, ou plutôt de la mort, car ce fut une seule et même chose pour le contingent de 1812.

A l'École normale, Victor Cousin ne fut pas tourmenté comme au collège.

Là, plus de railleries jalouses, plus de propos taquins et méchants. Il était avec l'élite des écoliers travailleurs; il se trouvait au milieu de la pépinière studieuse du professorat.

Néanmoins il ne sut pas se faire aimer de ses nouveaux camarades.

Ceux-ci baissaient pavillon devant son intelligence si élevée et si lucide. Ils applaudissaient volontiers à ses chaleureuses déclamations sur l'art, sur la musique, pour laquelle il montrait un goût décidé. Tous le croyaient parfaitement capable d'écrire un opéra-comique ou non comique; on s'accordait à le trouver plus fort que cette *ganache* de Spontini.

Mais on ne l'aimait point.

Ses condisciples remarquaient la sécheresse et l'égoïsme profond de sa nature, son besoin de domination constante, son avidité pour l'éloge. Rien de tout cela n'excitait leur sympathie.

Victor Cousin se destinait à l'enseignement des lettres.

Chose à noter, la philosophie lui déplaisait souverainement, lorsqu'un jour le hasard le fit entrer dans la classe de Laromiguière.

Comme Malebranche, auquel la lecture fortuite de Descartes révéla ses aptitudes, cet instant décida de la vocation de notre héros.

L'illustre professeur expliquait à son

auditoire la doctrine de Locke et de Condillac.

Il modifiait sur quelques points cette doctrine, un peu trop propice aux passions sensuelles, et s'en acquittait avec une grâce, une élégance, un charme de bonhomie qui pénétraient et subjuguèrent.

Victor Cousin se sentit pénétré et subjugué.

Cependant il n'abandonna point encore le domaine des lettres. Nous le trouvons, en 1812, répétiteur de littérature grecque à cette même École normale où, deux années auparavant, il était simple élève.

En 1814, il y occupe la position de maître des conférences <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Titre équivalent à celui de professeur de faculté.

Vers la même époque se place une anecdote déplorable, et qu'il est impossible d'omettre, puisque nous écrivons l'histoire du brillant jeune homme.

Il logeait à l'hôtel Praslin, rue du Petit-Bourbon, dans le quartier de l'Université.

Chacun le considérait déjà comme un grave personnage. Il avait bien un peu l'air d'un professeur de mimique, grâce aux gestes multipliés et solennels dont il accompagnait chacune de ses phrases ; mais ceci ne faisait qu'ajouter à sa considération. Il se montrait rangé, laborieux, ne recevait que de rares visites, jamais de femmes.

On le vit, un jour, reconduire jusqu'à la porte de l'hôtel un homme à cheveux

gris, et d'une mise plus qu'ordinaire.

Le visiteur parti, Victor entra chez le concierge et lui fit cette recommandation expresse :

— Quand ce monsieur reviendra, dites que je n'y suis pas !

— Oh ! oh ! chuchotèrent les voisins, notre piocheur aurait-il des créanciers ?

Le même homme revint à quelques jours de là. Tout aussitôt le Cerbère de lui barrer le passage, en criant :

— M. Cousin n'est pas chez lui !

— Pour d'autres, c'est possible; mais, pour moi, je vous affirme qu'il y est toujours : je suis son père.



Le concierge pétrifié laissa forcer la consigne.

Il ne fut pas seul à entendre la révélation, ou plutôt il en a propagé le scandale, puisque la *Gazette des Écoles* du 6 novembre 1832 nous le transmet, à vingt-quatre ans de distance.

Peut-être Victor Cousin craignait-il que le vieil horloger, trop simple de costume et de langage, ne rencontrât chez lui M. Royer-Collard, son illustre protecteur.

M. Royer-Collard, porté à la Chambre au commencement de la seconde Restauration, venait de choisir Victor Cousin pour son suppléant à la Faculté des lettres.

Et Victor Cousin fit sa leçon d'ouverture le 7 décembre 1815.

Nous allons oublier de dire que, l'année précédente, il avait, pendant quelques mois, professé la philosophie au lycée Bonaparte.

Il se déclarait alors admirateur passionné de Napoléon.

Ses anciens condisciples de l'École normale avaient plus d'une fois applaudi à ses harangues chaleureuses en faveur du héros.

Quelle fut donc leur surprise de voir M. Cousin, ce partisan déclaré de l'Empire, imiter l'exemple de messieurs les volontaires royalistes, charger le mousquet sur son épaule débile et *courir sus* au brigand de l'île d'Elbe, suivant l'aimable expression féodale de Louis XVIII !

Ces innocents jeunes gens ne pouvaient revenir de la métamorphose <sup>1</sup>.

Les premières leçons de notre héros à

<sup>1</sup> Voici une anecdote empruntée au *Censeur de Lyon* (1843) : « En sa double qualité de philosophe et de traducteur de Platon, M. Cousin eut longtemps la prétention d'être un modèle de vertu et d'austérité. Déjà pair de France, le péripatéticien moderne se rendait précieusement de sa demeure au restaurant Risbeck, situé place de l'Odéon. Il y dînait pour trente sous, quarante sous au plus, et n'humectait qu'avec de l'eau pure les simples mets dont il nourrissait l'enveloppe matérielle de son âme. Un jour qu'il venait d'achever son fricandeau modeste, arrive un gros garçon qui prend place à la table voisine de la sienne. Celui-ci n'était ni philosophe ni pair de France : il fait honneur à la carte, et, levant la tête au dessert, il aperçoit son pâle vis-à-vis. — Eh ! si je ne me trompe, s'écrie-t-il, c'est M. Cousin ! — Oui, monsieur ; mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — Quoi ! vous ne remettez pas un de vos anciens élèves de Louis-le-Grand ! J'étais un des moins favorisés de la classe. — Je ne me rappelle pas le moins du monde... — Comment donc ! et votre petit logement de la rue Saint-Jacques, sur la table duquel nous dessinions de si gro-

la Sorbonne ne se passèrent pas au milieu de cet immense concours d'auditeurs que les passions politiques lui donnèrent plus

tesques figures! — Ces souvenirs, monsieur, ne sont pas de notre âge. — En effet, j'en ai de plus sérieux à vous rappeler, car nous avons failli être ennemis mortels. En 1815, j'étais artilleur volontaire, et vous vous étiez fait volontaire royal. Comme nous vous trouvions magnifiques avec vos chapeaux ronds, relevés d'un côté et garnis d'une cocarde blanche! N'avez-vous pas fait la campagne de Vincennes ou de Villejuif?... Si nous nous étions rencontrés dans la plaine... Voyez-vous l'élève canonnant le professeur! M. Cousin ne jugea pas convenable d'achever son dîner. Il se leva, fit un salut très-froid à son ex-élève, et prit la porte en le laissant déconcerté d'une aussi brusque retraite. Le pauvre garçon revenait des colonies, où il avait fait un long séjour. Il ignorait la fortune inespérée de son ancien répétiteur de troisième au collège Louis-le-Grand. L'anecdote a couru, et les biographes de M. Cousin ne doivent pas négliger l'épisode de la campagne de Vincennes. J'aurais donné beaucoup pour voir passer le traducteur de Platon dans son costume de *volontaire royal*. »

R. LE B.

tard, ainsi qu'à ses collègues Villemain et Guizot.

Presque toujours la salle était vide. On n'y apercevait qu'un très-petit nombre d'adeptes zélés.

Parmi les plus assidus, Victor Cousin remarquait un vieillard qui ne manquait pas une séance et venait régulièrement s'asseoir dans le voisinage du poêle. Sa mise décente, son linge blanc, révélaient une existence modeste charmée par l'étude, une médiocrité de fortune soutenue par un caractère digne.

Victor avait pris en affection ce vénérable auditeur.

Ses regards s'arrêtaient sur lui avec complaisance toutes les fois qu'il lançait

du haut de sa chaire quelque période à effet, renforcée d'une pantomime démonstrative.

Le vieillard inclinait alors silencieusement la tête, comme un homme à qui la force d'une vérité philosophique arrache un signe d'acquiescement.

Un jour d'hiver (il faisait un temps épouvantable : deux pieds de neige couvraient les rues, et la bise glaçait impitoyablement tous les nez qui s'aventuraient dehors), notre professeur ne trouva qu'un seul homme à son cours.

C'était l'héroïque vieillard.

Il avait pris sa place habituelle à côté du poêle.

— Voilà, certes, un beau trait ! se dit

Cousin. Je ne le laisserai pas sans récompense. Adressons la parole à cet ami inconnu, et traitons-le d'une façon cordiale.

— Eh bien, dit-il en descendant de sa chaire, il paraît, monsieur, que nous allons être seuls, aujourd'hui?

Le bonhomme le regarde et hoche sa vieille tête.

— Vous étiez à mon dernier cours. Que pensez-vous du *sens moral* d'Hutcheson<sup>1</sup>?

Cette fois le vieux arrondit sa main gauche, la porte à son oreille en forme de cornet acoustique, et lance au professeur ce monosyllabe significatif :

<sup>1</sup> Il expliquait alors la philosophie écossaise, Smith, Reid, Dugald-Stewart, etc., etc.



— Hein?...

Le pauvre homme était sourd à ne pas entendre Dieu tonner.

Depuis le commencement de la saison rigoureuse, il venait là demander au poète universitaire le calorique bienfaisant que sa bourse ne lui permettait pas de trouver ailleurs.

M. Cousin fut excessivement humilié.

Par bonheur il ne tombait pas de la neige tous les jours. D'autres adeptes, à l'oreille plus sûre, recueillirent ses leçons et les sténographièrent.

Il se fit même assez de bruit autour du jeune professeur.

Dans les cercles lettrés on parlait avec



éloge de la philosophie écossaise et de Victor Cousin, son prophète. Royer-Collard en prit de l'humeur; il donna brutalement un coup de boutoir au travers de cette gloire naissante.

— Vous appelez ça des révélations, dit-il; ce sont tout au plus des exhibitions!

Royer-Collard n'avait pas tort. On pouvait écouter M. Cousin, mais en prenant bien garde de le croire sur parole.

Ceux qui, de bonne foi, l'auraient suivi pas à pas dans l'application de ses systèmes multiples ressembleraient à autant de malades imbéciles qui, après avoir puisé tour à tour dans les bocaux d'une pharmacie, absorberaient un abominable mé-

lange de remèdes salutaires et de poisons.

M. Cousin prend d'abord les armes que lui fournit l'idéalisme écossais, puis il *va-t'en guerre* et attaque vaillamment la philosophie sensualiste de Condillac.

« Cette philosophie mesquine et dégradante, dit-il, qui prétend renfermer l'âme humaine dans le cercle étroit de la sensation; qui, pour se délivrer des faits intelligents qui l'embarrassent, les mutile et les amoindrit ou les passe sous silence; qui peut bien faire sortir de son principe les conseils de la prudence, la morale de l'intérêt, mais qui n'en tirera jamais les règles du devoir, les croyances de l'homme de bien, car elle sape la vertu par les fondements et anéantit la conscience. »

Voilà, certes, une argumentation parfaite.

Mais, après avoir écrasé le matérialisme, notre professeur, dont l'esprit est d'une mobilité rare, s'éprend tout à coup de la philosophie panthéiste et athée des allemands.

Il admire le fils du sellier de Kœnigsberg<sup>1</sup>, ouvre les grammaires tudesques afin de mieux le comprendre, s'extasie en lisant la *Critique de la raison pure*, et se plonge tête baissée dans cet abîme.

En même temps que les idées de son nouveau maître, il épouse sa terminologie grotesque.

La chaire française retentit pour la pre-

<sup>1</sup> Emmanuel Kant.

mière fois des absurdes et folles doctrines d'outre-Rhin. Kant le démolisseur, Fichte l'idéaliste athée, Schelling le philosophe de la nature, puis enfin Hegel, le sublime Hegel, obtiennent tour à tour les louanges de Victor.

Hegel est l'auteur de cette proposition blasphématoire : « *Dieu arrive dans l'homme à la connaissance de lui-même.* »

Ébloui d'une aussi magnifique pensée, M. Cousin, dans un premier voyage en Allemagne, à la fin de 1817, tombe aux genoux du maître et porte pieusement à ses lèvres un pan de sa redingote <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Henri Heine s'est moqué fort agréablement, à son point de vue, de cette passion subite de notre héros

Revenu à Paris, il commence un cours de philosophie morale.

Sa parole brûlante, imagée — beaucoup trop imagée pour l'exactitude et la sévérité philosophiques — son accent plein d'enthousiasme quand il touche la corde du patriotisme, tout contribue à enflammer la jeunesse des écoles.

Un jour il appelle l'homme « *une force libre.* »

pour la philosophie allemande. « M. Cousin, dit-il, a toujours observé à l'égard de cette philosophie le sixième commandement : il n'y a pas *filouté* une idée. Tous les témoins déposent unanimement que, sous ce rapport, M. Cousin est la probité même. Je vous prédis que la renommée de M. Cousin, comme la Révolution française, fera le tour du monde. J'entends déjà les ricaneurs ajouter : En effet, la renommée de M. Cousin fait le tour du monde; on ne la trouve déjà plus en France. »

Cette définition est couverte d'applaudissements. On y voit une protestation courageuse contre les menées envahissantes du parti prêtre et des ultras.

Les congréganistes prennent la chose en mauvaise part. Notre philosophe révolutionnaire voit suspendre son cours.

Dans le délire de son revirement libéral, il a poussé l'audace jusqu'à faire une apologie de Marat, en pleine Restauration.

Bien d'autres à sa place n'eussent point osé louer ce monstre en pleine République.

M. Cousin, devenu martyr, accepte les palmes consolatrices que toute la presse de l'opposition lui décerne.

Du reste, il ne se plaint pas d'être condamné au silence, car une maladie de poitrine, causée par un travail opiniâtre sur les manuscrits de Proclus <sup>1</sup>, commence à donner de l'inquiétude à ses amis.

Les souffrances de Victor deviennent intolérables. Il se retire dans un modeste logement de la rue d'Enfer, dont la fenêtre donne sur les marronniers du Luxembourg.

Il ne travaille plus. Seulement il emploie quelques heures à la lecture pour ne point mourir d'ennui.

Ce fut alors que lui tomba dans les

<sup>1</sup> Philosophe néoplatonicien qui s'appliqua, de concert avec tous les adeptes de l'école d'Alexandrie, à lutter vigoureusement contre les progrès du christianisme et à le confondre.

mais une brochure intitulée *De la révolution piémontaise*, avec ce vers d'Alfieri pour épigraphe :

Sta la forza per lui, per me sta il vero<sup>1</sup>.

Elle venait d'être publiée en France par le chef avoué de cette révolution, le fameux comte de Santa Rosa, qu'on a très-justement appelé le Don Quichotte du libéralisme.

Victor brûlait de voir ce héros transalpin.

On le lui amena juste au moment où sa maladie le jetait dans une crise violente. Il vomissait le sang et se croyait perdu.

— Monsieur, dit-il au proscrit en lui

<sup>1</sup> « Qu'il garde la force, la vérité me reste. »



tendant la main, vous êtes le seul homme que, dans mon état, je désire connaître encore.

Une liaison très-intime s'établit entre eux.

Santa Rosa prenait en France le nom de *Conti*. Logé rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, dans le voisinage du professeur malade, il le visita tous les jours et se rencontra chez lui plus d'une fois avec Humann et Royer-Collard.

Ce dernier prévint un soir le comte italien qu'on jugeait prudent de s'assurer de sa personne et de le tenir sous les verrous.

Dans cette mesure, ordonnée par le

ministère, il y avait une menace d'extradition peut-être.

Or, de l'autre côté des Alpes, Santa Rosa voyait l'échafaud.

Victor le cache à Auteuil dans la maison de campagne de M. Viguier. Tous les deux y établissent leurs pénates pendant les premiers mois de 1822, ne recevant aucune visite et ne sortant jamais de l'enceinte du parc.

M. Cousin s'occupe d'une traduction de Platon.

Le comte écrit ses *Recherches sur les gouvernements constitutionnels*.

Effrayé des progrès de la maladie du

philosophe, Santa Rosa le décide un jour à retourner à Paris, afin d'y consulter l'illustre Laennec, leur ami commun.

Victor suit ce conseil.

Ne le voyant pas revenir le soir même et cédant à l'inquiétude, notre Italien commet l'imprudence de quitter Auteuil et d'aller chercher, rue d'Enfer, des nouvelles du malade.

La police avait l'œil au guet.

Sur la place de l'Odéon, Santa Rosa tombe dans une embuscade de sept ou huit agents, qui l'appréhendent au corps et l'emmènent à la préfecture de police.

On l'accusait de complot contre la sûreté de l'État.

Deux ordonnances de non-lieu, rendues

successivement par les juges civils et par la cour royale, ne permirent pas au ministre de prolonger la captivité du patriote piémontais, qui reçut l'ordre d'interner à Alençon d'abord, puis à Bourges.

Ce fut de cette dernière résidence qu'il écrivit à M. Cousin ces lettres si charmantes et si tendres, publiées depuis sous le couvert du prince de la Cisterna.

Victor alla visiter son ami dans le chef-lieu du département de l'Orne.

Il y composa l'argument du *Phédon* sur l'immortalité de l'âme.

Le séjour du comte à Bourges ne fut pas de longue durée. Bientôt on le pria d'accepter un passe-port pour l'Angleterre et

de prendre la route de Calais en compagnie d'un gendarme.

Pythias et Damon ne devaient plus se se revoir.

Après avoir vécu longtemps de privations à Londres, Santa Rosa partit pour la Grèce et voulut mettre son épée au service du gouvernement national; mais on n'accepta point cette offre, car la Sainte-Alliance, très-haute et très-ombrageuse dame, eût probablement dressé l'oreille au nom du révolutionnaire piémontais.

Désespéré, le comte s'engage dans les rangs des Palikares avec le titre de simple soldat; puis il va mourir obscurément, d'un éclat de mitraille, au siège de Missolonghi.

Victor Cousin n'avait pu mettre obstacle à cette funeste détermination, ni par sa correspondance ni par ses conseils, attendu qu'il était alors lui-même au secret le plus absolu dans les cachots de cette même Sainte-Alliance, qui persécutait si cruellement le patriotisme d'un bout de l'Europe à l'autre.

Il est bon d'expliquer comment ce malheur lui arriva.

Ne touchant plus aucune espèce d'émoluments universitaires, pauvre de son patrimoine, à bout de ressources, il crut devoir accepter temporairement une mission pédagogique, fort au-dessous de son mérite, mais qui pouvait servir ses projets et ses études.

En un mot, la duchesse de Montebello le donna pour précepteur au jeune duc, son fils aîné, qu'elle envoyait en Allemagne, et qui allait, à la mode anglaise, compléter son éducation par les voyages.

Très-avancé comme principes, grâce à ses rapports avec Santa Rosa, Victor, chemin faisant, juge convenable de chauffer le carbonarisme.

On l'arrête à Dresde en flagrant délit de propagande.

Bientôt la Saxe le livre à la Prusse, et voilà notre homme dans les cachots de Berlin.

Sa prison menace d'être longue.

Il s'obstine à ne répondre à aucun interrogatoire, conteste à un gouvernement

étranger le droit de répression sur ses actes et lui reproche de commettre un inexcusable abus de la force.

Gans et plusieurs autres savants d'Allemagne rendent visite au captif.

L'historien Michelet, son compatriote, alors à Berlin, remue ciel et terre pour obtenir sa délivrance; mais il ne peut y réussir.

A trois mois de là seulement, trois mortels mois, nos ministres, tourmentés par les incessantes réclamations de la presse, font passer une petite note à M. de Damas, chargé de l'ambassade française en Prusse.

Victor voit enfin les portes de son cachot s'ouvrir.



Il rentre à Paris dans les premiers jours de mai 1825 et remercie les journaux de leurs bons offices.

*La Gazette de France*, qui avait alors une teinte libérale, continue de le prôner bel et bien dans ses colonnes. Elle déclare qu'on lui doit une réparation éclatante, parle de son mérite méconnu, le compare à Platon, et lui fait obtenir, grâce à cette audacieuse métaphore, la croix de la Légion d'honneur.

Ce fut Charles X qui en orna la boutonnière du carbonaro propagandiste.

Il faut dire que M. Cousin commençait à appliquer dans le ressort de la politique ce système commode qui devait distinguer plus tard sa philosophie glorieuse.

Ayant compris le danger des opinions trop exclusives, il se prit à colorer son drapeau de toutes les nuances connues; il entretint des relations dans tous les camps.

Tour à tour il rendit visite à la Fayette, à Dupont (de l'Eure), à Chateaubriand, à Rovigo et à Paul-Louis Courier.

La religion de l'éclectisme avait trouvé son apôtre.

— Ce diable d'homme connaît l'univers entier ! s'écriait Villemain, furieux de le rencontrer partout sur sa route.

A la fin de 1825, le grand Victor publia les premiers volumes de sa fameuse traduction des œuvres de Platon<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les derniers ne parurent qu'en 1840. L'ouvrage complet forme 13 volumes in-8°.

Dans les notes de cet ouvrage, il prouve que Socrate a été condamné justement à boire la ciguë, parce qu'il attaquait la société païenne et les dieux de l'Olympe avec la plus haute irrévérence.

Une seule chose étonne le grand Victor, c'est que l'Aréopage n'ait pas rendu ce jugement à l'unanimité.

Signataire de la traduction citée plus haut, M. Cousin n'y a fourni qu'une part de travail médiocre. On peut dire qu'elle est plutôt de Georges Farcy<sup>4</sup> et d'Auguste Viguier.

« Farcy avait beaucoup étudié Platon, dit le *Temps* du 13 janvier 1832. Nous croyons même pouvoir affirmer que les

<sup>4</sup> Jeune savant, tué en 1830.

volumes les mieux compris et les plus élégamment traduits de M. le conseiller d'État Cousin sont dus aux veilles philosophiques de Farcy. »

Quant au deuxième collaborateur, notre héros reconnaissant lui dédia l'ouvrage en ces termes :

« *A mon ami AUGUSTE VIGUIER, comme une dette et un souvenir.* »

L'année suivante, M. Cousin donne une édition complète des œuvres de Descartes.

Il publie en outre des *Fragments philosophiques*, et son disciple Adolphe Garnier se fait le complaisant éditeur du *Cours de l'histoire de la philosophie*, sténographié à la Sorbonne.

En 1828, M. Cousin imprime de *Nou-*

*veaux fragments philosophiques* sur les sectes anciennes.

Au sujet de ce dernier livre, le *Drapeau blanc*, feuille plus royaliste que le roi, prodigue à Victor les félicitations. « Il vient de prouver, dit Martainville, rédacteur en chef de cette feuille, combien il est loin de vouloir soutenir les principes révolutionnaires. »

— Attendez, monsieur Martainville, attendez un peu ! Vous comptez sans l'éclectisme.

Le ministre Villèle tombe, et Martignac rend à M. Cousin sa chaire en Sorbonne.

Aussitôt l'illustre professeur, dont les doctrines semblaient si pacifiques, se retourne comme Janus, fait voir un autre

visage et devient un foudre de guerre.

Chaque pensée, chaque mot de son cours, est une allusion politique.

La multitude se porte à la Sorbonne; on applaudit à outrance.

Aussi imprudent que les compagnons d'Ulysse, Martignac a lâché les vents contenus dans l'outre d'Éole : il est victime de la tempête, et la chaire de notre vaillant professeur se change en une formidable catapulte, dont l'opposition fait usage pour battre en brèche le ministère Polignac.

Celui-ci résiste et soutient le siège.

Arrivent les ordonnances, suprême va-tout d'un parti désespéré, pièce de monnaie que la dévote congrégation jetait en l'air en murmurant :

« — Croix ! »

Mais la Révolution mit brutalement le pied dessus et cria :

« — Pile ! »

Hélas ! le mot fut presque aussitôt suivi de l'action ! Daignez excuser le calembour en faveur de l'image.

Le 27, M. Cousin se rend au *Globe*, dont il est rédacteur.

Il veut empêcher Pierre Leroux de faire paraître le journal et de s'associer à la protestation de la presse.

— Vous compromettez vos amis, lui dit-il. C'est trop vite, beaucoup trop vite ! La Restauration est encore nécessaire.

Quant à moi, je déclare que le drapeau blanc reste mon drapeau !

Le 28, il matelasse ses fenêtres, barricade ses portes, et se prend à suer la peur, tandis qu'on se fusille en bas.

Un grand nombre de citoyens viennent, le 29, prier Népomucène Lemer cier de prendre possession de la mairie du onzième arrondissement. L'auteur de *Frédégonde* accepte.

Comme il se rendait à la mairie, alors située rue Garancière, il passe devant la porte du grand Victor, qu'il a connu à la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*.

Népomucène monte, se fait ouvrir, et trouve cet illustre patriote accroupi der-



rière ses rideaux , pâle et frissonnant d'épouvante.

Cousin refuse de le suivre. Il faut l'entraîner d'autorité jusqu'à la mairie.

Là, notre philosophe commence à s'apercevoir que la révolution qu'il déclarait impossible est faite.

En avant l'éclectisme ! passons à un nouveau changement de visage.

Il n'a plus un mot de regret pour le drapeau légitime. On l'entend parler de patrie, d'abnégation, de courage civique et de dévouement à la cause de la liberté.

Quelqu'un exprime le désir d'aller solliciter une place, où il pourra mieux servir cette cause.

— Ah! citoyen, dit Victor, comment osez-vous montrer de semblables convoitises dans un jour si pur! *Nous avons combattu* pour la patrie, et non dans les intérêts mesquins d'une ambition personnelle.

Nobles et dignes paroles, assurément!

Dix-huit mois après, l'homme qui venait de s'élever avec une énergie si louable contre les quêteurs de place en avait une douzaine à lui tout seul.

Il est vrai que l'éclectisme continuait triomphalement sa route.

L'ordre de choses de Juillet ne crut pas devoir payer par trop de faveurs cet admirable système. Il semblait fait de commande, tant il cadrerait avec le caractère

de Louis-Philippe et la pensée du règne.

Effectivement, le monarque du parapluie bleu voulait une philosophie qui ne fût ni républicaine, ni catholique, ni légitimiste, ni protestante, ni même libérale.

Or l'éclectisme satisfaisait à toutes ces conditions.

Victor était le docteur précieux, créé tout exprès pour la circonstance. On accepta sa doctrine caméléonienne. Chacun se mit à suivre cette philosophie vague et commode qui prétend « marcher dans la ligne droite et la juste mesure à travers tous les systèmes, » et qui n'est en réalité qu'un cours impudent de variations, d'incertitudes et de mensonges.

Cousin disait un jour :

— Mais je ne repousse pas le saint-simonisme. Il a du bon. Notre devoir est de puiser un peu partout.

Le même jour il s'écriait :

— Soyons chrétiens comme tout le monde ! Le christianisme est fort malade sans doute, mais il en a bien encore pour deux cents ans *dans le ventre*. (Textuel.) Comme il vivra plus longtemps que nous, il ne faut pas lui rompre en visière <sup>1</sup>. »

Et cette philosophie de saltimbanque a pu être prise au sérieux !

Cousin se prosterne devant la croix, tout en la regardant comme un signe de

<sup>1</sup> Ceci explique pourquoi M. Cousin, ministre, fit toujours la révérence au clergé. Il ne voulait pas que le clergé lui donnât de la fêrule.

superstition. Relevez demain la statue de Jupiter, il se hâtera de lui offrir une hécatombe.

Nous sommes de l'avis de M. Peyrat, bibliographe de la *Presse*.

En tirant ainsi des révérences de tous les côtés, on se réduit au rôle de maître Jacques, et maître Jacques n'était ni un bon cocher ni un bon cuisinier.

Le gouvernement de la bascule récompensa de la façon la plus large le théoricien cher à son cœur.

Victor devint successivement conseiller d'État, conseiller de l'Université, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques,

directeur de l'École normale avec logement et traitement, membre de l'Académie française, pair de France, — et Barthélemy s'écria dans la *Némésis* :

Une seule pensée obsède notre vie !  
Que nous font aujourd'hui Lisbonne et Varsovie,  
Et la peste lointaine, et le Belge voisin ?  
De ses rêves de gloire oubliant la chimère,  
La France des Trois Jours, comme une jeune mère,  
A soif du bonheur de Cousin.

Aussi le *Moniteur*, son fidèle interprète,  
A toujours pour son fils une colonne prête,  
Répertoire de croix et de bons du Trésor ;  
Pour nous consoler tous de la publique gêne,  
Il construit le tonneau du pâle Diogène  
Et le garnit de cercles d'or.

Dans notre siècle athée, heureux qui se confie  
Au modeste repos de la philosophie !  
Heureux qui lit Platon mieux qu'un Grec de Péra,  
Danse aux joyeux salons où le monde l'invite,  
Professe un cours public que le public évite  
Et se macère à l'Opéra !

Ah! que tes devanciers de Rome et de l'Attique  
 Avaient bien mal compris la pensée éclectique,  
 Grand Victor! Ils jeûnaient de misère à leur cours;  
 Sur les fonds de l'État ils n'avaient point de rentes;  
 Des disciples suivaient leurs doctrines errantes  
 Et payaient bien mal leurs discours.

. . . . .  
 . . . . .

Voilà les vrais progrès de la psychologie!  
 Oh! que tu nages bien dans ta sphère élargie!  
 Déjà ton œil rusé lorgne un septième emploi.  
 Poursuis, rhéteur doré; dans nos jours de souffrance,  
 Il faudrait seulement pour affamer la France  
 Dix philosophes comme toi.

Nommé directeur de l'École normale,  
 M. Cousin publie un pompeux rapport sur  
 une mission que le gouvernement lui a  
 donnée pour aller en Saxe, en Prusse et  
 en Autriche recueillir des documents re-  
 latifs à l'organisation de l'instruction pu-  
 blique.

Plus tard, il fait deux autres voyages en Suisse, en Ho'lande, et continue, aux frais du Trésor, ses études sur la question.

Le cumul des emplois rend son influence énorme.

Il chante victoire; l'éclectisme triomphe sur toute la ligne de la grande armée universitaire.

Malheur aux jeunes aspirants à l'agrégation qui osent professer les doctrines interdites! ils sont sûrs de se voir repoussés aux examens. Le grand Victor est là, sévère, l'œil en éveil, et présidant un jury complètement éclectique.

Si le sujet montre une science trop grande pour qu'on puisse, sans crainte de scandale, lui refuser le diplôme, on l'en-



voie professer dans quelque trou lointain, où ses paroles sont étouffées et perdues.

Et, s'il parle haut, s'il n'assourdit pas son timbre de voix, on le destitue sans miséricorde.

Ce fut ainsi que notre habile philosophe organisa l'absolutisme de la pensée; ce fut ainsi qu'il parvint à composer un état-major d'écuyers féaux et portant bannière.

Il eut même très-facilement à sa suite une armée de goujats et de ribauds.

Les âmes faibles, — c'est le plus grand nombre, — plient et s'asservissent, qui pour ne pas entraver à tout jamais sa carrière, qui pour ne pas perdre le pain de sa famille.

Or le Mahomet de l'éclectisme veut quelque chose de plus que cet universel silence.

Il est très-important que son libraire Didier fasse fortune, afin qu'il arrive à lui payer de magnifiques droits d'auteur.

En conséquence, chaque fois qu'une œuvre nouvelle de M. Cousin se publie, une question de plus s'ajoute au programme de la philosophie orthodoxe. Il faut donc acheter les livres, si l'on veut répondre à la pensée du maître, et toute l'Université les achète, professeurs comme élèves.

On sait que l'avancement est à ce prix.

Les éclectiques zélés obtiennent les pal-

mes de l'Institut; les plus serviles deviennent académiciens, et le bataillon, comme dit le colonel Victor, grossit, grossit toujours!

Mais quels tristes soldats!

Auprès d'eux les dragons du pape sont des prodiges d'héroïsme. La valeur qui se fourvoie dans cette piteuse phalange n'y reste pas longtemps. Alors le chef redouble d'habileté. Pour combler le vide opéré par les désertions, il se fait racoleur; il grise les uns avec des caresses, verse aux autres le vin frelaté de la louange, et, quand les pauvres diables se réveillent, ils s'aperçoivent qu'ils ont signé leur enrôlement dans la horde éclectique.

Ils sont fusiliers, fifres ou tambours, et

ne peuvent plus se soustraire au pacte maudit.

Grâce à ce joli système, Victor, à différentes époques, a pu s'entourer d'esprits véritablement philosophiques, et capables de servir de contre-forts à l'édifice chancelant qui aurait croulé sans leur secours.

On a beaucoup parlé du zèle de M. Cousin pour ses amis.

Un mot là-dessus.

Les amis de M. Cousin sont en même temps ses humbles serviteurs, ses agents fidèles, ses âmes damnées. Par eux et par leurs services, il domine, il gagne de l'argent ; donc, il est tout simple qu'il entretienne leur affection.

Son zèle s'explique le mieux du monde : c'est de l'égoïsme bien entendu.

M. Cousin se connaît lui-même aussi parfaitement qu'il connaît les autres. Il ne se dissimule pas la vanité de son système, et se tire d'affaire avec de l'adresse.

Par les mêmes raisons d'égoïsme et d'impuissance, il a grand soin de persécuter les esprits libres et chercheurs. Il a fallu que des ministres eux-mêmes intervinsent pour défendre contre les odieuses manœuvres de ce philosophe eunuque Michelet, Quinet, Arnault et Gratien.

Salvandy est un de ces ministres.

L'intolérance de notre homme pour les

idées contraires aux siennes va jusqu'à l'aversion pour les individus.

Un jour qu'il se promenait en compagnie de M. Vacherot<sup>1</sup> sous une avenue du Jardin des Plantes, Pierre Leroux vient à passer près d'eux.

M. Vacherot quitte le bras de Victor et va presser la main du philosophe socialiste. Cela fait, il rejoint le pair de France et continue le dialogue entamé.

— Quoi! s'écrie Cousin, vous êtes l'ami de ce gaillard-là!

— M. Leroux?... mais c'est un des hommes que j'estime et que j'admire le plus.

<sup>1</sup> Le même qui fut avec Dubois directeur de l'École normale.

— Allons donc ! un écrivain obscur, le philosophe des ténèbres !

— Il n'a pas la clarté de Voltaire, j'en conviens ; mais c'est un novateur, un chercheur d'idées. Votre éclectisme peut emprunter quelque chose à son génie.

— Jamais !... par exemple !

— En ce cas, dit Vacherot, vous êtes en contradiction avec votre principe même.

— Hélas ! murmura Victor au milieu d'un profond soupir, j'avais compté sur Jouffroy et sur vous : comme Jouffroy, je vois bien que vous m'êtes hostile !

Puisque nous venons de prononcer le nom de Jouffroy, il est essentiel de rappo-

ler ici que la famille de ce philosophe, mort en 1842, chargea M. Cousin d'éditer ses œuvres posthumes<sup>1</sup>.

Un grand scandale se produisit alors.

Jouffroy n'était plus éclectique ; il avait même cessé d'être chrétien. Dans ses écrits il dirigeait des attaques violentes contre l'éclectisme et contre la foi.

Pour tout ce qui avait trait à la doctrine religieuse, Victor ne s'en inquiéta guère ; mais il biffa sans pitié tout ce qui

<sup>1</sup> Elles s'imprimèrent en 1844. Précédemment le père de l'éclectisme avait fait paraître les *Ouvrages inédits d'Abélard* (1836); un traité sur la *Métaphysique d'Aristote* (1837), et de nouveaux *Fragments philosophiques* (philosophie scolastique). Ce dernier livre se publia en 1839.



pouvait être blessant pour lui-même et pour son école.

Un exemple entre mille.

Jouffroy avait écrit : « Le MANQUE DE PRÉCAUTIONS et l'INEXPÉRIENCE de M. Cousin... »

Quelle phrase irrévérencieuse !

— Arrangeons un peu cela, se dit le fidèle éditeur.

Et, sans trouble, sans hésitation, sans remords, il fait subir au texte le léger changement ci-dessous :

« LES EXCESSIVES PRÉCAUTIONS et l'EXPÉRIENCE de M. Cousin... »

Voilà de l'habileté, sans contredit... et de la conscience !

Pierre Leroux, dans un opuscule qui a pour titre : *De la mutilation d'un écrit posthume de Théodore Jouffroy*, signale une infinité d'altérations aussi incroyables, mais d'une portée beaucoup plus grande pour lui, car elles intéressent la doctrine.

Une fois sur le chapitre des défauts du grand Victor, nous n'allons plus en finir.

Harpagon, de retour en ce monde, ne se montrerait pas plus économe que notre philosophe et ne jouerait pas à ses amis des tours plus indignes, quand l'heure est venue de fouiller à l'escarcelle.

Barni, le traducteur de Kant, en sait quelque chose.

Un matin, Victor le rencontre au Palais-Royal, lui frappe sur l'épaule, et lui demande s'il a déjeuné. Barni l'avait eu pour maître de conférences. Il répond négativement, après avoir ôté son feutre avec beaucoup de respect.

— Ni moi non plus, fit Cousin. Déjeunons ensemble !

On entre chez Douix.

Barni, qui se croit invité, laisse Victor commander un déjeuner confortable. On y fait honneur, et les plats se succèdent.

Mais tout à coup notre philosophe se frappe le front.

Une affaire on ne peut plus urgente l'appelle à la Sorbonne. Il se lève, prend

sa canne et son chapeau, quitte le salon de Douix et court encore.

Barni paya la carte.

Depuis ce jour, il se promet bien de ne plus accepter les invitations du père de l'éclectisme.

Quand M. Cousin reçut, avec la confiance de Sa Majesté citoyenne, le portefeuille de l'instruction publique, il arriva rue de Grenelle en fiacre.

— Tiens ! mais alors nous le verrons partir en coucou ! murmurèrent les gobe-mouches des antichambres.

Ils oubliaient l'histoire de la belette et du grenier.

M. Cousin prit au ministère un embon-

point colossal. Toutefois, plus heureux que l'hôtesse gourmande de la Fontaine, ou ne lui dit pas :

*Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir!*

Quatre énormes voitures de déménagement ne suffirent point à enlever ses bagages.

Son *économie* resta la même au sein des grandeurs. Tous les matins il se faisait cuire une simple côtelette par un garçon de bureau, nommé Rochat, Suisse d'origine.

Il payait ce cuisinier d'occasion sur les fonds destinés aux lettres.

Pour ses secrétaires, il ne leur donne jamais plus de soixante-dix francs par

mois, deux francs soixante-cinq centimes par jour.

En revanche, il se montre fort exigeant, et les force à travailler douze heures consécutives.

Parfois les veilles de ces tristes esclaves se prolongent très-avant dans la nuit. Lorsqu'ils n'écrivent pas sous la dictée du philosophe, ils transcrivent ses brouillons et les mettent au net.

S'ils viennent, le matin, un quart d'heure trop tard, ce quart d'heure est religieusement déduit à la fin du mois.

M. Cousin leur accorde trente-cinq minutes pour aller dîner.

Ils déjeunent en travaillant.

Ajoutons que, pour obtenir le titre de secrétaire du grand Victor, il faut être instruit, avoir passé par les grades universitaires et connaître à fond la langue allemande, que M. Cousin ne possède que médiocrement.

Si l'âme de notre philosophe est intéressée<sup>1</sup>, on doit lui rendre cette justice qu'elle n'est pas moins rancunière et mal-faisante.

Un jeune homme, appelé Bac, ayant été secrétaire de M. Cousin, le quitta pour entrer dans l'Université. Probablement il avait senti le besoin de reconquérir son

<sup>1</sup> Constamment il a eu soin de prendre la moitié des honoraires de ceux qui le suppléaient à la Faculté des lettres. On doit dire, à l'éloge de Villemain, qu'il ne suivit jamais cet exemple de ladrerie.

indépendance, car il se montra presque aussitôt ennemi de l'éclectisme.

Cousin le fait prévenir que cette liberté lui déplait fort.

Le jeune professeur ne tient pas compte de l'avertissement. On le harcèle, on le tracasse, il voit sa destitution imminente; le pauvre garçon perd la tête et se suicide.

Ferrari, dans ses *Philosophes salariés*, raconte cette mort funeste.

Un autre jeune homme, présenté comme secrétaire à M. Cousin, ne trouve pas les appointements convenables, et refuse l'emploi.

Piqué d'une telle irrévérence, Victor



ordonne à ses acolytes de surveiller l'audacieux.

Apprenant qu'il vient d'être attaché, comme professeur de grec, aux enfants d'un prince russe, il se rend lui-même chez le prince, lui affirme que l'homme dont il a fait choix est d'une incapacité notoire, présente à sa place un de ses écuyers bannerets, et fait renvoyer le premier précepteur, malgré les efforts de l'historien de Cromwell, alors ministre, et dont le malheureux jeune homme avait sollicité l'appui.

Villemain et Cousin se détestent cordialement.

Abel joua plus d'un tour pendable à Victor.

Il se trouva que le nom de celui-ci fut effacé un jour de la liste des membres du conseil d'État en service extraordinaire délibérant.

Cousin donne sa démission; il déclare qu'il ne veut pas d'un titre vain.

Le soir même on porte au *Moniteur* ce petit coup de griffe en quelques lignes :

« C'est précisément pour cela que M. Cousin n'a pas été conservé dans les rangs du service extraordinaire délibérant. Il ne se conçoit pas de titre plus *vain* que celui qu'on a porté six ans sans en user *jamais*. »

Fidèle à ses principes d'éclectisme, le grand Victor, au mois de février 1848, s'empresse d'apporter à messieurs les ré-

publicains de l'Hôtel de Ville son humble adhésion.

— Ces *farceurs-là*, dit-il, me *ficheraient* à la porte de mon logement de la Sorbonne. Grattons-leur un peu l'oreille !

Plus tard, il devient un des membres les plus actifs du comité de la rue de Poitiers.

Il s'efforce de moraliser le peuple en lui donnant sa *philosophie populaire*, et en y offrant, comme catéchisme des masses, la *profession de foi du vicaire savoyard*.

Déjà, sous Louis-Philippe, les évêques de France lui avaient lancé leurs mandements à la tête. Ce nouveau péché fut loin d'obtenir leur absolution.

Pour apaiser le courroux de l'Église, Victor Cousin rompt aussitôt des lances contre les socialistes et les démagogues.

L'éclectisme se prête à tout.

Notre philosophe, d'ailleurs, n'avait probablement plus en mémoire certaine visite rendue à la Fayette vers la fin de la Restauration. Le héros des deux mondes habitait alors son château de Lagrange, et Cousin lui dit, en montrant, d'un air affligé, les antiques tourelles du manoir :

— Quel dommage, général, que tout cela vous appartienne !

— Pourquoi donc ?

— Ah ! c'est que le moment approche où nous serons forcés de démolir les châ-

teaux, sans en excepter le vôtre, et de partager les terres entre les enfants de la patrie, qui n'est qu'une seule et même famille. On a beau dire, général, toute la Révolution est là !

Noble sauteur, où t'arrêteras-tu ?

Le grand Victor se dédommage d'une jeunesse austère par une galanterie surannée.

Jamais il ne demande aux dames de propager sa doctrine, mais il désire qu'elles soient aimables.

Quand une jolie aspirante au brevet de capacité refuse de lui prodiguer ses doux sourires, elle éprouve le sort des rationalistes et n'obtient pas de diplôme.

On sait que, depuis tantôt vingt ans,

notre philosophe est attelé au char d'une muse charmante.

Tout récemment il s'est complu à la peindre sous les traits de madame de Longueville.

La sœur de Condé n'y a rien perdu.

Pour ressembler à madame Louise Colet, il faut être parfaite. Aussi que de puissance d'imaginative et quel talent de périphrase a déployés Cousin pour flatter la reine de la Fronde et l'absoudre de ce reproche si grave du cardinal de Retz :

« Elle avait trop d'embonpoint et le visage un peu gravé de la petite vérole. »

Il nous prouve que la duchesse de Longueville était la modestie, la piété, la

chasteté, la fidélité mêmes, et que la Rochefoucauld n'a jamais eu que le titre pur et sans tache d'ami de la maison.

Les amitiés saintes ne peuvent-elles se reproduire à deux siècles de distance ?

Pauvres femmes, comme on les calomnie !

Alphonse Karr annonça le premier la liaison de notre philosophe et de la belle muse avec un manque de retenue et un oubli de toute pudeur qui lui ont valu cette remontrance à coups de couteau dont chacun a gardé mémoire.

On prétend que l'entremise du philosophe-académicien-ministre a pu seule obtenir à sa protégée tant de palmes glorieuses à l'Institut.

Ceci nous paraît une assertion gratuite et perfide.

Les vers de madame Colet sont assez admirables pour emporter le prix sans le secours de personne.

Faut-il parler de M. Cousin comme orateur politique ? Il est presque nul sous ce rapport. Jamais il n'a pris en sérieuse considération les misérables détails du gouvernement constitutionnel. La Chambre des pairs l'entendit prononcer tout au plus quatre ou cinq discours, ayant pour but de défendre sa philosophie ou d'attaquer les jésuites.

Ce que nous ne lui refuserons pas, c'est d'être un infatigable travailleur.



De 1840 à 1853, il a publié de nombreux volumes.

Voici les principaux :

*Cours d'histoire de la philosophie moderne*, professé pendant les années 1816 et 1817, sténographié par ses élèves, et revu par lui; — *Leçons de philosophie sur Kant*; — *Des pensées de Pascal*, œuvre où le mutilateur de Jouffroy signale à l'Académie une foule de mutilations; — *Introduction aux œuvres philosophiques du père André*; — *Fragments littéraires*; — *Jacqueline Pascal*; — *Fragments de philosophie cartésienne*; — *Fragments philosophiques*, etc.

Tous ces *fragments* prouvent que

M. Cousin n'a pas l'ampleur nécessaire pour produire un traité complet de philosophie.

C'est tout simplement un critique et un arrangeur.

Il a, de plus, édité les *Œuvres philosophiques* de Maine de Biran, et traduit le *Manuel de philosophie* de Tennemann; ou plutôt il n'a fait que le revoir; M. Auguste Viguier en est le véritable traducteur.

A défaut d'œuvres originales, Cousin édite celles d'autrui.

C'est toujours du travail, mais ce n'est plus de la puissance.

Néanmoins il a publié de son cru un livre qui a pour titre *du Beau, du Vrai et du Bien*, et une *Défense des Principes de la Révolution française et du gouvernement représentatif*, deux ouvrages fort médiocres.

On peut dire toutefois du dernier que c'est une dette et un souvenir, car le gouvernement de Louis-Philippe était doux à l'éclectisme.

Il faut rendre cette justice à M. Cousin que ses *Portraits des femmes illustres du dix-septième siècle* sont écrits dans une grande manière et dans un grand style.

Avant de paraître en volumes chez Di-

dier, ces curieuses études biographiques trouvèrent place dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Pour contenter à la fois Buloz et Didier, car l'un et l'autre de ces messieurs n'acceptent que de la prose inédite, voici le moyen dont s'ingénie le grand Victor.

On ne gagne jamais trop d'argent.

Du même sac on doit, quand on le peut, tirer deux moutures.

Il fait d'abord une esquisse de trois ou quatre feuilles, qu'il vend à la *Revue*. Puis, à sept ou huit mois de là (Buloz exige impérieusement ce délai), l'auteur reprend son esquisse, l'amplifie et la porte au libraire.

Tout le monde est satisfait.

Ce bon monsieur public seul n'y voit que du feu.

Sur le point de terminer l'histoire de Cousin, n'oublions pas qu'un de ses plus grands travers est de s'être cru dans tous les temps et de se croire encore aujourd'hui le plus bel homme de son siècle.

Jadis Victor se rendait à l'École normale en tilbury, ganté comme un fashionable et le lorgnon dans l'œil.

On eût cru voir Alcibiade, et non Platon.

Les disciples se moquaient du maître. Presque tous les jours ils faisaient en sorte

d'amener ce philosophe, aussi fat que pédant, sur le chapitre des illustrations contemporaines.

M. Eugène Despois, dans le feuilleton de *l'Indépendance belge* du 20 mai dernier, raconte l'anecdote suivante.

— Il est nécessaire, disaient les élèves, d'étudier l'œuvre de nos écrivains modernes, afin de l'apprécier convenablement. Nous devons lire Victor Hugo aussi bien que Racine.

Et Cousin de répondre sur un ton d'oracle :

— Mes amis, laissons cela au profane vulgaire ! Mais nous... *at nos viri ingenui, kaloi kai agathoi*, est-il besoin, quand

nous avons devant les yeux l'Apollon du Belvédère (ici le professeur levait ses grands bras à gauche vers la statue absente), est-il besoin de nous détourner (ici le philosophe portait brusquement les mains et les yeux à droite vers son talon) pour regarder un chiffonnier qui passe ?

Ah ! monsieur Cousin, cette appréciation du plus grand de nos poètes vous condamne sans retour.

Votre gloire est loin d'atteindre à celle que vous traînez dans le ruisseau. Le diamant n'est pas souillé, la fange vous reste.

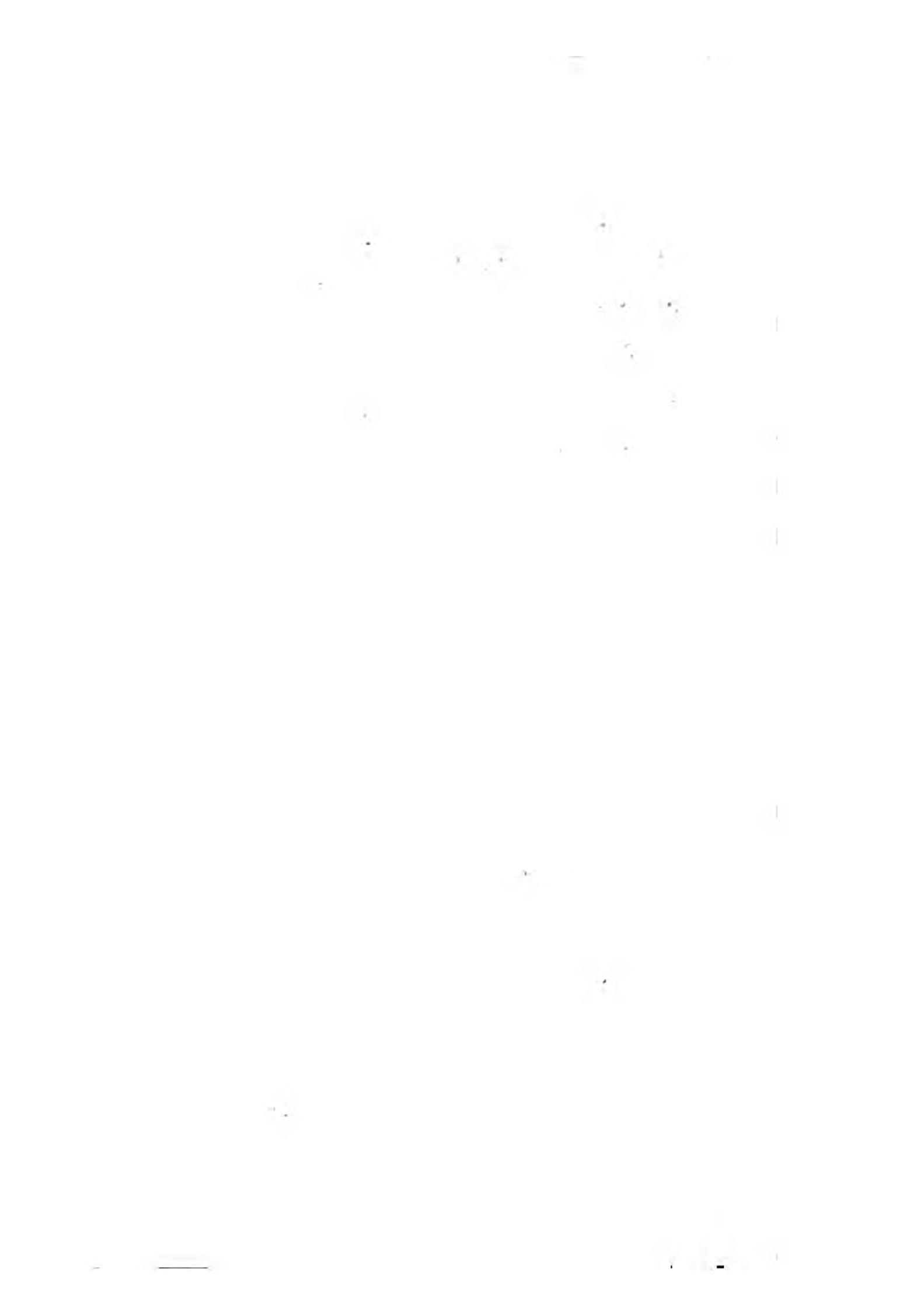
Quand la postérité vous apercevra sous votre costume philosophique, aussi bigarré que celui d'Arlequin, elle portera de vous

un jugement capable de réhabiliter ceux que vous avez voulu flétrir, et, modifiant pour votre usage l'épithète célèbre de l'auteur de la *Métromanie*, elle écrira sur votre tombe :

Ci-gît Victor, qui ne fut rien,  
Ni philosophe ni chrétien.

**FIN.**

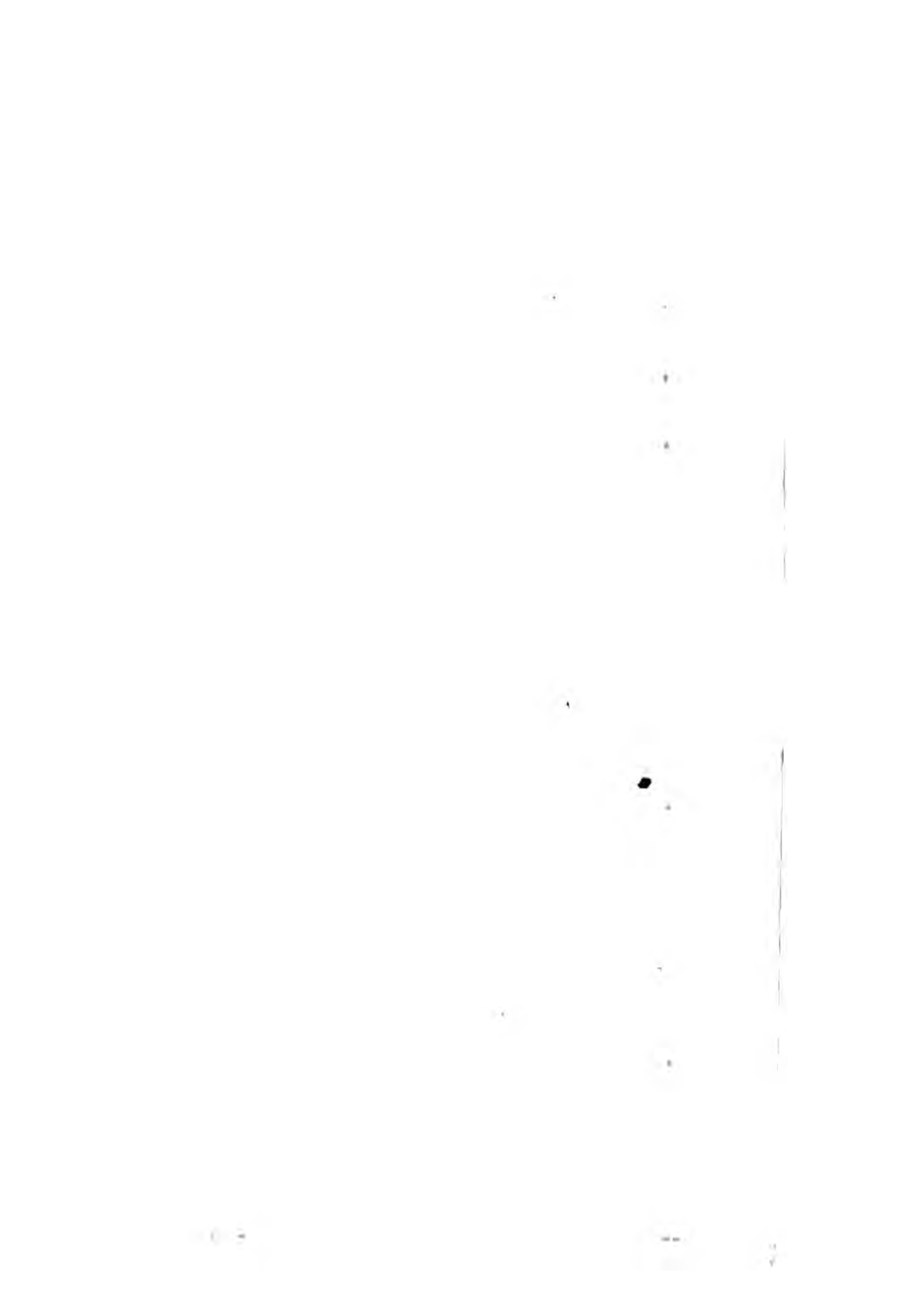




Mon chéri,

Ça va pour moi me trouver Fendri de M<sup>rs</sup> Dina,  
et je m'occupe pour à la fin cette semaine. je m'occupe  
comme un juif à New York. je m'occupe par la  
à l'avenir toward l'été à l'été New York. il y aura  
mouvement de l'été à l'été.  
je t'embrasse à tout moment,

J. Luchini



# MÉLINGUE

**EN COURS DE PUBLICATION**

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

## **MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

## **CONFESSIONS DE MARION DELORME**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ELFURTE, 1.

1. 2. 3. 4.

1.

1. 2.

1.

1.

1. 2.



*Carré del. et sc.*

*Imp. de Mangon, 67, r. St. Jacques Paris*

## MÉLINGUE

LES CONTEMPORAINS

---

# MÉLINGUE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

---

PARIS

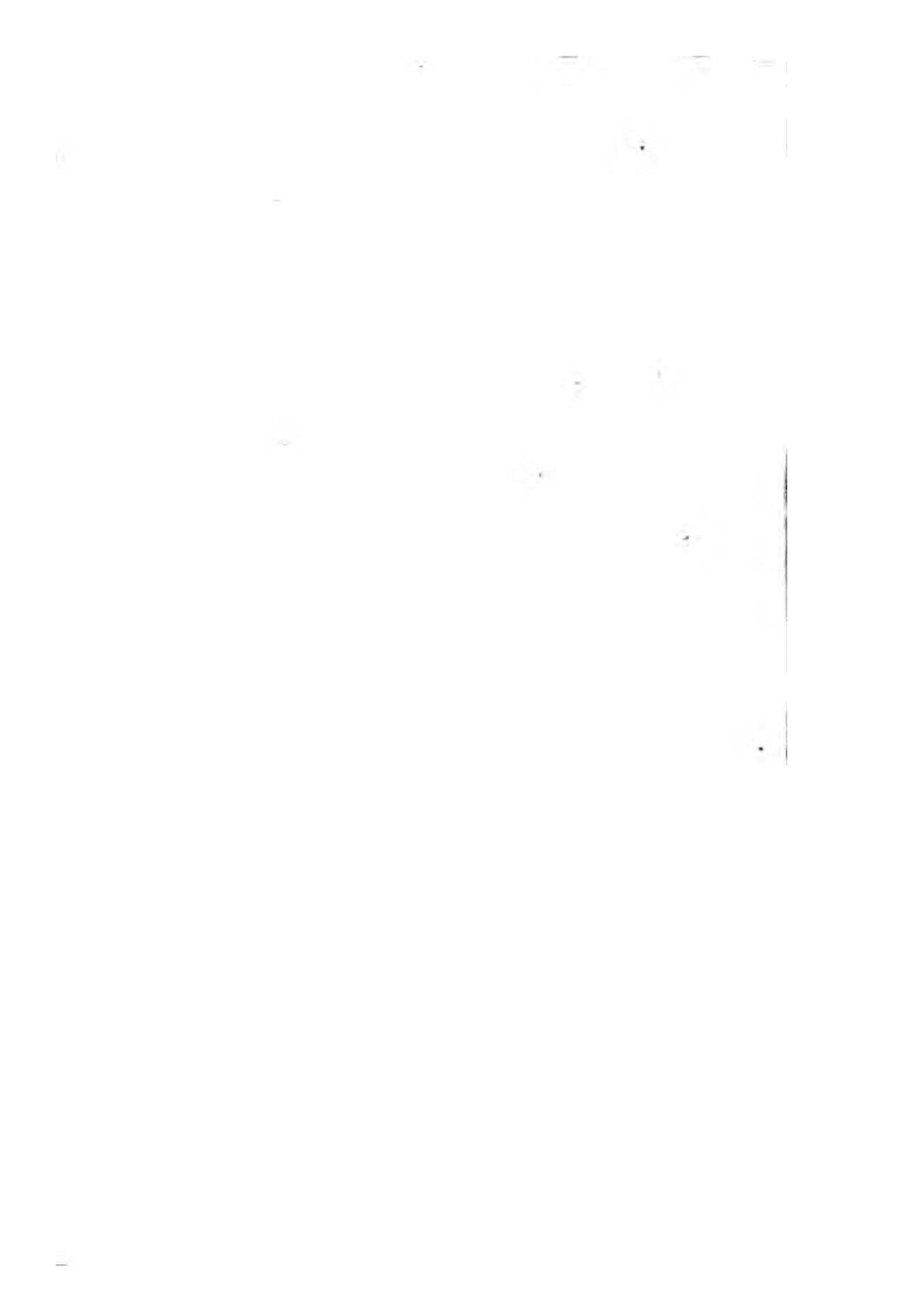
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—  
1856

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction  
et de reproduction à l'étranger.





## CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

---

Nous avons l'honneur d'adresser à M. le procureur impérial quelques observations respectueuses.

Toutes les personnes qui ont lu la biographie de Gustave Planche ne s'expliquent en aucune sorte la saisie du livre. L'auteur des *Contemporains* signe son œuvre ; il est là, prêt à répondre au tri-

bunal devant lequel on le somme de comparer : donc il est parfaitement inutile de compromettre les intérêts d'un libraire, surtout quand la partie civile n'offre aucune garantie sérieuse, au point de vue des dommages-intérêts dont elle peut être passible.

Il ne s'agit point ici de réprimer un délit de presse. M. Gustave Planche n'est pas un palladium ; il est encore moins une arche sainte. L'illustre critique attaque assez de monde pour qu'on lui laisse une fois le soin de se défendre, et chacun trouve qu'il a mauvaise grâce à réclamer contre nous les rigueurs judiciaires.

Quoi qu'il arrive, il est bon d'apprendre au parquet sous quelle influence occulte agit notre accusateur.

Nos ennemis les plus acharnés, en ce moment, sont messieurs les orléanistes, dont nous avons blessé l'orgueil et les souvenirs. Derrière M. Gustave Planché manœuvrent sourdement la *Revue des Deux Mondes*, les *Débats*<sup>1</sup> et l'*Académie*, flanqués de la horde des anciens partisans du Système. Nous leur avons arraché le masque avec trop de hardiesse, ils veulent nous en punir.

Cela est positif; crions-le bien haut, afin que chacun le sache.

Et vous espérez nous réduire au silence, pauvres vieux corrompus que vous êtes? Allons donc! En supposant que vous

<sup>1</sup> Le jour même de la saisie, l'honorable feuille de la rue des Prêtres s'est empressée de l'annoncer à ses lecteurs.

arriviez, d'intrigue en intrigue, à tuer la publication des *Contemporains*, vous nous verriez ressusciter sous toutes les formes pour soutenir que vous avez été un règne indigne et déshonorant pour la France. Cachez-vous et rentrez sous terre !

Passons à d'autres ennemis.

Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'une anecdote sans importance <sup>4</sup>, puisqu'elle ne touche ni à un point d'histoire ni à un trait de caractère, fut attribuée par nous à l'auteur des *Pamphlets politiques*, lorsqu'elle revenait de droit à Lacretelle.

Au moment où la maladie nous faisait tomber la plume des mains, un journaliste nous apporta cette note, et nous

<sup>4</sup> Biographie de Viennet, page 62.

n'avons pu la contrôler que beaucoup trop tard. Cela démontre victorieusement que, pour une œuvre comme la nôtre, on ne doit, sous aucun prétexte, ni tomber malade ni croire aux journalistes.

Voilà qui est dit, nous n'y ferons plus.

Mais ce n'est pas une raison pour que M. Maxime Ducamp, dans la *Revue de Paris*, vienne mettre en doute notre véracité habituelle. Il nous permettra d'être d'un avis absolument contraire au sien, lorsqu'il ose imprimer que le démenti de MM. Vacherot, Barni et Despois a seul de la valeur.

« Tout mauvais cas est niable, » dit le proverbe.

Donc la négation de ces messieurs, relativement à des faits qui les concer-

ment, ne vaudra jamais l'affirmation d'un historien complètement désintéressé. N'en déplaise à M. Maxime Ducamp, cela tombe sous le sens le plus vulgaire.

A présent il est bon de dire pourquoi la *Revue de Paris* ne manque pas une occasion d'attaque et déploie contre nous le plus méchant vouloir.

Jadis nous étions parfaitement noté sur le calepin de ses aimables rédacteurs, témoin les deux lettres qui vont suivre.

« REVUE DE PARIS. — *Rédaction.*

« Vendredi 7 octobre 1853.

« Monsieur et cher confrère,

« Je meurs d'envie de mettre votre obligation en réquisition pour demain. J'ai de la

famille, des beaux-frères et des belles-sœurs à conduire au spectacle, et, si vous pouviez m'avoir une loge pour un théâtre quelconque (excepté les Français), vous me rendriez un véritable et aimable service.

« Répondez-moi, s'il vous plaît, par un mot demain matin.

« Quand vous viendrez me voir, je vous transmettrai les compliments de madame Ulbach, qui s'amuse beaucoup des *Mémoires de Marion Delorme*.

« Tout à vous,

« LOUIS ULBACH. »

Quatre mois après, les relations deviennent plus directes et plus amicales. Voici qui le prouve.



« REVUE DE PARIS. — *Rédaction.*

« Paris, 11 février 1854.

« Mon cher ami,

« J'ai lu votre nouvelle, intitulée *Mademoiselle de Ventimille*. Je l'accepte très-volontiers pour la *Revue de Paris*. Vous pouvez donc compter que, d'ici à deux mois, je la publierai. Je crois à première vue qu'elle comporte quatre à cinq feuilles.

« Je vous serre la main.

« Votre dévoué,

« LOUIS ULBACH. »

Mais, — ô crime impardonnable! — sur les entrefaites paraît la biographie de Lamennais.

Jusque-là, comme on a pu le voir, en abordant la *Revue* nous marchions sur

un tapis de fleurs. Mais voilà que notre pied rencontre la queue du serpent démocratique. Le monstre s'éveille et nous menace de ses morsures.

Qu'en dites-vous ?

Nos républicains (ils le sont tous dans ce nid dangereux, et nous l'avons su tardivement) jurent, tempêtent, blasphèment. Ils protestent que *Mademoiselle de Ventimille* ne sera point insérée.

Cruelle punition !

Par malheur, l'œuvre est payée d'avance. M. Louis Ulbach, rédacteur en chef, devient responsable d'une somme de quatre cents francs si la nouvelle reste en portefeuille <sup>4</sup>, et voilà l'histoire de sa haine.

<sup>4</sup> Il est bon de noter ici que, le jour où il nous

Un article d'*éreinement* complet, publié par l'honnête recueil, commence la guerre.

Puis une notice biographique *anonyme*, dont M. Louis Ulbach a corrigé les épreuves, se vend bientôt chez l'éditeur Taride et nous verse l'outrage à pleins bords <sup>1</sup>.

Merci, messieurs, merci ! Le public vous jugera.

Ces explications une fois données nous dispensent à l'avenir de répondre à vos injures. Dignes émules de la *Gazette de*

plaira, et en vertu de la lettre formelle de réception qu'on vient de lire, nous contraindrons la *Revue de Paris* à insérer notre prose.

<sup>1</sup> Ces nobles ennemis ont en outre à leur disposition le *Chroniqueur*, feuille courageuse où leurs attaques deviennent de plus en plus *anonymes*.

*Paris* et du juif Dollingen, unissez-vous à tous les pleutres littéraires, à tous les envieux, à tous les ingrats et à tous les lâches, qui, des plus infimes régions de la presse, nous décochent leurs traits empoisonnés.

Nous ne sommes pas même vulnérable au talon ; comment voulez-vous nous atteindre ?

EUGÈNE DE MIRECOURT.



# MÉLINGUE

---

A Caen, dans une ancienne maison de la rue des Carmes, naissait, en 1808, un enfant qui reçut au baptême les noms d'Étienne-Marin.

Son père, Jean Mélingue, était un vieux soldat de la République.

Volontaire en 1792, il se retira du ser-

vice en 1806, et sollicita son admission dans le corps des douaniers <sup>1</sup>.

Le blocus continental commençait alors, et devait durer jusqu'à la chute du colosse napoléonien.

Nos côtes présentaient un curieux spectacle.

Quarante mille hommes, chargés de les défendre contre les audacieuses attaques de la contrebande anglaise, composaient une véritable armée, infanterie, cavalerie, artillerie, marine, le tout possédant au grand complet son attirail de guerre, ses forts et ses canons. Pour

<sup>1</sup> Caen est à six kilomètres de la mer. Une promenade d'une lieue et demie, à l'aller comme au retour, n'effrayait pas le père de Mélingue. Il continua d'habiter la ville.

protéger l'industrie nationale il fallait brûler assez bon nombre de cartouches.

Cependant la douane, fille du grand empereur, n'avait pas à se louer de sa munificence.

Obligé de passer au moins quinze nuits par mois, souvent davantage, avec la perspective de recevoir tantôt une balle dans la tête et tantôt une volée de coups de bâton sur les épaules, Jean Mélingue touchait pour cela quotidiennement une somme de *un franc trente-huit centimes*.

Il faut dire qu'il avait droit, après trente années de service et comme retraite, à la moitié de la susdite somme, c'est-à-dire à *soixante-neuf centimes* par jour, s'il ne s'était pas rompu les côtes



en roulant du haut en bas d'une falaise, ou s'il n'avait pas été révoqué pour s'être endormi à son poste.

A force d'économies et de privations de tout genre, il parvint à nourrir avec ce budget modeste lui, sa femme, et deux garçons que leur envoya la Providence.

Dame ! le luxe n'habitait pas au logis, la chère n'y était point exquise ; mais au coin du pauvre foyer le travail, la résignation, le calme et le bonheur domestique se donnaient la main.

Cela dura jusqu'au jour où le vétéran de l'armée républicaine perdit la mère de ses enfants.

Il s'inclina devant l'arrêt du ciel, et, la fosse recouverte, il regagna sa baraque de la falaise.

A dater de ce jour, le sourire n'éclaira plus sa moustache grise.

Le moment était venu de songer à l'éducation de ses deux fils, Étienne et Adolphe. Comment pourra-t-il remplir son devoir de père et les fonctions de sa charge?

Deux vieilles filles, qui tenaient une école dans le voisinage, lui vinrent en aide. Les jours où le douanier se trouvait de service, elles recueillaient les enfants et leur prodiguaient des soins maternels.

Plusieurs années se passèrent de la sorte.

Étienne et Adolphe grandirent. Souvent ils allaient ensemble, le soir, à la rencontre de leur père. Ils pressaient le pas avec épouvante lorsqu'ils passaient de-

vant la tour des *Écorcheux*, sombre bâtiment à demi ruiné, où l'École de médecine<sup>1</sup> avait établi ses salles de dissection.

La chronique superstitieuse attachait à ce lieu consacré à la science une idée sinistre.

Nos deux enfants couraient à perdre haleine pour ne point voir, au sommet de la tour, la fenêtre éclairée du gardien, qui éclatait dans la nuit comme l'œil d'un monstrueux cyclope.

Un nouveau malheur ne tarda pas à fondre sur l'humble famille.

Adolphe, attaqué de la fièvre typhoïde,

<sup>1</sup> Caen possède, non pas une faculté, comme Paris ou Montpellier, mais une école secondaire, qui ne donne pas le brevet de docteur, et où l'on ne passe que les examens de première année.

fut, en moins de deux jours, aux portes de la mort. Le pauvre enfant répétait sans cesse dans son délire :

— Père, ô père ! ne me laissez pas prendre par les *écorcheux* !

Et le douanier de répondre, en essuyant une larme :

— Ne crains rien, petiot ; je leur couperai la tête avec mon sabre.

Le frère d'Étienne succomba.

Croyant peut-être lui-même au bruit populaire qui accusait les carabins de violation de sépulture, et craignant qu'on ne déterrât son cher défunt, Mélingue père remplit l'office de fossoyeur et plaça le cadavre entre deux couches de chaux vive.

Puis la vie ordinaire reprit son cours,

aussi uniforme et un peu plus triste que par le passé.

Étienne Mélingue pleura longtemps le compagnon de ses jeux d'enfance.

Il ne s'habituaît pas à dormir seul dans le grand lit à rideaux de serge où ils couchaient ensemble tous les soirs.

Mais, à cet âge, le chagrin n'est pas éternel.

Envoyé par son père à l'école gratuite de peinture et de sculpture, notre héros y trouva d'autres compagnons de jeux, qui étaient de première force aux billes et à *saute-mouton*.

Puis vinrent les triomphes de fin d'année.

Le jeune élève obtint le grand prix de sculpture dans la classe de M. Odelli, ré-

fugié politique, né dans la patrie de Michel-Ange.

Heureux des succès de son fils, le vieux douanier lui donna quelques pièces de monnaie pour aller voir les parades foraines et les spectacles en plein vent, qui ne chôment jamais dans la capitale de la basse Normandie.

A quoi tient la destinée des hommes !

Si Mélingue est devenu l'un de nos plus grands artistes dramatiques, il le doit à ces représentations burlesques, devant lesquelles s'enflammait son imagination d'enfant.

Tous les jours, au sortir de l'école, il s'oubliait trois bons quarts d'heure devant les joyeux tréteaux. A force de voir, d'en-

tendre et de rire, il conçut une ambition singulière.

De spectateur il voulut passer acteur.

Le métier de saltimbanque lui parut tout à la fois amusant, honorable et glorieux. Il ne consulta pas le père Jean sur cette vocation bizarre ; il négligea la sculpture, ne songea plus aux couronnes qu'il avait conquises et à celles qui pouvaient encore ceindre son front, au bruit des applaudissements de la foule et entre deux symphonies de la musique locale.

D'autres bravos le tentaient, d'autres ovations lui semblaient préférables.

Étienne Mélingue offrit ses services à l'impresario de la troupe et les fit agréer sans peine<sup>4</sup>. Celui-ci avait besoin d'un

<sup>4</sup> On raconte que, se glissant un jour sur le théâtre,



garçon de bonne volonté pour tenir l'emploi des Jocrisse et des queue-rouge.

Voilà donc notre héros au comble de ses vœux.

Il reçoit force soufflets de la main de Colombine, improvise force lazzi, et grimace comme un vrai pitre sous la perruque d'étoupes.

après une répétition, le fils du douanier fut surpris par le régisseur, au moment où il admirait la salle et les coulisses. « Que fais-tu là, mon petit bonhomme? Est-ce que, par hasard, tu voudrais jouer la comédie? lui demande le régisseur. — Oh! oui, monsieur! répond l'enfant. — Diable! alors il faut te baptiser comédien. Holà! » crie-t-il en appelant trois ou quatre machinistes. Ceux-ci arrivent. On jette un vieux manteau de velours sur les épaules d'Étienne; on le fait mettre à genoux, et le régisseur lui verse sur la tête un godet plein d'huile, détaché d'un quinquet de la rampe, en disant : — « Tu seras un grand comédien, morbleu! ou j'y perdrai mon nom! » Le jeune Mélingue prit au sérieux ce singulier baptême, et la prophétie se réalisa.



Un nombreux auditoire se presse à ses débuts.

Chacun se désopile la rate aux propos bouffons du jeune saltimbanque. On s'émerveille de sa mimique folichonne. Bref, il obtient un beau et légitime succès.

Mais tout à coup, — ô épouvante ! — il aperçoit dans la foule un uniforme vert.

Presque en même temps un juron formidable achève de le convaincre que ses débuts dans l'art dramatique sont loin d'être honorés de l'approbation du spectateur qui porte cet uniforme.

— Ah ! drôle ! ah ! bandit ! tu veux me couvrir de honte ! s'écrie le père Jean ; car c'est lui que la mauvaise étoile de son fils amène sur le champ de foire ; et rien ne peut égaler sa stupeur et sa colère.

Ici, triple chenapan! continue-t-il, viens ici!

Et le pauvre pitre, glacé d'effroi, mais incapable de désobéir, jette sa perruque et se laisse rouler, à demi mort, jusqu'au bas de l'échafaudage.

Un bras nerveux l'empoigne par l'oreille et le remet sur ses jambes.

Puis l'ancien soldat de la République, voulant se dérober à l'humiliation que lui cause cet esclandre, sort de la foule, entraînant sa malheureuse progéniture, et la ramenant au logis sans prononcer une parole.

Ce silence donnait à Étienne de vives inquiétudes.

Il eût préféré que la colère paternelle s'exhalât en imprécations, et il se doutait

qu'on allait lui administrer à huis clos la plus vigoureuse volée qui eût jamais affligé les reins d'un fils coupable.

Ses prévisions se réalisèrent de la façon la plus complète.

Le vieux douanier n'y alla pas de main morte. Il tenait à graver dans la mémoire d'Étienne le souvenir du châtiment. L'exécution cessa lorsqu'il eut le bras fatigué; puis notre jeune martyr de l'art dramatique s'en alla coucher à jeun et moulu.

Voilà comment Étienne-Marin Mélingue, en la quinzième année de son âge, fut initié aux grandeurs et aux déboires du théâtre.

Or c'était un garçon rempli d'intelligence.

Il comprit qu'il devait soigneusement

cachez à l'avenir ses velléités scéniques à ce père excellent, mais rude, qui, sous aucun prétexte, ne voulait démordre de ses préjugés.

Donc il enveloppa sa vocation d'un voile d'hypocrisie, et cela d'une manière si adroite, qu'on le crut pendant six mois exclusivement occupé de sculpture, tandis qu'il était en instance pour se faire admettre dans la troupe de Franconi.

C'était monter en grade, au moins sous le rapport du costume.

Paillasse, avec son habit de toile à matelas, n'approche point de l'élégance d'un écuyer.

Toutes les nuits Étienne rêvait du pantalon collant et du frac de velours orné de paillettes. Il ne voyait rien au-dessus de

la profession de *clown*. Crever triomphalement le papier d'un cerceau pour retomber en selle sur un cheval lancé au triple galop lui semblait le *nec plus ultra* de la félicité humaine.

Sa bonne mine et sa taille svelte plaidaient en sa faveur.

Il fut accueilli d'emblée par l'administration du Cirque, et l'on donna des ordres pour qu'il reçût immédiatement tous les principes de l'art équestre.

Mais cette magnifique éducation ne s'acheva pas.

A sa quatrième leçon de manège, ayant mal calculé son élan, Mélingue alla rouler à dix pas de la selle et s'endommagea une côte.

On le releva tout à fait guéri de sa passion pour la gloire hippique.

Ces infructueuses tentatives sur l'âpre terrain des choses interdites le décidèrent à ne plus s'occuper que de la sculpture, pour laquelle il annonçait vraiment d'admirables dispositions.

Un jour, — ce fut une époque mémorable de son existence, — il vit entrer au logis paternel M. Lair, conseiller de préfecture.

— Vous vous appelez Étienne Mélingue, lui dit ce personnage, et vous êtes un des meilleurs élèves de M. Odelli. Montrez-moi quelques-unes de vos ébauches.

Étienne s'empressa d'obéir.

— On ne m'avait pas trompé, dit M. Lair :

Mais il faut quitter la province, jeune homme, et remonter jusqu'aux sources de l'art. Vous ne les trouverez qu'à Paris. Je vous achète vos ébauches ; voilà trente écus pour vos frais de route.

La parole du conseiller avait du poids.

Jean Mélingue donne son consentement au voyage, et notre héros ne lui laisse pas le temps de changer d'idée.

Moins de vingt-quatre heures après, muni d'une lettre de M. Odelli pour un artiste <sup>4</sup> chargé des sculptures de la Madeleine, il monte en diligence avec cinquante-trois francs dans sa poche.

On arrive. La vue de Paris jette Étienne dans une sorte de délire. Il laisse sa malle

<sup>4</sup> M. Bochart.

aux Messageries, court les rues, franchit les boulevards, s'émerveille à chaque pas, oublie complètement de dîner, suit la foule qui entre au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et en sort à minuit presque fou d'enthousiasme et ne sachant pas où il irait coucher.

Le lendemain, sur sa lettre et sur l'échantillon de son savoir-faire, il est favorablement accueilli par le sculpteur de la Madeleine.

Au nombre des élèves de ce maître, il retrouve plusieurs amis bas-normands, qui l'engagent à venir habiter avec eux.

Ils demeureraient dans une maison garnie très-simple, à la portée de la bourse d'Étienne. Les chambres, suffisamment propres, ne coûtaient que douze francs



par mois, et l'on pouvait y loger à deux.

Ce gîte économique était situé Petite-Rue Saint-Jean, au coin du faubourg Saint-Martin.

L'hôtesse, madame Carré, bonne pâte de femme s'il en fut, recevait de ses locataires le nom d'*Ogresse*, par antiphrase.

Or, dans la Petite-rue Saint-Jean, le dieu Hasard ne tarda pas à faire de ses tours. Mélingue tomba sur un camarade de chambre, appelé Hippolyte, qui se destinait au métier de comédien.

Celui là aussi est devenu célèbre; et le nom de Tisserant n'est pas un des noms les moins chers au public.

Les deux jeunes gens sympathisaient

de goûts et de caractères. Une étroite amitié les uni :

Tout aussitôt la fibre dramatique se réveille dans le cœur d'Étienne.

On dépense à aller voir jouer Frédérick-Lemaître le reste des trente écus donnés par le conseiller de préfecture, puis Hippolyte fait débiter son ami sur le théâtre bourgeois de la rue Lesdiguières.

Bientôt ils signent l'un et l'autre un engagement pour la province.

Jugez de leur allégresse ! Ils appartiennent à la troupe du père Dumanoir, et le père Dumanoir leur annonce avec emphase que son but est d'exploiter les villes et bourgades de la Flandre française.

Nos jeunes acteurs n'avaient point d'honoraires fixés,

La constitution de l'entreprise était toute socialiste, bien que le mot fût encore inconnu. Tous frais couverts, l'excédant des recettes devait être partagé entre le père Dumanoir et sa troupe. Malheureusement celui-ci prenait trois parts, et l'un des associés s'en attribuait cinq, sous le fallacieux prétexte qu'il fournissait de costumes toute la compagnie.

On appelait ce gros mangeur Ferdinand le Cosaque.

Étienne avait des instincts de justice fort développés. Il prit en haine le fournisseur de costumes, et, comme les antipathies ne manquent jamais d'être réciproques, Ferdinand le paya bientôt de retour.

Leurs rapports étaient trop désagréables pour durer longtemps.

Après un *fiasco* de premier ordre éprouvé par nos comédiens à leurs débuts à Valenciennes, *fiasco* qui eut pour cortège la détresse et un redoublement de discorde, Mélingue prit congé du père Dumanoir et passa dans la troupe rivale de prestidigitation et de voltige, qui charmait bien autrement les bourgeois de la ville.

Était-ce déchoir ? notre héros ne le pensait pas.

D'ailleurs, M. Bertrand, dit Zozo du Nord, l'heureux chef de ces autres bohèmes, lui faisait des conditions superbes : il lui *promettait* cinquante francs par mois.

En redevenant saltimbanque, Mélingue changea de nom et se fit appeler M. Gustave.

Il s'initia aux mystères de la haute et de la petite banque, se distingua par son agilité, par ses bonnes grâces naturelles, et fit florès sur toute la ligne.

Mais, quand arriva la fin du mois, Zozo du Nord, auquel il réclamait ses honoraires, le pria de repasser plus tard, pour cause d'indisposition de la caisse.

Mélingue, encore sous l'impression de ce refus de paiement, reçoit une lettre d'Hippolyte, ainsi conçue :

« Reviens, le Cosaque est parti ! »

A l'instant même, la résolution d'Étienne est prise. Il brûle la politesse à Zozo du Nord et retourne au père Dumanoir.

Celui-ci le presse tendrement contre son cœur.

— Mon enfant, lui dit-il, ces populations abruties ne peuvent nous comprendre, et nous allons passer la frontière. Il est probable que les Belges, peuple éclairé, vont remplir nos escarcelles.

La troupe entière partagea cette espérance et quitta Valenciennes en secouant aux portes de la ville la poudre de ses souliers.

Nos comédiens, arrivant en Belgique, prenaient de véritables allures de conquérants; mais, hélas ! cette campagne théâtrale fut aussi désastreuse pour eux que l'avait été celle de 1815 pour le grand empereur.

Dumanoir déclara les Belges atteints

de crétinisme, et dit, un beau jour, à ses administrés :

— Sauve qui peut !

Ce fut une déroute complète. Pour se soustraire à des créanciers impitoyables, toute cette volée d'artistes se rabattit à tire-d'aile sur la terre de France.

Étienne et Hippolyte ne voulurent point se séparer.

Le père Dumanoir ayant pris la fuite avant tous les autres, on ne savait où choisir un point de ralliement, lorsqu'un écrit mystérieux indiqua Lille comme lieu de rendez-vous.

Mélingue et Tisserant se dirigèrent donc vers Lille ; mais dans quel état, grand Dieu !

Par la neige et par un froid de huit

degrés, sans un sou vaillant, ils partirent, affublés chacun d'une vieille polonaise, dont ils attachaient la jupe avec des épingles, pour dissimuler l'absence de culottes et ne pas offenser la pudeur des gendarmes.

Ils avaient quinze ou dix-huit lieues de voyage pédestre, mais ils en firent bien vingt-cinq ou trente pour avoir voulu abrégé la route et prendre des chemins de traverse. Les malheureux seraient morts de faim, sans une paysanne charitable qui leur donna quelques bribes de pain noir.

Enfin ils touchent aux portes de Lille.

Mais ces portes sont closes. Un concierge impitoyable refuse de les ouvrir <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il fallait pour entrer de nuit dans la ville un permis du commandant de place. Deux fois Mélingue



Nos tristes voyageurs, exténués d'inanition et de fatigue, passent la nuit dans une guérite abandonnée.

Le froid glace leurs membres. Dans la crainte de geler sur place, ils résistent au lourd sommeil qui les gagne. Plus robuste qu'Hippolyte, Étienne s'efforce de lui remonter le moral en se moquant de la fortune adverse.

réussit à franchir le guichet en profitant du passage des diligences, et deux fois il retourna vers son compagnon de route, qui, n'ayant pas eu le même bonheur ou la même agilité, avait été repoussé dehors par le cerbère. En décembre dernier, à la fin d'une représentation au bénéfice de Tisserant, celui-ci sortait du théâtre, avec Étienne et quelques amis. Il faisait une bise glaciale, et la neige tombait à flocons serrés. « Vous voyez cet homme-là? dit Hippolyte en frappant sur l'épaule de Mélingue; eh bien, il y a vingt ans, par une nuit semblable, aux portes de Lille, je serais mort sans lui de froid et de désespoir! »

A six heures du matin, les portes s'ouvrent.

Ils se traînent péniblement chez un modeste traiteur, où deux tasses de café, jointes à deux verres d'eau-de-vie et à la tiède température d'un poêle, les raniment et rétablissent la circulation du sang.

Mais il faut payer l'écot.

Tisserant laisse Mélingue en gage, et sort pour aller vendre une paire de bas à trousse<sup>1</sup>, dont le prix devait solder la consommation. Bientôt il rentre avec une pièce de quarante sous. Il avait fait un marché d'or.

Pour comble de chance, il vient d'ap-

<sup>1</sup> Espèce de maillots, dont on se sert pour jouer les rôles moyen âge.

prendre que la troupe du père Dumanoir est réunie, depuis la veille, à l'hôtel du *Singe couronné*, et doit partir, le jour même, afin d'aller donner quelques représentations à Armentières <sup>1</sup>.

Sans plus de retard, Oreste et Pylade rejoignent leurs camarades.

Ils les trouvent dans un état de pénurie aussi complet que le leur. Néanmoins on part, on arrive à Armentières; mais, hélas! point d'argent pour faire annoncer la représentation!

Le tambour de la garde nationale veut être payé d'avance, et, dans quinze bourses réunies, on n'a pu rassembler vingt sous qu'exige ce fonctionnaire.

<sup>1</sup> Petite ville, située à treize kilomètres de Lille.

— Eh bien, je les avance à la communauté! s'écrie le généreux Mélingue en montrant une pièce qui lui reste de la vente des bas à trousse. Faisons le tour de la ville, tous ensemble et tambour en tête, à l'instar de Zozo du Nord. C'est une publicité qui ne coûte rien.

Aussitôt fait que dit.

Le cortège traverse la ville, s'arrêtant à l'angle des carrefours et annonçant le spectacle du soir.

On joua une pièce militaire avec des costumes prêtés par de complaisants gardes nationaux, amateurs de spectacles gratuits.

Tout alla bien pendant quelques jours; mais, soit que le public trouvât le répertoire peu varié, soit que le carême

empêchèt le théâtre de se garnir, les recettes baissèrent, baissèrent encore, et la famine revint avec sa face pâle.

— Hippolyte, adieu, dit Mélingue. Ce serait folie que de vouloir continuer cette lutte avec la misère. Je m'en retourne à Caen.

— Bon ! Comment feras-tu le voyage ? tu n'as pas un centime en poche.

— Cela ne m'embarrasse guère. Je vivrai le long du chemin en pêchant des grenouilles, et je les ferai cuire dans la marmite des bons villageois, que je divertirai en leur chantant des complaintes. Es-tu décidé à me suivre ?

— Ma foi, non.

— Bonne chance alors, et au revoir, quand Dieu le voudra !

Notre artiste se met en route. Cinq jours après il arrive à la barrière de la Villette.

Le délabrement de son costume l'empêche d'entrer dans Paris avant la nuit tombante. Il se propose d'aller frapper à la porte de madame Carré, son ancienne *ogresse* de la Petite-Rue Saint-Jean. La bonne femme, à coup sûr, ne lui refusera point asile, et, chez elle, il retrouvera sans doute quelque camarade.

Donc il se met en devoir de gagner son ancienne résidence. Il arrive, regarde, cherche la maison. Plus de maison !

Elle était démolie.

Par bonheur les caves subsistaient encore. Mélingue y pénètre, trouve de la

paille, se couche et s'endort du sommeil fiévreux d'un homme qui a l'estomac vide et cinquante-sept lieues dans les jambes.

Un ami, qu'il rencontre le lendemain, lui prête trente sous.

Avec cette faible somme il se décide à regagner sa ville natale, comptant beaucoup plus sur la Providence que sur ses propres forces.

Le premier jour il accomplit la moitié du trajet. Mais ses finances sont à sec. Le pauvre garçon passe la nuit dans une carriole de blanchisseur et se dit au réveil :

— Il faut arriver ce soir, ou mourir !

Aussitôt il reprend sa course, et fait vingt-quatre lieues tout d'une traite, sans boire ni manger.

Ceci paraîtra fabuleux, mais ce n'en est pas moins de l'histoire.

Les yeux d'Étienne s'injectaient de sang ; son artère battait à rompre le réseau de ses tempes. Néanmoins il marchait, il marchait toujours. Obéissant à une volonté surhumaine, ses muscles semblaient être devenus d'acier.

Bref, il arrive à Caen. Le voilà devant la maison de son père.

On lui annonce que celui-ci est déménagé. Son nouveau domicile n'est pas très-loin ; mais Étienne parcourt plus difficilement cette faible distance que l'effroyable route qu'il a dévorée en quinze heures de marche. Enfin il arrive, appelle son père d'un cri désespéré, et tombe sans connaissance.



Le vieillard accourt, le prend dans ses bras, le porte sur un lit, puis s'agenouille accablé, murmurant au milieu d'un sanglot :

— Mon pauvre garçon ! mon pauvre garçon !

Pendant huit jours le jeune homme fut agité par une fièvre ardente. Le père Jean n'eut pas un mot de reproches. Son fils lui revenait malheureux, tout était pardonné :

Il acheta des livres à Étienne pour l'aider à tromper les ennuis de la convalescence, et, quand notre héros fut bien portant :

— Tu ne te plairas plus chez nous, lui dit-il. Retourne à Paris. L'expérience a dû te rendre sage, et tu renonceras, j'i-

imagine, à te faire acteur. Il faut reprendre la sculpture. C'est un bel état, qui du moins nourrit son homme.

— Oui, père, répondit Étienne avec l'apparence d'une profonde conviction.

Deux jours après, il regagnait Paris, juché sur la banquette des Messageries royales.

Sa première visite fut pour mademoiselle Duchesnois. On lui avait parlé à Caen de la célèbre tragédienne comme d'une fée protectrice et bienveillante.

Effectivement mademoiselle Duchesnois lui fit excellent accueil.

Après l'avoir entendu déclamer quelques morceaux de Racine, elle lui donna pour Alexandre Soumet une lettre de recommandation très-pressante.

L'accueil du poète ne fut pas moins aimable que celui de la vieille Hermione <sup>1</sup>. Déjà Mélingue voyait s'ouvrir pour lui les coulisses de l'Odéon, théâtre où l'auteur de *Clytemnestre* faisait alors la pluie et le soleil. Mais, ô désenchantement ! ce fut aux frères Séveste, directeurs des théâtres de la banlieue, qu'il adressa le jeune artiste.

Mélingue accepta l'engagement que lui offrirent ces maquignons dramatiques.

Il joua d'abord sur la scène de Montparnasse ; puis il fut attaché à résidence fixe au théâtre de Belleville.

On lui donnait bien réellement, pour lors, cinquante francs d'honoraires men-

<sup>1</sup> Mademoiselle Duchesnois avait alors près de soixante ans.

suels, à charge toutefois de se fournir de costumes de ville, et, comme on en peut juger, la position n'était pas brillante.

A son arrivée dans les coulisses du théâtre de Belleville, Mélingue jeta un cri de surprise joyeuse à l'aspect de son ami Tisserant, qui jouait là les jeunes premiers, aux mêmes conditions pécuniaires.\*

Voilà nos amis dans la joie; ils s'embrassent et se racontent leurs aventures.

Un jour viendra peut-être où nous dirons celles d'Hippolyte.

En attendant, nous devons annoncer au lecteur que la Renommée aux cent bouches avait commis l'indiscrétion de porter jusqu'au chef-lieu du Calvados la nouvelle de l'engagement de Mélingue.

Le vieux douanier fut au désespoir

lorsqu'il apprit que son fils était remonté sur les planches au lieu de reprendre la sculpture.

Il choisit pour confident de ses peines un pédagogue appelé Bertrand, qui lui offrit sa main pour écrire au coupable des lettres foudroyantes.

Pauvre villageois arraché à la charrue par la Révolution, le père Jean ne savait pas écrire.

Les susdites lettres commençaient invariablement par ces mots : « *Bouffon du public !* » etc. Il y avait dans le B et dans les FF certaines fioritures qui trahissaient clairement leur origine calligraphique à l'œil sagace du destinataire.

Mélingue souffrait de chagriner ainsi ce

pauvre vieillard ; mais le démon du théâtre était le plus fort.

Au bout de trois mois d'une existence presque supportable, en la comparant au passé, notre artiste vit enfin les journaux de théâtre s'occuper de lui et vanter les qualités précieuses qu'il tenait de la nature et de l'étude.

Un discret personnage le prit un soir à l'écart, dans un entr'acte, et lui offrit pour les Antilles un engagement magnifique. Il s'agissait de cent écus par mois.

La somme était rondelette. Pour Étienne elle représentait une véritable fortune. Mais comment rompre l'engagement avec les frères Séveste ?

— Bah ! fit l'agent théâtral, rien de plus simple : soyez malade.

— Je serai malade, c'est convenu! répond Mélingue, entièrement décidé.

Le lendemain, il envoie dire aux frères maquignons que la fièvre l'oblige à garder le lit. Pendant les jours qui suivent, il continue de donner sur sa santé des bulletins de plus en plus alarmants.

On lui signifie qu'un artiste appointé à cinquante francs par mois ne peut décemment être malade plus d'une semaine.

« Si vous n'avez pas repris votre service dans quarante-huit heures, ajoute la missive directoriale, on se verra forcé de pourvoir à votre remplacement. »

Mélingue n'en attendait pas davantage. Il prend au plus vite le chemin du Havre.



Pendant un mois les vents contraires le retiennent dans le port, au milieu de trames perpétuelles. Il s'imagine que les frères Séveste ont découvert sa fugue et envoient toute la gendarmerie de France à ses trousses.

Enfin il s'embarque sur le trois-mâts *l'Industrie*, capitaine Chambon.

Ce navire, au bout de soixante-cinq jours, dépose notre héros sur le quai de la Pointe-à-Pitre. Une tempête qui a chassé le bâtiment dans les parages du Sénégal et un calme plat qui a laissé pendant trois semaines les voiles inactives ont été cause de cette longue traversée.

Le mal de mer s'empara de Mélingue au Havre et ne le quitta qu'aux Antilles.



Nous le voyons débiter à Fort-Royal <sup>1</sup>, sous ce même nom de Gustave, qu'il a pris autrefois chez Zozo du Nord, et du premier coup il excite l'enthousiasme de ce peuple créole, si artiste malgré son indolence, ou peut-être à cause de son indolence.

Mélingue jouait la tragédie, le drame, la comédie, le vaudeville, et même l'opéra, au choix de la direction. Il se faisait applaudir dans tous les genres.

Or, si le comédien gagna les sympathies universelles, le négrophile manqua de s'attirer de fâcheuses affaires.

Il lui arriva plusieurs fois d'exprimer trop vivement la commisération qu'il

<sup>1</sup> La même troupe desservait à la fois la Guadeloupe et la Martinique.

ressentait pour les pauvres esclaves. Un avis officieux du gouverneur le prévint de s'abstenir de toute propagande abolitionniste.

Au nombre de ses camarades se trouvait le père Verteuil<sup>4</sup>, aussi excellent homme que bon artiste, et qui avait pour l'histoire naturelle une passion désordonnée.

Il possédait une collection d'ophidiens unique au monde.

La troupe retourna donner des représentations à la Guadeloupe et à la Trinidad ; puis elle regagna Fort-Royal au mois de septembre 1830, juste au mo-

<sup>4</sup> Grand oncle du secrétaire actuel de la Comédie Française.

ment où arrivait la nouvelle de la Révolution de juillet.

Toute la colonie fut bouleversée par ce grand événement politique. Une classe surtout, la classe des mulâtres, le saluait avec transport.

Ils se réunirent tumultueusement, et revendiquèrent, comme citoyens, celui des droits de l'égalité qui avait le plus de prix à leurs yeux, le droit d'être confondus au théâtre avec les blancs.

Le gouverneur leur accorda pleine et entière satisfaction ; mais il donna, le soir même, l'ordre de fermer la salle.

Devant ces procédés d'autocrate, les comédiens de la Martinique durent se disperser.

Mélingue se fit peintre en miniatures.

Son début dans cette nouvelle carrière fut le portrait d'un jeune homme, qu'un duel héroïque avait rendu fameux dans l'île. Chacun trouva la ressemblance si merveilleuse et si parfaite, que l'auteur du portrait se vit à l'instant même accablé de commandes. Il gagna vingt mille francs en cinq mois.

Voyant la fortune lui prodiguer ses faveurs, il eut hâte d'envoyer de ses nouvelles à son vieux père.

Celui-ci reçut, un jour, une caisse de la Martinique. Son premier mouvement fut de croire qu'elle lui était expédiée par erreur. Il voulut la refuser ; mais l'adresse était exacte, précise, on ne pouvait con-

server aucun doute sur la destination.

Du reste, pas l'ombre de port à payer.

Le père Jean fit sauter le couvercle de la caisse : elle contenait une cinquantaine de bouteilles de rhum et de tafia, soigneusement emballées, et quelques numéros de journal.

Espérant trouver le mot du colis énigmatique, le vieillard lut avec curiosité ces feuilles américaines. Dans chacune d'elles revenait à tout propos l'éloge d'un nommé Gustave, artiste dramatique, peintre, etc.

— Voilà qui est singulier, se dit le père Jean, je ne connais pourtant point de Gustave !

Enfin, tout au fond de la caisse, il

trouve une riche tabatière, et, dans cette tabatière, une lettre d'Étienne qui explique tout.

— A la bonne heure! murmure le brave homme en essuyant une larme, le voilà peintre : j'aime mieux cela !

Sur les entrefaites, que devient M. Gustave aux Antilles?

M. Gustave, incorrigible, se laisse tenter par un courtier dramatique, signe un engagement pour le théâtre de Rouen, et regagne la France, malgré le mal de mer et en dépit de la fortune, qui lui prodiguait à la Martinique ses plus douces caresses.

La traversée, cette fois, est beaucoup moins longue.

Cinq semaines après, il débute avec succès à Rouen, dans l'emploi des troisièmes basses-tailles.

Son père reçoit une lettre qui l'exhorte à solliciter un congé de huit jours et à venir embrasser l'enfant prodigue.

Notre ex-soldat républicain croit faire un rêve.

Il prend la voiture, arrive, et tombe de surprise en surprise. A Rouen, le nom de son fils est dans toutes les bouches. On ne parle que des succès d'Étienne au théâtre, et de la statue de Corneille, qu'il a faite en moins de huit jours<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette statue fut placée sur la scène du Théâtre-des-Arts, et couronnée à l'anniversaire de la naissance du poète.

Le vieux douanier pleurait et riait tout à la fois.

Quand son fils, lui donnant le bras et lui parlant avec une respectueuse déférence, le promenait dans la ville ou le conduisait au théâtre, il se redressait comme un homme rajeuni d'un demi-siècle.

Les huit jours de congé s'écoulèrent ; il fallut reprendre la route du Calvados.

Jean Mélingue, tout à fait réconcilié avec l'art dramatique, monta en diligence, après avoir embrassé vingt fois Étienne. Il agita longtemps son mouchoir à la portière de la voiture qui s'éloignait, et que le jeune homme regardait au travers de ses larmes. Un pressentiment disait au



filz qu'il ne reverrait plus son père en ce monde.

Effectivement le vieux douanier mourut à quelques mois de là.

Mélingue trouva sur la table de la chambre paternelle un rouleau de pages écrites, les unes complètes, les autres inachevées. Le vieillard regrettait les injures adressées jadis par le pédagogue à notre comédien débutant. Ne voulant plus recourir à une main étrangère, il apprenait à écrire, afin de ne pas rester un ignorant aux yeux d'Étienne et de pouvoir lui-même correspondre avec lui. Sur l'une de ces pages on lisait en lettres hautes d'un pouce :

« Je suis content de mon filz. Il me

donne beaucoup de joie sur mes vieux jours. »

La dernière pensée du père Jean avait été une bénédiction. Cela porta bonheur à Mélingue.

Peu de mois après, Marie Dorval vint à Rouen.

— Croyez-moi, dit-elle au jeune artiste, ne restez pas davantage en province : on y respire un air mortel au talent. Venez à Paris ; je vous présenterai moi-même à Alexandre Dumas.

Le conseil était sage, il fut suivi.

Dumas fut charmant avec Mélingue. Il s'empessa d'écrire deux mots à Harel, en lui demandant pour le porteur de la présente une place à la porte Saint-Martin.

Malheureusement le Napoléon des di-

recteurs était, ce jour-là, d'un abord massacrant. Frédérick venait de lui jouer nous ne savons plus quel tour.

— Impossible ! répondit-il à Mélingue sur un ton bourru : j'ai ma troupe au grand complet.

Notre solliciteur désolé revient chez Dumas, qui lui dit :

— Dame ; mon cher, allez voir Merle, il trouvera moyen de vous caser quelque part.

Merle renvoya Mélingue à d'Épagny, et là s'arrêtèrent définitivement les pérégrinations.

D'Épagny et mademoiselle Georges, — cette bonne Georges, — sont les véritables auteurs de la fortune d'Étienne. Voici le stratagème dont ils s'avisèrent l'un et

l'autre pour forcer la main à Harel, esprit pointu qui repoussait très-souvent par simple amour de la contradiction tout ce qu'on lui proposait d'avantageux pour son théâtre.

D'Épagny faisait alors jouer son drame des *Malcontents*, et Mélingue devait dessiner le portrait de Georges en tête de la pièce imprimée, ce qui autorisait l'auteur à le conduire avec lui dans les coulisses.

Un jour, Harel dit à d'Épagny :

— Quel est donc ce jeune homme qui vous accompagne ?

— C'est un peintre de ma connaissance.

— Un beau garçon !

— Oui, n'est-ce pas ? S'il était co-

médien, quel fier amoureux ça ferait!

— Sans doute; mais il n'est pas comédien, répond Harel avec distraction.

Dix minutes après, Georges, sur le point d'entrer en scène, frappe sur l'épaule du directeur.

— A propos, dit-elle, connaissez-vous ce beau brun, que je vois là-bas, depuis cinq ou six jours, drapé dans son manteau? Une tête superbe! On dirait d'une statue grecque.

— C'est un ami de d'Épagny, un peintre.

— Ah! je le croyais comédien. Quel dommage!

— Ma foi, chère belle, j'en disais autant que vous tout à l'heure.

Le stratagème allait au mieux, et l'esprit du terrible despote était préparé. Georges et d'Épagny n'attendaient plus qu'une occasion pour frapper le grand coup. Cette occasion, trois jours après, se présenta d'elle-même.

L'affiche annonçait la *Tour de Nesle*.

Delaître, qui jouait Buridan, se trouva saisi d'une indisposition subite au lever du rideau. Le directeur s'arrachait les cheveux. Il y avait une recette énorme, et l'on allait être obligé de la rendre.

Mélingue était là comme d'habitude.

— Voyez un peu ce diable d'homme, fit d'Épagny, de quel embarras il pourrait vous tirer, mon cher Harel...

— S'il était comédien ! interrompit le

directeur avec un soupir; mais il n'est pas comédien.

— Justement, voilà ce qui vous trompe! s'écria Georges en éclatant de rire.

— Vous dites, ma chère?

— Je dis que monsieur est un artiste distingué, fort applaudi à Rouen, et ailleurs.

— Bah!... saurait-il Buridan?

— C'est mon dernier rôle, dit Mélingue, qui s'approcha, sur un signe de Georges.

— Ah! monsieur, vous me sauvez la vie!... Moëssard, faites une annonce, et dites aux spectateurs que, Delaître étant malade, un artiste de Rouen, qui se trouve

ici par hasard, monsieur..... Monsieur qui ?..... pardon !

— Mélingue, dit notre héros en s'inclinant.

— A merveille! le nom est heureux... Et que M. Mélingue veut bien se charger de le remplacer. Vite, Moëssard, vite!

Le brave régisseur exécuta l'ordre.

A la fin de la représentation, Harel engageait le protégé de Georges et de d'Épagny. Notre Buridan improvisé avait presque fait crouler la salle sous les trépignements et les bravos.

Mélingue joua dans les *Américains*, dans *Charles III, ou l'Inquisition*, dans *Guillaume Colmann*, et remplit le rôle



du mauvais ange dans *Don Juan de Marana*. Puis la déconfiture de Harel l'envoya au théâtre de l'Ambigu-Comique, où il devint le comédien ordinaire de Frédéric Soulié.

Nous citerons au nombre de ses créations les plus remarquables Gaetan il Mammone, dans la pièce de ce nom, — Cavalier des *Talismans*, — Poyer des *Étudiants*, — et Villaflor des *Amants de Murcie*.

Vers 1838, Mélingue unit sa destinée à celle d'une aimable et charmante femme, mademoiselle Théodorine, actrice délicieuse, énergiquement applaudie aux Folies-Dramatiques et à la Porte-Saint-Martin.

La Comédie-Française l'engagea plus tard et ne sut point la conserver.

Madame Mélingue, cédant aux injustes persécutions de Rachel, prit sa retraite, et ce beau talent fut perdu pour le théâtre. Mais elle y a laissé des souvenirs qui ne s'effaceront pas.

Elle avait au suprême degré le don des larmes, et la fibre dramatique vibrait chez elle avec une énergie qui faisait le désespoir de mademoiselle Félix.

Bientôt l'Ambigu joua les *Trois Mousquetaires*.

Le jour de la représentation fut un grand jour pour Mélingue. Du rôle de d'Artagnan il sut faire sortir une création splendide, un admirable type de Gascon intrépide, loyal et hâbleur.

Si nous pouvons nous exprimer de la sorte, il réalisa en chair et en os ce diable à quatre, que Dumas seul avait pu concevoir.

Depuis ce jour, on salue Mélingue comme l'égal des plus grands artistes de ce temps-ci, et l'étoile de Frédérick-Lemaître est éclipsée.

Toujours à la piste de nos plus beaux talents, qu'elle cherche à réunir sur sa terre ingrate, la Russie fit proposer aux époux Mélingue, par l'organe du général Guédéonoff, un nombre de roubles fabuleux s'ils voulaient signer un engagement pour Saint-Pétersbourg.

Ces magnifiques propositions éblouirent notre couple. Mélingue rencontra Laferrière et lui demanda conseil.

— Ma foi, répondit celui-ci, vous ferez mieux de rester en France, mon cher.

— Pourquoi donc ?

— Je vais vous le dire. Vous êtes vif, ardent, plein de franchise : eh bien, vous ne resterez pas trois semaines à Pétersbourg sans vous exposer à de méchantes aventures.

— Bah !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer. Sur un mot, sur un geste, on vous reconduit à la frontière, par un froid de trente degrés. On ne vous laisse pas même le temps de prendre un manteau.

— Diable ! diable !

— Savez-vous ce que l'empereur Ni-

colas m'a fait, à moi? S'étant aperçu que je portais moustaches malgré l'ordonnance, il me l'a brutalement empoignée en plein foyer des artistes, en me disant : « Que je vous y reprenne encore ! »

— Tête et sang ! fit Mélingue, je lui aurais arraché la sienne !

— Vous voyez, mon cher, vous voyez... Le conseil est bon. Restez en France.

D'Artagnan refusa net les offres de Guédéonoff, et passa un traité avec le Théâtre-Historique.

Sur cette nouvelle scène, après avoir très-noblement interprété le personnage de Henri IV, il sut rendre presque possible l'impossible Monte-Cristo.

Qu'il était magnifique en jouant le

*Comte Hermann!* et quelles suprêmes ressources il trouva dans son talent lorsqu'il fallut soutenir ce pitoyable drame d'*Urbain Grandier!*

Plus tard, *Catilina* nous le montra sublime de conviction et de haine.

Or tout ceci n'était rien.

Paul Meurice n'avait pas encore écrit cette belle œuvre qui devait détourner un bras du Pactole et le faire couler dans la caisse de Marc Fournier.

*Benvenuto Cellini* fut l'incarnation suprême de Mélingue.

On crut voir, après trois siècles, le sculpteur florentin sortir vivant de la tombe, et tout Paris courut admirer sa noble et fière contenance. La statuette ébauchée sur la scène en vingt minutes

jetait la salle entière dans un véritable enthousiasme.

Le directeur, trompé par de faux rapports, dit un jour à Mélingue :

— Cher ami, le public ne veut pas croire au prodige. Des malveillants lui persuadent qu'il est victime d'une mystification. Bref, on assure que vous substituez une statuette préparée d'avance à l'argile que vous semblez pétrir sous l'œil des spectateurs. Comment pourrait-on convaincre les incrédules?

— Rien de plus facile, dit Benvenuto. Faites venir Porcher.

Le chef de claque arrive.

— Écoutez bien, lui dit Mélingue : ce soir, quand je modèlerai ma statuette, vous ferez crier par un de vos hommes :

« Ça n'est pas malin, pardine ! la tête et les bras sont faits d'avance ! » Alors je hausserai les épaules ; je roulerai la glaise dans mes mains. De l'un des bras de la statuette je referai une tête, et de la tête un bras.

— Puisque tel est votre désir, monsieur Mélingue, je le veux bien, dit Porcher. Mais je vous annonce qu'on va casser une côte ou deux à mon solitaire<sup>1</sup>. Songez-y donc, le théâtre est plein de gens du métier, de sculpteurs, d'ornemanistes et de ciseleurs. Tous ces gaillards-là sont peu commodes. Ils taperont dur si on vous *débine*.

— C'est juste, dit Marc Fournier. Ne

<sup>1</sup> On nomme ainsi tout claqueur isolé.



compromettons les côtes de personne, et prenez que je n'ai rien dit.

Le talent de Mélingue n'est pas sans défauts. On reproche au célèbre acteur une certaine exagération dans son jeu, et l'on assure que son talent, plein de force et plein d'audace, garde quelque chose du clown.

Or ces défauts mêmes nous plaisent; ils nous semblent autant de qualités admirables dans les scènes qui se trouvent au niveau de cette nature bouillante de verve.

Mélingue est créé pour les rôles héroïques. Le drame, tel que l'a conçu l'école nouvelle, trouve en lui l'interprète le plus fougueux et le plus passionné.

Depuis Frédérick-Lemaître, on n'a pas rencontré d'acteur de cette puissance.

La direction de la Porte-Saint-Martin lui donna un congé pour aller représenter *Benvenuto Cellini* en province, et nous arrivons à l'accident déplorable qui affligea sa carrière dramatique.

Nous parlons de l'incendie du grand théâtre de Bordeaux.

Mélingue y perdit toute sa garde-robe d'acteur, avec une rare collection de costumes, d'armures et de curiosités.

Comédien consciencieux par excellence, il est toujours dans sa loge trois ou quatre heures avant la représentation. Cette loge est un véritable magasin de costumes, un arsenal à son usage personnel, où il s'enferme pour étudier ses effets et méditer longuement ses moyens.

Lorsqu'il donne des représentations en province, il agit de même.

Aussi tout ce qu'il avait emporté à Bordeaux, vêtements scéniques ou objets d'art, se trouvait au théâtre quand éclata l'incendie. Rien ne put être sauvé des flammes.

Il supporta cette perte avec stoïcisme.

— A quand le chemin de fer pour Paris? demanda-t-il à son maître d'hôtel, qui lui annonçait la catastrophe.

— Le convoi part dans une heure, monsieur.

— Bien. Préparez ma note, et faites avancer une voiture.

A son arrivée dans la Gironde, Mélingue avait six malles pleines. Il regagna Paris

sans autre bagage que le paletot dont il était vêtu.

Chacun s'intéressait à son malheur.

Napoléon III, assistant avec l'impératrice à une représentation de *Benvenuto*, crut devoir lui donner une marque de sympathie.

Dans un entr'acte il lui expédia son premier chambellan.

— Monsieur, dit ce dignitaire, Leurs Majestés désirent la statuette que vous venez de modeler sur la scène.

— Pardon, répondit Mélingue, c'est impossible. D'abord il ne faut pas la voir de trop près. Ensuite elle est faite sur une armature en bois, et l'argile, en séchant, se romprait avant d'arriver aux Tuileries.

Mais, puisque Leurs Majestés daignent me faire un tel honneur, je vais à l'instant même envoyer chez moi demander une épreuve en plâtre, que je les supplie d'agréer à la place.

— Fort bien, monsieur, répondit le chambellau. Je vais faire part à l'Empereur de vos observations.

Trois quarts d'heure après, la statuette arrivait dans la loge impériale, et Napoléon fit appeler l'artiste afin de le remercier lui-même.

Le lendemain, Mélingue recevait une superbe tabatière en or, avec incrustation de pierres précieuses dessinant le chiffre impérial.

— Vous voyez, monsieur, lui dit le comte Bacciocchi, l'Empereur n'a pas

voulu vous faire un cadeau anonyme.

On assure que Mélingue, dont les tendances politiques étaient légèrement rubicondes, a varié de couleur depuis cette époque.

Ses dernières créations au théâtre sont les rôles de *Salvator Rosa* et de l'*Avocat des pauvres*. Dans *Salvator* on l'a vu, nous ne dirons pas se surpasser, mais s'égaliser lui-même par un tour de force aussi prodigieux que celui de la statuette.

Tous les soirs il improvisait un tableau.

Certain gentleman voulut un jour lui acheter cette œuvre, qu'il venait de voir exécuter avec une rapidité inouïe.

— Je vous en donne mille francs, dit-il.

— Non certes, répond l'acteur :

— Deux mille francs !

Pour toute réponse, Mélingue prend un pinceau et barbouille la toile devant l'Anglais obstiné.

Le héros de ce livre habite, depuis tantôt dix ans, un petit cottage situé rue Levert, à Belleville. Dans le jardin, parcelle d'un grand domaine démembré, s'élèvent des arbres gigantesques ; il est assez éloigné de la voie publique pour que nul bruit ne vienne en troubler le calme mystérieux. On se croirait à vingt lieues de Paris.

Mélingue est le propriétaire de cette villa paisible.

L'habitation, meublée avec goût, n'est pas très-spacieuse. Elle suffit néanmoins à

toute la famille, composée de l'artiste, de sa femme, de sa belle-mère, de deux grands garçons de seize à dix-huit ans et d'une toute mignonne petite fille blonde de quatre ans, dont le sourire empêche Théodorine de regretter le théâtre et l'enivrement des succès d'autrefois.

En échange de la gloire le ciel lui donne tout le bonheur dont elle est digne.

Madame Mélingue est un peintre de mérite. On montre à Belleville des fleurs et des paysages dus à son pinceau, et que plus d'un artiste signerait avec orgueil.

Comme elle, ses deux fils ont la vocation de la peinture.

Pour tant de peintres il faut de nombreux ateliers. Le maître du logis en a formé quatre avec les remises, écuries et



autres dépendances dont le bourgeois son prédécesseur avait flanqué la maison,

Cette ruche laborieuse est constamment en pleine activité de travail.

Mélingue, rentrant chaque soir du théâtre, a le système nerveux trop surexcité pour se livrer à un sommeil immédiat. Il calme sa fièvre en pétrissant la glaise jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Puis il se couche, prend un livre, et ferme les yeux quand le reste de la famille les ouvre pour reprendre la palette ou l'ébauchoir.

Notre comédien se condamne à une solitude presque absolue, à cause des exigences de sa profession, dont il remplit tous les devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude.

Où perd beaucoup à cette retraite constante, attendu que Mélingue est un charmant causeur.

Il excelle dans le développement des paradoxes les plus intrépides. Ainsi, par exemple, il soutient que, pour réussir au théâtre, il faut avoir un détestable organe.

— Je vous certifie, dit-il, qu'une belle voix et un timbre pur y sont plus funestes qu'avantageux.

Pour appuyer ce raisonnement, il cite les noms de Frédérick, de Régnier, de Bocage, de Samson, de Bouffé, d'Arnal, et soutient sa thèse avec tant de chaleur et de vivacité, qu'on se prend à dire :

— Il n'a parbleu pas tort !

Le salon de Belleville est une sorte de

musée qui mérite une description particulière.

On y retrouve ce magnifique pastel de Giraud qui représente Mélingue sous le costume de Salvator. Chacun de nous a pu le voir dans les salles du Louvre. Le pastel de madame Mélingue, par le même, offre une touche aussi magistrale. Deux amis intimes de la maison, Raffet et l'auteur de la *Posada*, ont terminé la galerie de famille avec le portrait du père Jean, sous l'uniforme de soldat de la République, et celui de ses petits-fils, à l'âge de huit et dix ans. Joignez à cela plusieurs tableaux estimés de l'école française au dix-huitième siècle, deux grandes aquarelles d'Yvon représentant des scènes russes, une aquarelle de Diaz,

et, en fait de sculptures, un buste admirable de Théodorine, par Feuchère, puis les œuvres de Mélingue lui-même, savoir : l'*Histrion*, cette belle chose si universellement admirée et qui valut à son auteur la médaille d'or; les statuettes de Corneille et de Molière, celles du grand Frédéric, de François I<sup>er</sup>, de Duprez dans *Guillaume Tell*, de Giraud, de Bouffé dans le *Gamin de Paris*, et une foule d'autres, vous aurez une idée de la splendeur du muséum.

Presque toutes les statuettes de Mélingue ont été commandées par Susse.

— Il ne m'a jamais donné d'argent, dit Étienne avec candeur; mais, chaque fois que je vais chez lui, je prends quelque

*bibelot*, et je me trouve toujours lui re-devoir quelque chose.

Encore trois ans, et Mélingue quittera le théâtre. Il ne fera plus que de la sculpture. Peut-être alors consentira-t-il à travailler pour l'État, dont il refuse obstinément toutes les commandes.

— Je ne suis qu'un amateur, dit-il. Beaucoup de vrais artistes en ont plus besoin que moi.

Ces modestes et nobles paroles complètent l'éloge de l'homme de cœur et de talent que nous avons essayé de crayonner.

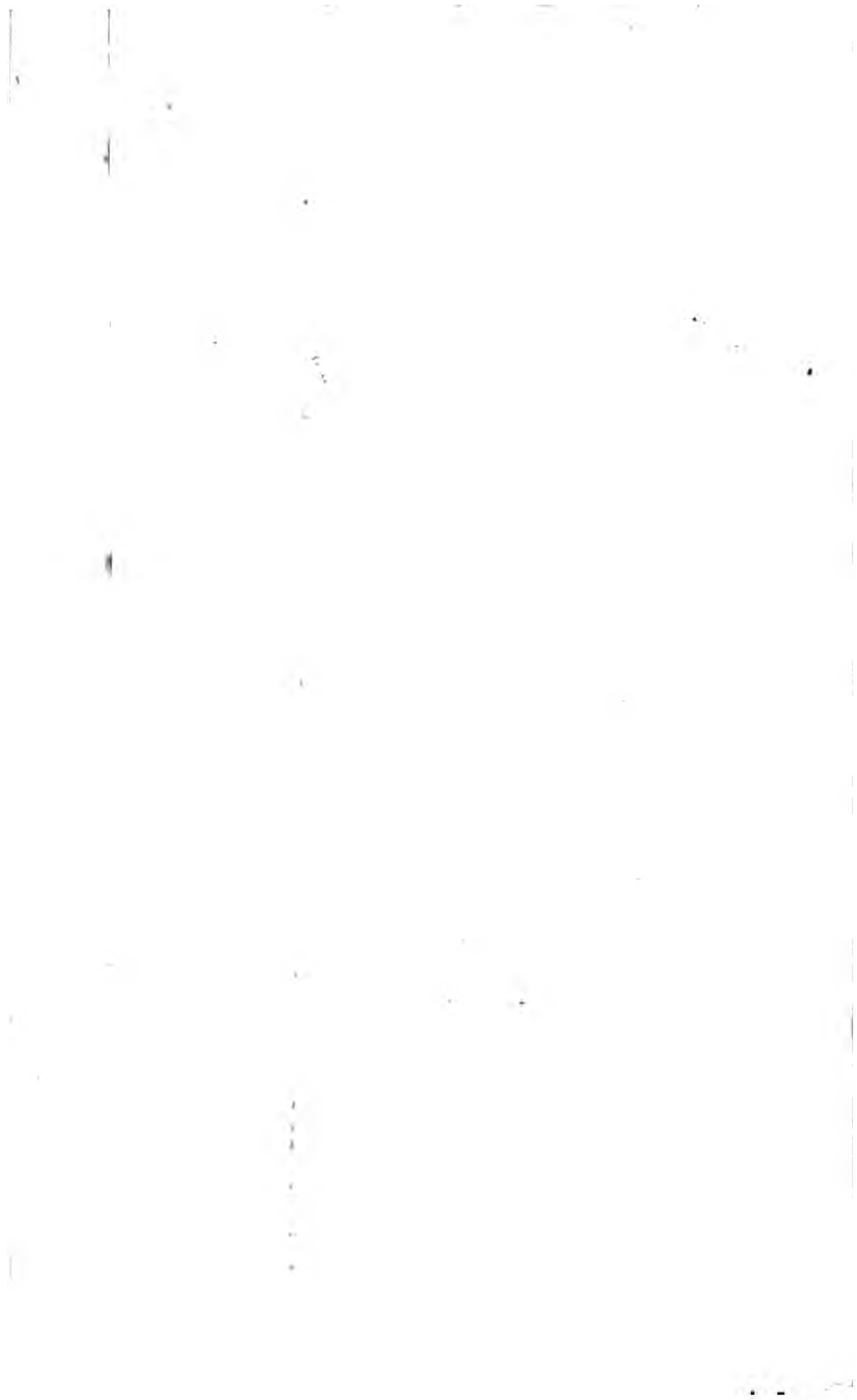
FIN. •

Girard de mon Coeur

Mery est en crante. Fournir leur,  
Hermission pour le Piere Fan et

Tou Ornelingo Terbrasse  
à bras et à rebas

Melny



**PAUL DELAROCHE**



**EN COURS DE PUBLICATION**

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

## **MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

## **CONFESSIONS DE MARION DELORME**

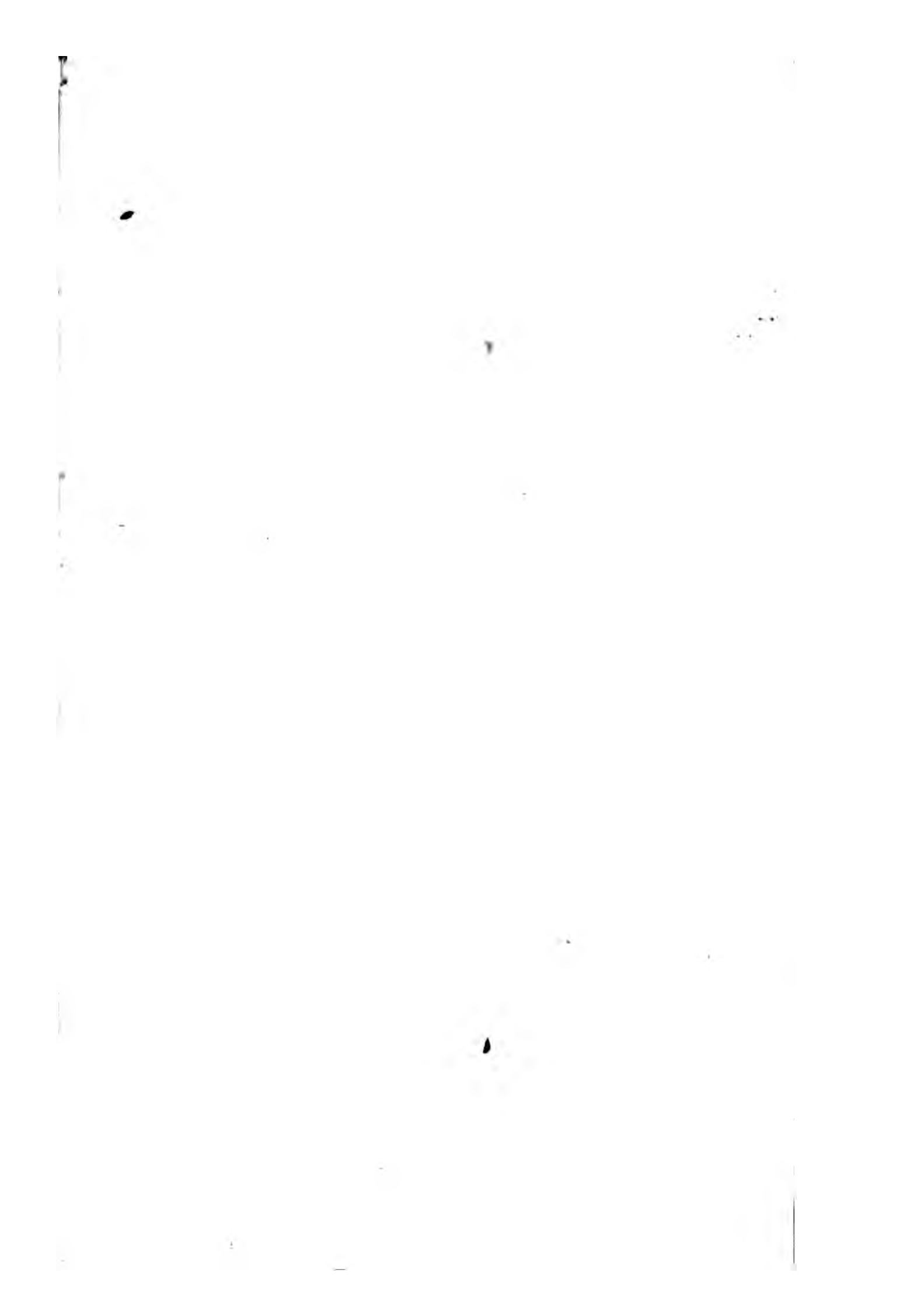
**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





*Carey, del et sculp*

*Imp de Manceon 67 r S<sup>o</sup> Jacq Paris*

**PAUL DELAROCHE**

LES CONTEMPORAINS

---

PAUL  
**DELAROCHE**

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

---

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—  
1856

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction  
et de reproduction à l'étranger.



## CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

---

Nous pouvons dire aujourd'hui quels griefs M. Gustave Planche s' imagine avoir contre nous. Ils sont au nombre de quatre.

L'illustre critique soutient :

1° Que nous l'accusons d'avoir passé, mal vêtu, devant la pharmacie

paternelle, pour humilier l'auteur de ses jours <sup>1</sup>;

2° Que nous le déclarons coupable de perversité réfléchie, pour avoir tiré un sou de sa poche et l'y avoir remis, sans le donner à une mendiante, à laquelle il avait voulu d'abord faire l'aumône <sup>2</sup>;

3° Que nous lui reprochons à tort le vice d'ingratitude envers MM. Victor Hugo et Alfred de Vigny <sup>3</sup>;

4° Que nous le calomnions de la

<sup>1</sup> Pages 23 et 24 du volume incriminé.

<sup>2</sup> Page 91.

<sup>3</sup> Pages 44 et 27.

manière la plus indigne, en disant que madame George Sand est venue lui rendre visite rue des Cordiers, à l'hôtel Jean-Jacques-Rousseau <sup>1</sup>.

Voilà les quatre chefs d'accusation. M. Planche n'en a point établi d'autres.

Sa plainte, qui déjà nous paraissait inexplicable, nous semble aujourd'hui réellement folle.

D'abord, l'histoire de la *prise de haillons*, par suite d'une rancune plus ou moins justifiée du fils contre le

<sup>1</sup> Page 49.



père, est un simple tour de collégien, raconté mille fois dans le monde artiste. Depuis trente ans l'anecdote est de notoriété publique. Elle peut être originale, mais à coup sûr elle n'est pas déshonorante.

Quant au *sou remis en poche*, ceci offre un trait plus sérieux de caractère, sans constituer toutefois un fait diffamatoire. Nous sommes loin de dire que M. Planche ait commis une mauvaise action; nous disons seulement qu'il n'a pas cru devoir se donner le mérite d'en faire une bonne.

Pour son *ingratitude littéraire* envers MM. Alfred de Vigny et Victor Hugo, nous la maintenons absolument, en vertu de notre droit de critique.

M. de Vigny lui-même a raconté devant nous que Gustave Planche était entré à la *Revue des Deux Mondes* sous sa tutelle. Le célèbre Aristarque n'aurait jamais imprimé une ligne sans les encouragements du poète, et le premier acte de reconnaissance de M. Planche a été un article beaucoup plus que sévère contre *Chatterton*.

M. Planche osera-t-il nier qu'il allait en ami, en hôte assidu, au salon de la place Royale? Courtisan de Victor Hugo, il en est devenu le plus acharné détracteur, et nous n'avons rien dit autre chose.

Enfin la visite de madame Sand à M. Planche, visite faite pour le remercier d'un compte rendu plein d'éloges sur *Indiana*, n'est pas non plus une diffamation. Balzac, dans le passage emprunté au roman de *Béatrix*<sup>1</sup>, et George Sand elle-même dans la cita-

<sup>1</sup> Page 56 du volume saisi.

tion prise à son *Histoire de ma vie*<sup>1</sup>, en disent infiniment plus que nous.

Donc la plainte de M. Planche est nulle sous toutes les faces.

Nous ne soutiendrons pas qu'il ait lieu d'être satisfait des anecdotes qui le concernent ; mais il a fort mauvaise grâce de se plaindre, lui dont la plume, depuis vingt-cinq ans, blesse et déchire nos meilleurs artistes, nos plus grands génies.

D'un bout à l'autre de notre étude

<sup>1</sup> Page 51.

biographique, nous reconnaissons le talent de M. Planche.

Mais, par cela même que ce talent a une énorme puissance, il n'en est que plus dangereux. La peinture du caractère de *l'homme* est indispensable pour infirmer les jugements de *l'écrivain*, jugements dictés par l'humeur, par le caprice, par le mécontentement de soi-même.

Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons : M. Planche est poussé par l'orléanisme, dont nos pages impru-

dentes chagrinent les sympathies. Derrière le critique manœuvre avec le plus merveilleux ensemble toute la faction dévouée à la branche cadette. Nous confirmerons ce point devant le tribunal.

Dans l'œuvre difficile que nous avons eu le malheur d'entreprendre et où nous ont jeté les destins littéraires, nous ne sommes guidé ni par la passion ni par les rancunes d'école. La vérité seule est notre loi ; nous interrogeons avant tout notre conscience.

Il suffit de lire nos biographies pour voir combien nous sommes heureux de rendre hommage à un noble caractère, à un talent réel. Sur soixante et onze volumes, aujourd'hui publiés, il y en a cinquante entièrement élogieux.

Que nos ennemis, — nous en avons d'implacables, — nous appellent *pamphlétaire* ou *diffamateur*, cela se conçoit.

Les hommes sages, les esprits désintéressés dans la querelle, pensent différemment. Ils comprennent qu'il

s'agit pour nous d'accomplir une mission de haute moralité. La louange serait nulle, d'une part, si le blâme n'était pas distribué, de l'autre, à ceux qui le méritent.

M. le procureur impérial, avec l'esprit de justice et d'impartialité qui le distingue, doit reconnaître que la saisie du volume est de trop dans la circonstance, attendu que ce volume est la propriété d'un libraire, et non la nôtre.

L'obstacle mis à la vente cause à ce libraire un tort irréparable



M. Gustave Planche n'a fourni aucune espèce de caution.

Dans le cas où le tribunal jugerait que la partie civile est responsable du dommage occasionné à l'éditeur, on n'aurait contre elle d'autre moyen coercitif que celui de la contrainte par corps, et M. Gustave Planche sait parfaitement que nous sacrifierions jusqu'à notre dernier centime avant de souffrir qu'on renouvelât à l'égard d'un homme de lettres les nobles procédés de M. de Girardin envers nous.

Jusqu'ici, pour ne pas augmenter

une tâche déjà bien lourde, nous avons retardé l'apparition du journal annoncé depuis longtemps.

Or le procès de M. Planche, joint au débordement d'injures dont nous accablent MM. les journalistes, nous décide à donner enfin naissance à une feuille protectrice de notre honneur.

Là, nous aurons le droit de parler tous les huit jours et de répondre à nos ennemis, sans consacrer aux nécessités de la polémique les pages que réclame notre histoire contemporaine.

Cette feuille hebdomadaire paraîtra dans le courant de janvier. Nous l'intitulerons :

LES CONTEMPORAINS, *journal critique et biographique.*

Ainsi, que Dieu nous protège et nous donne un surcroît de courage !

Paris, 8 décembre 1856.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

# PAUL DELAROCHE

---

Hélas ! pour peu que cela dure, il faudra nous livrer à une sorte de course à la mort, et achever, de tombe en tombe, notre galerie contemporaine !

Après avoir, en quelques mois, perdu son grand sculpteur et l'un de ses musiciens les plus populaires <sup>1</sup>, voici que la

<sup>1</sup> David d'Angers et Adolphe Adam.

France porte le deuil de son premier peintre d'histoire.

Paul Delaroche n'avait que cinquante-huit ans.

Il conservait toute sa verdeur artistique, et son génie croissait chaque jour en puissance, quand est venu le moment des adieux suprêmes.

L'auteur du tableau de *Cromwell* est né le 16 juillet 1797.

Son véritable nom est Hippolyte Delaroche. Il a pris celui de Paul en signant ses œuvres, et tout naturellement les biographes le lui conservent.

Fils d'un estimateur des objets d'art à

la succursale du Mont-de-Piété, son éducation scolaire fut peu suivie. Les appointements paternels étaient modestes ; ils suffisaient à peine à l'entretien de la famille.

M. Delaroche père avait de remarquables connaissances en peinture et en sculpture. Ce fut tout l'héritage qu'il transmit à ses enfants.

Jules, son fils aîné, entra comme élève chez le baron Gros.

Le cadet ne tarda pas à imiter son frère et à prendre la palette. Seulement, comme Jules voulait être peintre d'histoire, ils convinrent entre eux de ne pas cultiver le même genre, et Paul se plaça sous la

direction d'un paysagiste appelé Watelet<sup>1</sup>.

Mais, de ces deux jeunes gens, un seul annonçait pour la peinture des dispositions réelles.

Jules Delaroche quitta l'atelier de Gros, après avoir exposé au Louvre, sans beaucoup de succès, une figure allégorique de l'*Abondance*.

Il remplaça son père à la succursale, déploya de grandes qualités administratives, et devint directeur du grand Mont-de-Piété<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Fils de cet ancien receveur général des finances qui a publié, en 1760, un poëme en quatre chants intitulé *l'Art de peindre*.

<sup>2</sup> M. Jules Delaroche est mort il y a dix ans.

Quant au héros de cette notice, il étudiait les Ruysdaël et les Claude Lorrain, tout en dessinant pour le commerce ; car, après la mort de son père, il dut chercher la subsistance quotidienne au bout de son crayon.

Vers cette époque, c'est-à-dire à la fin de 1816, une révolution éclata dans les arts.

Chacun s'appliquait à démolir la vieille routine classique.

Refusant de pardonner au jacobin David, les Bourbons lui enjoignaient de quitter le territoire, et ses adeptes essayaient une défaite entière. Il est vrai que la présence du maître, dans cette ba-



taille, eût été impuissante et n'aurait pas relevé le parti vaincu.

Foin des Grecs et des Romains !

On en avait par-dessus la tête. Les jeunes artistes répudiaient un genre usé.

Walter Scott et le chantre de *Don Juan* faisaient merveille : ils ouvraient aux lettres et aux arts de larges horizons. Cinq ou six années suffirent pour tout régénérer en peinture.

L'auteur de la *Peste de Jaffa* était l'un des plus ardents antagonistes de David et de son école.

Paul Delaroche, voyant son frère abandonner la lice, n'eut plus de raison pour s'obstiner au paysage. Il prit dans l'atelier

de Gros la place laissée vacante par le départ de Jules, et son nouveau maître lui conseilla de s'adonner à la peinture biblique.

Nous le voyons débiter au Salon de 1819, où il expose *Nephtali dans le désert*.

Ce premier tableau fut peu remarqué. Notre jeune artiste ne se découragea point; il en composa sur-le-champ deux autres : *Joas arraché aux bourreaux par Josabeth* et la *Descente de croix*<sup>1</sup>.

M. Thiers, alors modeste journaliste, écrivit un article en faveur du *Joas*, et blâma les commissaires, qui avaient, di-

<sup>1</sup> Cette dernière toile appartient aujourd'hui à la chapelle du Palais Royal.

sait-il, placé ce beau tableau dans un endroit où il devenait invisible.

Paul Delaroche travaillait alors dans un très-petit atelier rue des Marais-Saint-Germain.

Il le quitta pour en prendre un plus vaste, rue Childebert. Puis il s'installa définitivement dans cette rue de la Tour-des-Dames, qu'on a baptisée du nom de *Nouvelle Athènes*.

Mars, Duchesnois, Horace Vernet, Delaroche et Talma y avaient leur domicile, dans l'ordre que nous indiquons, et en entrant par la rue de la Rochefoucauld.

Toutes ces demeures illustres étaient contiguës.

Au Salon de 1824, Paul Delaroche envoie cinq tableaux, savoir : le *Songe d'Athalie*, — *Jeanne d'Arc*, — *Saint Sébastien secouru par Irène*, — *Saint Vincent de Paul aux Enfants-Trouvés*, — et *Philippo Lippi* <sup>1</sup>.

Le succès du jeune peintre fut immense.

On peut dire que, dès lors, il conquiert son rang parmi les artistes les plus célèbres du siècle.

Madame la duchesse de Berry voulut acheter le *Saint Sébastien*; puis elle fit

<sup>1</sup> Reynolds a gravé ce tableau, ainsi que *Jeanne d'Arc* et les *Enfants surpris par l'orage*, exposés l'année suivante. La gravure du *Saint Vincent de Paul* et celle de la *Femme italienne et de ses enfants* sont l'œuvre de Prévost.

commander trois tableaux à Delaroche par le gouvernement : la *Prise du Trocadéro devant Cadix*, — un portrait du duc d'Angoulême, — et la *Mort du président Duranti*.

De ces toiles, composées par ordre, la dernière est la plus remarquable.

Les hautes conquêtes du Dauphin au delà des Pyrénées n'étaient pas de nature à exciter chez notre artiste un grand enthousiasme. On ne jugea même pas convenable de l'envoyer étudier le terrain.

Son Excellence le surintendant des beaux-arts lui dit :

— Faites-nous cela d'imagination, mon cher ! C'est facile : un feu de batteries de

siège, au clair de lune ; à droite le fort, Cadix au fond... ce que vous voudrez enfin ! La croix de la Légion d'honneur est au bout.

Voilà comment la liste civile des Bourbons entendait la peinture de batailles.

Le tableau qui représente la dernière heure du président Duranti, tué sous la Ligue, est une œuvre de maître.

Paul travailla huit années entières à cette toile, qui fut seulement montrée au public en 1835. Longtemps on a pu la voir au Louvre dans la deuxième salle du conseil d'État.

Nous ignorons si elle y est encore.

De 1824 à 1830, les principales œu-

vres offertes par l'artiste aux expositions annuelles sont : *Miss Macdonald et le Prétendant*, — la *Mort d'Élisabeth d'Angleterre*, — *Augustin Carrache*, — la *Suite d'un duel*, — *Richelieu traînant Cinq-Mars et de Thou à la remorque de son bateau*, — *Mazarin jouant aux cartes la veille de sa mort*, — et *Cromwell devant le cercueil de Charles Premier* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Gravure par Henriquel Dupont. Outre le *Cromwell*, on doit au burin du même artiste une aqua-tinta du tableau qui a pour titre : *Episode d'un naufrage*. Il a aussi gravé les portraits du marquis de Pastoret et de Grégoire XVI, l'hémicycle du palais des Beaux-Arts, *l'Ensevelissement du Christ*, etc. Les autres artistes qui ont consacré leur talent à la gravure des œuvres de Paul Delaroche sont MM. Jazet, Roschi, Forster, Martinet, Prudhomme, Desclaux, Jesi, les deux Français, Mercuri, Girardet, Sixdeniers et Blanchard. Du reste, malgré ce nombre de burins habiles, la repro-

Ces trois derniers tableaux sont les chefs d'œuvre du grand peintre. La composition en est tout à la fois spirituelle, dramatique, profonde et d'une haute intelligence.

Paul Delaroche avait abandonné complètement la peinture mystico-biblique pour se livrer à l'histoire.

Il nous donne, en 1831, les *Enfants d'Édouard et Sainte Amélie*, sujet dans

duction de beaucoup de toiles importantes languit et ne s'achève pas. Nous citerons, entre autres, le *Jugement de Marie-Antoinette*, — les *Mendiants de Rome*, — les *Enfants d'Édouard dans la tour de Londres*, — la *Vierge aux pieds de la croix*, — le *Christ au jardin des Oliviers*, — *Moïse exposé sur les eaux*, — les *Girondins*, et ce magnifique tableau de *Jane Grey*, confié depuis 1835, c'est à-dire depuis vingt et un ans, à M. Mercuri.



le genre gracieux, commandé par la reine des Français.

L'année suivante, l'Institut lui ouvre ses portes.

Quelques mois après, on l'appelle à remplacer Guérin, comme professeur à l'école des Beaux-Arts.

Jamais Delaroche ne participa sous aucun prétexte à ces intrigues académiques trop communes de nos jours, et qui sacrifient insolemment la justice au triomphe du passe-droit.

Voici un fait attesté par Eugène Isabey, qui le raconte à qui veut l'entendre, en se plaignant qu'on n'en parle pas assez.

Granet venait de mourir.

Il s'agissait de le remplacer à l'Institut. Eugène se présente chez Delaroche et lui demande son suffrage.

— Mon cher, lui répond l'auteur du *Cromwell*, je vous aime, certes, beaucoup, et je prise fort votre talent; mais j'ai un vieil ami qui passe avant vous, c'est Robert Fleury : eh bien, je ne le nommerai pas, je vous le proteste. J'espère que Decamp se présentera. C'est un étranger pour moi, je ne l'ai jamais vu; seulement je connais ses tableaux, et, avant tout, la conscience du vote. A mon avis, le fauteuil de Granet lui appartient.

Nous demandons s'il est possible d'être plus honorable.

On était sûr de perdre l'amitié de Paul

Delaroche si l'on insistait, aux élections, pour le pousser vers un acte contraire au sentiment du juste et de l'honnête.

Pendant qu'il montait aux plus glorieux échelons de la renommée, le baron Gros, en butte à une critique brutale, succombait au désespoir et se donnait la mort.

On retrouva son cadavre dans la Seine, près de Meudon, le 26 juin 1835.

Cette fin déplorable terrifia le monde artiste, et, sur la tombe de son ancien maître, Paul attaqua publiquement ceux dont les articles pleins de violence avaient causé la catastrophe.

« L'auteur de la *Peste de Jaffa* n'est

plus ! s'écria-t-il. Des critiques inconsidérés, méconnaissant les chefs-d'œuvre dont il a enrichi l'école française, n'ont pas craint d'abreuver d'amertume les derniers jours de sa glorieuse vie. La postérité, qui n'est pas ingrate, le vengera de cette persécution, qui eût été lâche si elle n'eût été ignorante ! »

Ce discours attira bientôt sur Delaroche lui-même le courroux des Aristarques.

De 1833 à 1835, il avait envoyé au Louvre *Jane Grey*, scène émouvante que ne quittèrent pas les regards de la foule pendant la durée de l'exposition, et la *Mort du duc de Guise*, autre drame historique, majestueux, terrible, et d'une touche entièrement shakspearienne.

En 1836, il donna *Strafford marchant au supplice*, — et *Charles I<sup>er</sup> insulté par les soldats de Cromwell*.

A l'apparition de ce dernier tableau commença la guerre des critiques, guerre aussi violente et plus injuste peut-être que celle dont le baron Gros avait été victime.

Pour comprendre ce que Delaroche dut souffrir, il faut expliquer la manière dont il procédait pour chacune de ses œuvres.

Avant de jeter une idée sur la toile, il la mûrissait par de longues études, fouillait les bibliothèques publiques et particulières, compulsait les vieux recueils, les collections de gravures anciennes,

l'histoire des faits, des ameublements, des costumes. La science qu'il avait acquise par ces recherches constantes devenait énorme. Sa mémoire était une véritable encyclopédie artistique.

Voilà pour la préparation de l'œuvre.

Quant à l'exécution, il y apportait plus d'étude encore et plus de scrupule. Il revenait vingt fois sur le même travail, modifiant, retouchant sans cesse, effaçant même une œuvre sur laquelle il avait pâli des années entières, si une idée meilleure venait à surgir.

Il y a nombre de toiles de Delaroche sur lesquelles, en cherchant, on retrouverait trois tableaux superposés.

On juge quel chagrin il dut ressentir en lisant les articles de M. Gustave Planche et de tant d'autres journalistes hostiles, peu soucieux de donner pour base à leurs appréciations la même conscience et le même scrupule.

Et nous n'aurions pas le droit de dire au critique de la *Revue des Deux Mondes* :

— Vous écrivez, monsieur, sous l'empire du vermouth et de l'absinthe. N'en déplaise à toute espèce de législation, cela doit être révélé, cela doit être connu. Le public est là pour infirmer les jugements qui n'ont pas été portés de *sang-froid* sur nos grands peintres comme sur nos grands littérateurs.

A l'exemple du baron Gros, Paul Delarocche ne se noya pas de désespoir.

Mais il prit la résolution de ne plus exposer une seule toile au Louvre ; et cette résolution, personne au monde n'a pu la vaincre, depuis l'année 1836 jusqu'à sa mort.

C'est là tout ce que le public a gagné aux verres d'absinthe de M. Gustave Planche.

Nous avons dit précédemment que l'auteur de *Richelieu* et de *Mazarin* demeurait rue de la Tour-des-Dames, dans le voisinage d'Horace Vernet.

Les deux peintres se lièrent d'amitié.

Bientôt mademoiselle Louise Vernet,



filles d'Horace, devint madame Paul Delaroché.

C'était une femme supérieure qui joignait à une beauté de reine les dons les plus rares de l'esprit et une grande élévation de sentiments.

Paul l'aimait au delà de tout ce qui peut s'exprimer en fait d'amour.

Il la regardait comme le génie de ses inspirations, comme la fée protectrice de sa gloire.

Dans tous ses tableaux il reproduisait l'image de cette compagne adorée<sup>1</sup>, qu'une

<sup>1</sup> Les journaux, depuis vingt ans, disent et répètent que la *Sainte Cécile* de Delaroché est le portrait de sa femme. Ils sont dans l'erreur. Les traits purs et doux du premier des deux anges qui offrent l'instrument à la sainte, et non ceux de la séraphique musicienne elle-même, appartiennent à la fille d'Horace.

mort cruelle devait sitôt ravir à sa tendresse.

Madame Delaroche mourut à la fleur de l'âge, après avoir rendu son mari père de deux garçons.

Jamais douleur ne fut comparable à celle du peintre. On le vit tomber dans un accablement extrême, et, dès lors, son existence fut brisée.

Nous anticipons sur les événements. Il faut revenir sur nos pas.

Les tableaux de *Strafford marchant au supplice* et de *Charles I<sup>er</sup> insulté par les soldats de Cromwell* furent donc les derniers exposés au Louvre.

Paul Delaroche composa la *Sainte Cécile* en 1837.

C'est une œuvre d'une grâce exquise et d'une limpidité de coloris qui semble empruntée à la palette de Giotto.

Dans l'atelier de la rue Childebert, et, plus tard, dans celui de la rue de la Tour-des-Dames, le maître réunissait de nombreux élèves sous sa direction.

Partout et sans cesse il leur prêchait le désintéressement et la noble indépendance des arts.

— Point d'idée de lucre, leur disait-il. Ne vous préoccupez en aucune sorte de ce que vous gagnerez. Faites un beau tableau : l'argent viendra de lui-même avec la gloire.

Il aimait ses élèves; il les appuyait d'une

protection constante, faisant pour eux des démarches qu'il n'eût jamais faites pour lui, sollicitant de riches amateurs et obtenant à ces jeunes peintres des commandes inespérées.

MM. Robert Fleury, Cabanel, Comte, Jalabert, Bénouville et vingt autres peuvent dire si nous sommes ou non véridique.

Un jour, Delaroche faisait le portrait de Pereire :

— Je vous félicite, lui dit-il, sur le luxe qui se déploie dans votre hôtel. Vous gagnez, on le voit, des montagnes d'or. Mais, sans le goût des arts, à quoi bon toute cette richesse? Vous ne savez pas

combien de talents inconnus vous pourriez protéger et servir.

Cette réflexion du grand artiste frappe le financier.

Deux jours après il arrive chez Delaroché.

— Vous avez raison, mon ami, dit-il, fortune oblige. A dater d'aujourd'hui, je mets une somme annuelle de cinquante mille francs à votre disposition. Vous commanderez les tableaux vous-même et vous en fixerez le prix.

A la bonne heure !

L'élève banquier de M. de Rothschild a plus fait en un jour que son ex-patron ne fera dans toute sa judaïque et harpagonienne carrière.

Paul Delaroche a soutenu de son active obligeance beaucoup d'artistes, aujourd'hui en vogue, et qui jamais ne furent ses élèves <sup>1</sup>.

Un jeune peintre reçoit une lettre qui l'appelle chez le directeur des Beaux-Arts.

On lui donne une commande superbe. Il s'émerveille, et croit devoir aller remercier le député de sa province, aux sollicitations duquel il attribue cette heureuse affaire.

Le ventru (c'était à l'époque mémorable

<sup>1</sup> Il se dérangeait avec une complaisance extrême pour aller voir leurs tableaux. Il finit par consacrer à ces visites un jour de la semaine. Ce jour-là, Delaroche ne travaillait pas et employait toutes ses heures à guider les artistes qui réclamaient ses conseils.

du Système) ne juge pas à propos de dépersuader son compatriote.

Bientôt de nouvelles commandes suivent la première, et l'artiste d'aller toujours exprimer sa gratitude à l'homme des centres, qui le laisse de plus en plus croire à son omnipotence.

Enfin la vérité se découvre.

Le jeune homme s'empresse de courir chez son véritable protecteur, se confond en excuses, et déclare qu'il lui doit tout, ses succès, sa fortune, son avenir.

— Non, mon cher, vous ne me devez rien, répond celui-ci. En vous appuyant auprès du ministre, j'ai rendu service à la peinture.

Paul Delaroche était fort grave de caractère, ce qui ne l'empêchait pas, lorsque l'entretien s'échauffait dans un salon, de montrer un esprit charmant et plein de verve.

Il avait les manières les plus distinguées et les plus gracieuses.

En un mot, c'était un véritable gentleman, qui ne comprenait ni les allures cassantes ni les mœurs excentriques de la plupart de ses confrères.

Les charges de rapin lui déplaisaient souverainement.

Un jour il ferma son atelier, pour avoir été témoin d'une de ces plaisanteries ridicules et niaisées, bonnes tout au plus à



gêner le travail et à faire perdre courage aux natures paisibles et laborieuses.

Il ne conserva que trois ou quatre élèves, qui étudiaient sérieusement et dont il n'avait point à se plaindre.

Si Paul Delaroche n'exposait plus ses tableaux, ils n'en étaient pas moins connus du public, et Goupil, son intelligent éditeur, les popularisait au moyen de la gravure<sup>1</sup>.

A cette époque, M. Thiers était ministre.

On parlait de commencer les grands travaux de peinture de la Madeleine.

<sup>1</sup> M. Goupil a débuté par la reproduction de *Philippo Lippi*, c'est-à-dire par l'un des premiers tableaux du maître.

Delaroche fut prié de se rendre au ministère, où on lui fit l'honneur de le consulter sur le mode d'exécution générale.

— Croyez-moi, dit-il à Thiers, ne donnez cela qu'à un seul peintre.

— Bon ! Et pourquoi ?

— Parce que le travail manquerait d'unité.

— Diable ! mais cependant...

— Je vous assure qu'il y a danger réel à donner l'œuvre à plusieurs palettes. L'une sera coloriste, l'autre ne le sera pas. Celle-ci vous peindra une Madeleine blonde, celle-là une Madeleine brune. Réfléchissez bien. Je ne demande pas à exé-

cuter ces travaux. Donnez-les à un autre, pourvu qu'il fasse tout.

Thiers semble convaincu de la vérité du raisonnement.

— Eh bien, dit-il, mon choix s'arrête sur votre pinceau. Prenez toutes vos mesures, organisez la chose. Il y a pour les premiers frais vingt-cinq mille francs à votre disposition dans la caisse du ministère.

Paul Delaroche fait ses malles et se rend en Italie pour y étudier la peinture mystique.

Il y reste deux années entières, à disposer toutes les esquisses, toutes les ébauches.

Ce travail préparatoire est sur le point

d'être achevé, quand il apprend que le ministre, en son absence, a donné la coupole à Ziégler.

Delarocl. : plie ses cartons, revient en France, déclare qu'il abandonne tout, et renvoie les vingt-cinq mille francs qu'on lui a versés pour les dépenses préalables, trait d'orgueil artistique d'autant plus beau, qu'à cette époque il était loin d'être riche.

On l'appelle au ministère, il n'y va pas.

Aussitôt Picrochole d'accourir chez le peintre et de se confondre en excuses.

— Que voulez-vous? dit-il, cela s'est fait comme toujours, par une intrigue de femme. Revenir là-dessus à présent est difficile, pour ne pas dire impossible.

— Une intrigue de femme dans une question d'art ! murmure Delaroche, haussant les épaules.

— Oui, c'est absurde ! Ah si je vous rapporte les vingt-cinq mille francs ; on ne les reprendra pas. Il est trop juste que vous gardiez cela comme indemnité, mon cher... Adieu !

Jetant les billets de banque sur une table, il disparut, avant que Delaroche, au comble de la stupeur, ait pu faire un geste ou prononcer une parole.

— Ah ! les voilà bien ! s'écria-t-il : de l'or pour un passe-droit, de l'or pour un affront, de l'or pour votre âme ! O gouvernement du cynisme, je te reconnais !

Il porta les vingt-cinq mille francs à la

caisse des dépôts et consignations, puis il somma par huissier le ministère de les reprendre.

On décida Louis-Philippe à intervenir.

— Voyons, monsieur Delaroche, voyons, dit le roi, c'est de l'enfantillage ! Si vous persistez à ne rien faire à la Madeleine, acceptez autre chose. Voulez-vous peindre l'hémicycle du palais des Beaux-Arts ? Là vous serez seul, nous vous le promettons.

— J'accepte, sire, dit le peintre en s'inclinant.

Thiers assistait à l'audience.

— Bravo ! s'écria-t-il. Ainsi vous ne me gardez plus rancune ?

— Non, monsieur, répondit sèchement Delaroche.

— Eh bien, je vous en demande une preuve.

— Laquelle?

— Faites mon portrait.

— Je le ferai, monsieur.

Commencé dans les derniers mois de 1837, ce portrait ne fut achevé qu'au milieu de 1855, c'est-à-dire environ dix-huit ans plus tard.

Delaroche donna la preuve que lui demandait Picrochole, mais il y mit le temps.

Revenons à l'hémicycle du palais des Beaux-Arts.

Il ne s'agissait d'abord que d'un tableau de douze pieds et de quinze figures. Voyant la disposition de la salle, Delaroché dit à l'architecte :

— Laissez-moi toute la frise.

Mais les dispensateurs des fonds prirent l'alarme; ils représentèrent à l'artiste qu'on n'aurait pas de quoi lui payer ce travail gigantesque.

— Tranquillisez-vous, répondit-il, je ne demande rien de plus. Seulement que le ministère souscrive à la gravure, et nous serons quittes.

Au bout de quatre ans, Paul Delaroché offrit à l'admiration générale une fresque vraiment sublime.



Sous un immense portique en pleine lumière, siègent trois personnages, graves et solennels comme des juges. C'est Phidias, l'Homère de la sculpture; c'est Apelles, l'auteur de *Vénus Anadyomène*; c'est Ictinus, l'architecte du Parthénon. Tous trois, vêtus de blancs manteaux et couronnés de laurier d'or, assistent au grand concours des siècles.

A leurs pieds une nymphe se penche et ramasse la couronne destinée au vainqueur.

Les juges semblent assistés par quatre femmes, dont les deux premières personnifient l'art grec et l'art romain; la troisième représente la peinture religieuse au moyen âge, et, dans la quatrième, on reconnaît la peinture moderne.

Chaque type a le cachet de son époque et de son génie.

Devant le portique, à droite et à gauche, les uns debout, les autres assis sur les degrés de marbre, tous les peintres, tous les sculpteurs, tous les architectes, dont la postérité, depuis deux mille ans, nous a transmis les noms, se groupent dans un ensemble harmonieux, sans hiérarchie de gloire, sans distinction de pays.

Chacun de ces grands hommes se rapproche toutefois naturellement des artistes qui ont suivi le même chemin que lui pour arriver à la célébrité.

Dans le groupe des architectes, autour du vénérable Arnolfo di Lopo, voilà tous

les habiles constructeurs qui ont semé l'Europe de cathédrales et de palais, Sansovino, Robert de Luzarche, Pierre Lescot, Palladio, Bramante, Erwin de Steinbach, Philibert Delorme, Vignole, etc.

Les princes de la sculpture écoutent respectueusement discourir deux vieux maîtres italiens, Nicolas Pisano et Lucca della Robbia. Au milieu de ce second groupe, on reconnaît Donatello, Jean Goujon, Pujet, Benvenuto Cellini et tous leurs émules.

Dans le troisième groupe, les peintres illustres prêtent l'oreille aux dissertations de Léonard de Vinci, le roi des dessinateurs. Il y a là Raphaël, frère Bartolomeo, le Dominiquin, Albert Durer, Michel-Ange et le Giotto.

Retiré seul à l'écart, le Poussin, rêveur, semble demander à l'avenir les couronnes qui attendent l'école française.

A l'autre extrémité de l'hémicycle est le rendez-vous des coloristes. On reconnaît Claude Gelée, dit le Lorrain, Ruysdaël et Paul Potter. Plus loin, autour de Tiziano Vecelli (le Titien), voici Rubens, Van Dyck, Murillo, Velasquez, Antonio de Messine, Giorgione, le Caravage, Paul Véronèse et le Corrège.

Une multitude aussi considérable de personnages accumulés n'engendre ni confusion ni désordre. Tout s'explique, tout se comprend, tout est naturel.

C'est un poëme complet, une vaste épopée, où le pinceau de Paul Dela-

roche rivalise avec la plume du Dante.

Jamais la gloire artistique ne fut présentée au regard des hommes avec un plus majestueux rayonnement.

Le 16 décembre 1855, un incendie menaça de détruire le chef-d'œuvre. Heureusement on parvint à dompter l'action des flammes, et les dégâts furent réparés par l'auteur du tableau lui-même.

La gravure de l'hémicycle a coûté huit ans à Henriquel Dupont.

Comme il était impossible de rester au palais des Beaux-Arts pendant un aussi long intervalle, les élèves de Delaroche firent une copie que le maître voulut retoucher.

Pour accomplir cette tâche, on assure

qu'il resta trois semaines en face du tableau primitif.

C'était au milieu de l'hiver ; impossible de chauffer suffisamment la salle, et le portier des Beaux-Arts enveloppait Delarocche dans des couvertures de laine.

La conscience du grand peintre, jointe à la sévérité rigoureuse avec laquelle il jugeait ses propres compositions, le décida à abandonner, dans le cours de sa vie artistique, un grand nombre de toiles dont il n'était pas satisfait.

Ainsi Louis-Philippe lui avait commandé pour Versailles trois tableaux, le *Baptême de Clovis*, — le *Sacre de Pépin*, — le *Sacre de Charlemagne*.

Chaque toile était prête et couverte de son esquisse.

Tout à coup Delaroche fait dire au ministère qu'il n'achèvera pas ces peintures.

— Mais, lui dit-on, la besogne faite est considérable; nous vous devons un dédommagement.

— Non, répondit-il, je n'accepterai rien.

Le ministère insiste.

On lui offre trente mille francs; il les refuse et fait reprendre à Versailles ses toiles et ses couleurs.

A coup sûr on va dire que nous n'écrivons pas l'histoire d'un homme de notre siècle.

Paul Delaroche n'aimait pas la cour citoyenne. Il ne voulait se lier vis-à-vis du roi des barricades par aucune espèce de reconnaissance.

Fille et femme de deux peintres dont le pays s'honore, madame Delaroche tenait à être présentée à la cour.

Louis-Philippe recevait, à cette époque, nombre d'épiciers de la rue Quincampoix et de la rue aux Ours, par conséquent il pouvait faire accueil à l'une des femmes les plus distinguées et les plus charmantes de la société parisienne.

Point. Il repousse la demande et ne donne aucun motif pour justifier cette espèce d'affront.



Quelque temps après, Marie-Amélie manifeste le désir d'avoir son portrait de la main de Paul Delaroche ; l'artiste répond :

— Impossible ! Est-ce que je fais le portrait des gens qui ne me reçoivent pas ?

Le mot fut redit au roi.

— Eh ! s'écria Louis-Philippe, que les artistes viennent aux Tuileries, j'y consens de grand cœur (quel effort !), pourvu qu'ils y viennent sans leurs femmes. Si nous recevons madame Delaroche, il faudra demain recevoir madame Ingres... une ancienne cuisinière !

Et pourquoi pas, Majesté, si l'ancienne cuisinière est une femme de dévouement et de cœur ?

Un grand artiste l'a élevée jusqu'à lui,  
donc elle peut monter jusqu'à vous.

On a eu tort d'insinuer que cette rancune de Paul Delaroche contre les d'Orléans avait motivé le retrait des toiles de Versailles. Les pages d'histoire qu'on lui donnait à reproduire ne l'inspiraient point, et jamais, en pareille circonstance, il ne sacrifia l'honneur de sa palette aux conseils plus ou moins intéressés du coffrefort.

Bien qu'il n'expédiât plus rien au Louvre, messieurs les critiques ne jugeaient pas convenable de le laisser en repos.

Nous retrouvons sous nos yeux un passage de *Lutèce*, où Henri Heine, le poète fantasque et trop souvent irréfléchi, fait

cause commune avec les ennemis du grand artiste.

« Goupil et Rittner, dit-il, ont publié les gravures de presque toutes les œuvres connues de Delaroche. Il nous ont donné, il y a quelque temps, son *Charles I<sup>er</sup>*, à la veille de l'exécution, lorsqu'il fut baffoué dans sa prison par les soldats et les geôliers; et, comme pendant, nous reçûmes dans le même format le *Comte de Strafford marchant au supplice* et passant devant la prison de l'évêque Law, qui donne sa bénédiction au comte entraîné par les bourreaux.

« Nous ne voyons de l'évêque que ses deux mains, avancées à travers la lucarne grillée de la geôle, et ne ressemblant pas

mal à deux bras de bois d'un indicateur de chemin au carrefour d'une grande route, procédé prosaïque et visant à un effet absurde.

« Dans le même magasin d'estampes a paru aussi la grande pièce de cabinet de Delaroche, *Richelieu mourant*, assis dans une barque et descendant le Rhône en compagnie de ses deux victimes, les chevaliers Cinq-Mars et de Thou, condamnés à mort.

« Les *Enfants d'Édouard*, deux jeunes princes que Richard III fait égorger dans la Tour de Londres, sont le plus gracieux tableau de Delaroche dont la gravure ait paru chez les mêmes marchands d'estampes.

« Actuellement ils font graver une peinture du même artiste qui représente *Marie-Antoinette dans la prison du Temple*. La malheureuse reine est vêtue, sur ce tableau, d'une façon extrêmement indigente, presque comme une pauvre femme du peuple, ce qui arrachera sans doute au noble faubourg les pleurs les plus légitimes.

« Un des principaux ouvrages à émotion sorti du pinceau de Delaroche et représentant la reine *Jane Grey* au moment de poser sa petite tête blonde sur le billot n'est pas encore gravé, mais paraîtra également sous peu.

« Sa *Marie Stuart* n'a pas été non plus gravée jusqu'à présent.

« Le tableau de Delaroche qui a produit le plus d'effet, bien que ce ne soit pas son meilleur, c'est *Cromwell* soulevant le couvercle du cercueil où gît le corps sanglant du roi Charles I<sup>er</sup>. Delaroche montre une singulière prédilection, pour ne pas dire idiosyncrasie, dans le choix de ses sujets. Ce sont toujours d'éminents personnages, principalement des rois ou des reines, qu'on exécute, ou qui du moins sont échus au bourreau.

« M. Delaroche est le peintre ordinaire de toutes les majestés décapitées.

« C'est un artiste lugubrement courtisan, qui a mis sa palette au service de ces hauts et très-hauts délinquants, et son esprit en est préoccupé, même lorsqu'il

fait les portraits de potentats morts sans le ministère de l'exécuteur des hautes œuvres. Ainsi, dans son tableau de la *Mort d'Élisabeth d'Angleterre*, nous voyons la reine aux cheveux gris se rouler de désespoir sur le parquet, tourmentée à son heure suprême par le souvenir du comte d'Essex et de Marie Stuart, dont son œil fixe semble voir apparaître les ombres sanglantes.

« Ce tableau est un des ornements de la galerie du Luxembourg.

« Il n'est pas aussi horriblement banal ou banalement horrible que les autres peintures du genre historique du même maître, toiles favorites de la bourgeoisie, de ces braves et honnêtes citoyens qui re-



gardent les difficultés vaincues comme le zénith de l'art, qui confondent l'effroyable avec le tragique, et qui se laissent volontiers édifier par des exemples de grandeurs déchues, dans la douce conviction où ils sont de trouver leurs propres chères personnes à l'abri de semblables catastrophes, au sein de l'obscurité modeste d'une arrière-boutique de la rue Saint-Denis<sup>1</sup>. »

Nous avons cru devoir citer ce passage, parce qu'il est, pour ainsi dire, l'écho modéré et fort adouci de tous les articles injurieux lancés par dame critique à Paul Delaroche.

L'auteur de *Jane Grey*, de *Cromwell*

<sup>1</sup> *Lutèce*, par Henri Heine, page 225 et suivantes (édition Michel Lévy).



et de *Marie-Antoinette* avait évidemment le génie porté aux compositions tristes, aux scènes lugubres.

Ces tendances augmentèrent même, on l'avoue, après la mort de madame Delarocche.

Mais rien n'oblige un peintre à ne choisir que des sujets gracieux et réjouissants au coup d'œil. Chacun suit la pente où l'inspiration l'entraîne, et l'on n'argue pas de Molière pour détrôner Shakspeare.

Tous ces reproches absurdes, la critique n'a pas osé les reproduire dans ces derniers jours.

Delarocche n'est plus.

Ses détracteurs font silence, et, de tous côtés, l'éloge succède au blâme.

« Sage, tout en étant original, dit M. De-lécluze dans son article des *Débats*, Paul Delaroche a su rendre avec une grande supériorité ce qu'il avait dans l'âme et ce que lui suggérait son imagination. Tout ce qu'il a fait a un cachet de vérité et de profondeur extrêmement remarquable. »

Émile de la Bédollière ajoute dans le *Siècle* :

« Il s'attachait surtout à choisir des sujets intéressants, à en saisir le côté dramatique, à impressionner le spectateur. Si ce n'est pas un grand coloriste, il y a dans quelques-uns de ses tableaux, notamment dans le *Cromwell*, une remarquable puissance de ton. Avant de peindre une scène quelconque, il se transportait

par des travaux préliminaires à l'époque où elle s'était passée. Il se pénétrait de l'esprit et des mœurs du temps; il en étudiait minutieusement les costumes, les meubles, l'architecture. Les résultats de ses recherches consciencieuses sont remarquables dans *l'Assassinat du duc de Guise*, petit chef-d'œuvre qui s'est élevé au prix de cinquante-deux mille francs, à la vente de la collection du duc d'Orléans. »

Du jour où Delaroche n'exposa plus un seul tableau, ses qualités, déjà si puissantes, se développèrent d'une façon prodigieuse.

N'étant plus en proie à de perpétuelles agaceries et refusant même de jeter les yeux sur les journaux qui prononçaient son nom, le grand peintre travaillait dans

le calme, élaborant ses pensées et suivant tout à l'aise l'impulsion de son génie.

L'hémicycle, exécuté dans ces conditions de repos et de dédain pour le qu'en dirait-on, suffirait seul pour rendre immortel le nom de son auteur.

De 1841 à 1856, les principales œuvres exécutées par Paul Delaroche sont : les *Vainqueurs de la Bastille*, — *Hérodiade*, — *Napoléon I<sup>er</sup> dans son cabinet*, — *Pierre le Grand*, — *la Vierge à la vigne*, — *Marie dans le désert*, — *Napoléon à Fontainebleau*, — *le Christ avec les apôtres au jardin des Oliviers*, — *le Passage des Alpes par Charlemagne*, — *Napoléon franchissant le Saint-Bernard*, — *Marie-Antoinette après sa condamna-*

*tion*, — *Mater dolorosa*, — *Moïse exposé sur le Nil*, — *l'Ensevelissement du Christ*, — *la Communion de Marie Stuart*<sup>1</sup>, — *les Girondins*<sup>2</sup>, et *la Vierge chez les saintes femmes*.

Plusieurs de ces tableaux, déjà connus précédemment, furent retouchés par l'artiste, avec cette persévérance dans la recherche du beau qui a signalé toute sa carrière.

Delaroche a excellé dans le portrait.

Toutes ses compositions dans ce genre

<sup>1</sup> Cette œuvre est la propriété de M. Goupil, ainsi que le petit tableau de l'hémicycle, le *Christ au jardin des Oliviers*, *Sainte Amélie* et plusieurs autres dont nous n'avons pas fait mention, savoir : *Une martyre*, *l'Offrande au dieu Pan*, etc.

<sup>2</sup> Ce tableau, de très-petite dimension, a été vendu 50,000 francs.

difficile sont empreintes d'un cachet de vérité grave et profonde.

Au nombre de ces portraits, on cite comme les plus connus ceux du marquis de Pastoret, — de mademoiselle Sontag, — du duc de Fitz-James, — de M. Guizot (gravé en taille-douce par Calametta), — du général Bertrand, — d'Auber, — de M. de Salvandy, — de M. de Rémusat, — de François Delessert, — du duc de Noailles, — du général Changarnier, — de M. Émile Pereire, — de la princesse de Beauveau, — du prince de la Cisterna, — de la princesse Shouvaloff, — et celui de M. Thiers, qui fut achevé le dernier.

Nous aurions tort de passer sous silence le portrait de M. Pourtalès, ami intime de Paul Delaroche.

Très-riche, et d'une générosité de caractère en rapport avec sa fortune, M. Pourtalès ne manquait jamais l'occasion de flatter par quelque agréable surprise la passion du peintre pour les choses élégantes, les objets d'art et les toiles des vieux maîtres<sup>1</sup>.

A la vente de la galerie Aguado, il dit à Delaroche :

- Mon cher, il faut aller voir cela.
- Non vraiment, répondit le peintre.
- Pourquoi?
- D'abord parce qu'il n'y a que des

<sup>1</sup> Paul Delaroche avait une admirable collection de tableaux et de gravures. Il possédait des Rembrandt, des Albert Durer et des Murillo du plus grand prix.

croûtes. Sauf quatre ou cinq tableaux, je ne donnerais pas cent écus de la galerie tout entière.

— Mais ces quatre ou cinq tableaux...

— Ah ! par exemple, ceux-là seront couverts d'or. Il y a surtout un Jean Bellin<sup>1</sup> magnifique.

— Êtes-vous sûr de l'authenticité de l'œuvre ?

— Parbleu ! Je vous certifie que cette toile montera haut à l'enchère. Mais je n'ai pas le sou, et je reste chez moi. De cette façon je n'aurai point de regret.

Le lendemain, entrant dans son atelier,

<sup>1</sup> Peintre de l'école vénitienne, qui eut pour élèves Giorgione et le Titien.



Delaroche aperçut la toile du maître vénitien.

M. Pourtalès lui écrivit laconiquement :

« Mon ami,

« De tels chefs-d'œuvre ne doivent appartenir ni à des bourgeois ni à des banquiers. »

Grâce à ses mœurs dignes, à la tenue parfaite et à la distinction de son esprit, Paul Delaroche était constamment l'objet des prévenances du monde. La société d'élite se faisait une gloire de l'accueillir, et les plus hauts personnages de l'époque fréquentaient son salon.

Tout en ayant des idées extrêmement

libérales, il ne fit jamais aux révolutionnaires l'honneur de leur tendre la main.

La nature même de son génie le portait au sentiment religieux, et, par suite, au respect du pouvoir, dans le sens évangélique du mot.

Nous avons entendu dire de Paul Delarocche :

— C'était un philosophe, et nullement un homme de foi. Son plus grand tort, dans ces derniers temps, a été d'aborder la peinture chrétienne. Il a surexcité en lui le sentiment de la douleur physique. Au troisième tableau de ce genre, il a succombé.

Ne faut-il pas qu'on essaye, en ce

monde, d'expliquer tout, même la mort?

Explication pour explication, nous aimons mieux celle d'Eugène Guinot :

« Je ne suis pas capable de décider si le peintre de *Jane Grey* était un grand peintre, dit-il; mais ce que je sais, c'est que c'était un grand cœur.

« La maladie dont il est mort, c'est la perte de sa femme. »

Du reste, il faut être bien mauvais juge pour s'imaginer qu'un artiste du caractère de Paul Delaroche aurait traité sans conviction des sujets religieux.

M. Delécluze, que nous avons déjà cité, ne partage pas cette erreur.

Dans sa remarquable notice il exprime

des idées qui viennent complètement à l'appui des nôtres.

« Nous arrivons, dit-il, aux dernières années de la vie de Paul Delaroche et à la série de compositions auxquelles il a travaillé avec une ardeur toute particulière, celles où il s'est plu à représenter les principales circonstances de la mort du Christ.

« Il avait préludé à ces grandes scènes de douleur relatives à la Passion en terminant un de ses meilleurs tableaux, les *Girondins* près d'aller à la mort. Dans ce dernier ouvrage, où un fait contemporain n'admettait que la réalité, le peintre, par la force et la dignité des expressions données à ses personnages, a relevé un sujet qui ne permettait pas de s'éloigner des

souvenirs historiques encore tout récents, et de la ressemblance exacte des acteurs de cette scène lugubre.

« Delaroche a triomphé de ces difficultés; mais il semble que son âme avait besoin de s'entretenir d'idées et de scènes d'une tristesse plus élevée.

« Il conçut le projet, pour obéir à la nature de son génie, de faire une suite de compositions sur la mort du Christ, mais considérée d'un point de vue nouveau, comme s'il eût assisté lui-même à ce grand drame.

« Il peignit donc dans de petites dimensions *Jésus au jardin des Oliviers* et l'*Ensevelissement du Christ*. Puis il représenta

les saintes femmes à genoux dans une chambre sombre. A leur tête est la Vierge, mère de Jésus. Elles aperçoivent par une fenêtre les piques des soldats qui conduisent l'Homme-Dieu au supplice.

« Dans cette scène profondément triste, la douleur réelle est exprimée avec tant de sincérité, que l'âme, remplie de ce spectacle, ne demande rien de plus au peintre.

« Poursuivant cette œuvre terrible, l'artiste peint la Vierge rentrée dans sa chambre et considérant avec une douleur indicible la couronne d'épines teinte du précieux sang de son fils.

« Enfin il était en train de travailler au

dernier acte de ce drame lugubre, l'évanouissement de la Vierge, entourée des apôtres et des saintes femmes, lorsque la mort l'a subitement frappé.

« Sévère et difficile pour lui-même, il n'était pas encore satisfait de cette dernière composition, et j'ai vu sur la toile les changements qu'il y a apportés.

« Ces ouvrages, où il a tracé les événements principaux de la mort du Christ, portent un caractère d'originalité tout à fait remarquable. Dans cette suite de tableaux, l'âme et l'esprit de Delarocche sont complètement empreints. Il les a faits pour lui, pour se satisfaire, n'obéissant qu'à son inspiration pure et dégagée de tout le poids des traditions ordinaire-

ment imposées à ceux qui traitent de pareils sujets. »

L'auteur de cet article ignorait une chose destinée à prouver une fois de plus encore le noble désintéressement artistique du maître.

Un opulent amateur ayant vu chez Goupil le petit tableau de la *Vierge devant laquelle on apporte les instruments de la Passion*, se décida du premier coup à en offrir vingt-cinq mille francs.

— C'est un prix superbe, dit Goupil à Delaroche, et les autres n'iront pas là. Je vous invite à conclure.

— Non, répondit le peintre. Ces ta-



bleaux forment série. Je ne consentirai jamais à ce qu'on les sépare.

— Mais une occasion pareille ne se représentera plus.

— Qu'importe ? On les vendra tous ensemble vingt mille francs, dix mille francs, ce qu'on pourra ; mais je ne diviserai pas l'œuvre.

Il ne cessait de répéter à son éditeur :

— Ne vous inquiétez pas de ce que doit me rapporter une gravure. Sacrifiez tout à l'exécution.

Personne jusqu'ici n'a mentionné un fait assez curieux : Delaroche peignait de la main droite et dessinait de la main gauche.

Sans doute il était de l'avis de beaucoup d'hommes sages et condamnait cet aveugle entêtement de l'éducation qui persiste à laisser une de nos mains inactive, tandis que l'autre est chargée de toute la besogne.

Une des plus grandes qualités de Paul Delaroche consistait à rendre pleine et entière justice à chacun de ses confrères.

Ingres hausse les épaules ou ferme les yeux quand il passe devant les coloristes, déclarant qu'il réserve à Raphaël toutes ses admirations, toutes ses extases.

Bien loin d'imiter cette morgue exclusive et cette inqualifiable partialité, le héros de ce livre honorait toutes les écoles, donnant à chacune les éloges qui lui sont

pus, et ne contraignant jamais ses élèves à être de la sienne.

Constamment il les poussa vers le genre de talent qui leur était propre.

— Ne suivez pas ma route, leur disait-il, si la vocation et vos goûts vous entraînent ailleurs. La gloire a plus d'un sentier. Marchez dans le vôtre.

Depuis quelque temps, Paul Delaroche souffrait d'une affection du foie ; mais personne autour de lui ne le croyait en péril.

Sa mort fut un coup de foudre.

Il était en train de causer, le mardi 4 novembre, avec son fils Horace et quelques visiteurs. Ces derniers se levaient

pour prendre congé de lui, quand un coup de sonnette se fit entendre à la porte.

— Horace, dit le peintre, va donner des ordres pour qu'on ne laisse plus entrer personne. J'ai ma correspondance à faire.

Le jeune homme alla s'acquitter de cette commission.

Deux minutes après, lorsqu'il rentra dans la chambre, son père avait rendu le dernier soupir.

Horace Vernet, en prenant Paul Delarocche pour gendre, comptait greffer illustration sur illustration, et perpétuer dans la famille cette royauté du pinceau qui dure depuis deux siècles.

Mais ni l'un ni l'autre de ses petits-fils n'a la vocation des arts.

L'aîné, qui est son filleul, s'appelle Joseph-Carle-Horace-Paul.

Il a reçu tout à la fois au baptême le nom de quatre grands peintres, de son trisaïeul, de son bisaïeul, de son aïeul et de son père, mais sans ambitionner leur gloire.

Avec Paul Delaroche la dynastie vient de s'éteindre.

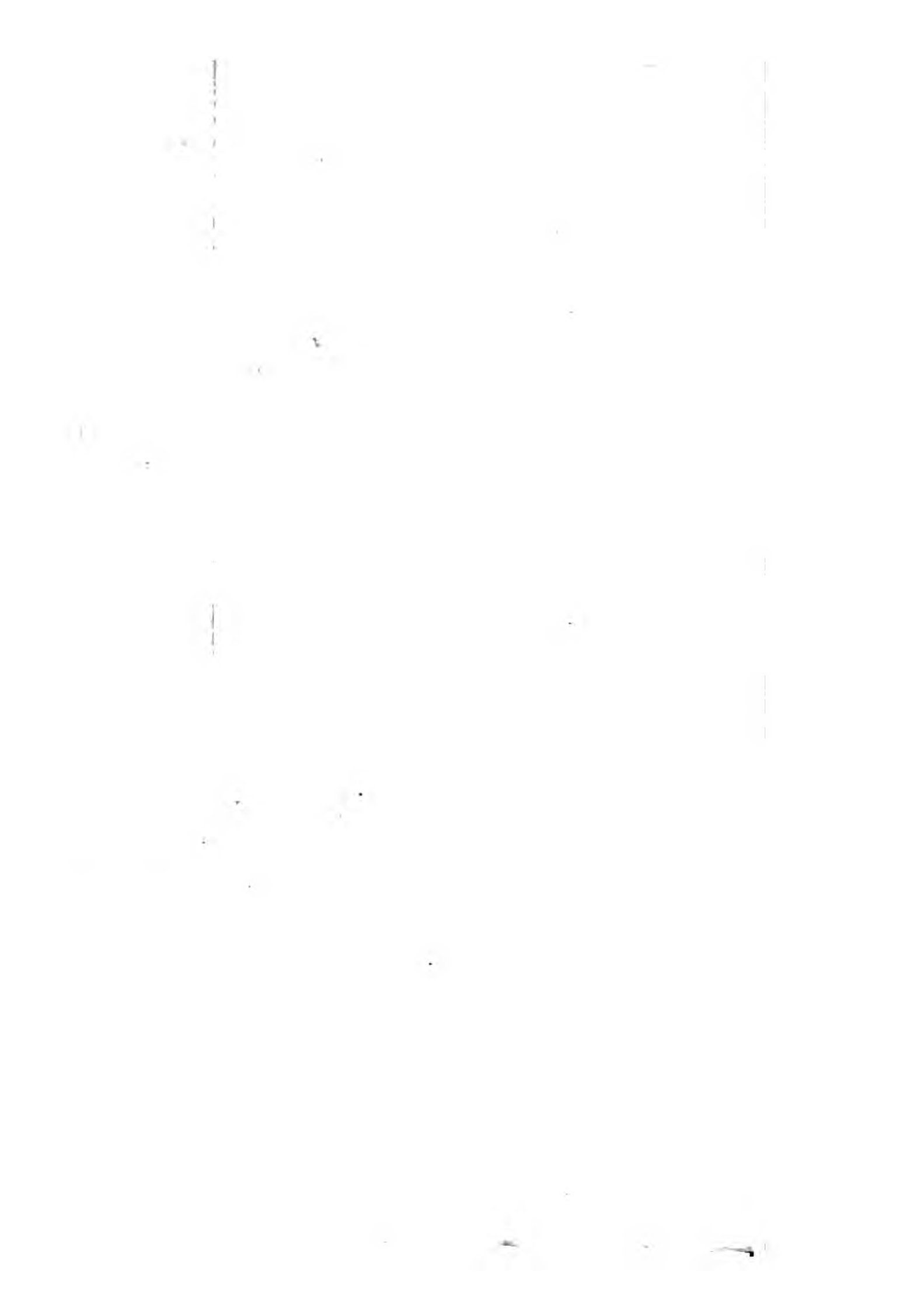
FIN.

Je pense avoir lieu  
pour Michel Cates  
Mort et force places.

Le 17 Mars

1870

Lund



25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

---

LES  
**CONTEMPLATIONS**

PAR

**VICTOR HUGO**

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR J. A. BEAUCÉ

---

La publication des deux volumes de poésies que Victor Hugo a intitulés les *Contemplations* a été en Europe un véritable événement littéraire. Depuis longtemps annoncée et impatientement attendue, cette œuvre nouvelle du grand poète lyrique, dont la muse avait gardé un silence de près de quinze années, a produit une vive impression sur tous les esprits cul-



tivés, sur toutes les âmes bien douées. Il faudrait un volume entier pour reproduire les éloges que toute la presse française et étrangère a décernés à ces admirables inspirations poétiques avec une unanimité sans exemple.

Dignes frères de leurs aînés, ces deux volumes des *Contemplations* ont cela de particulier qu'on entend vibrer dans les poèmes si divers, si variés qui les composent toutes les cordes de la lyre du poète. Dans le premier livre, *Aurore*, chant plein de fraîcheur, de grâce, de jeunesse exubérante, la corde sonore et brillante des *Odes et Ballades* et des *Orientales*; dans le second et le troisième livre, *l'Ame en fleur* et les *Luttes et les Rêves*, c'est la passion, le sentiment exquis et la richesse d'imagination des *Feuilles d'Automne* et des *Chants du crépuscule*. Dans la quatrième partie, entièrement consacrée à la fille du poète, morte, on s'en souvient, d'une mort si terrible et si inattendue, c'est l'amour paternel traduisant en poèmes sublimes les déchirements d'un cœur profondément atteint, c'est l'élévation de pensée, c'est la puissante éloquence, c'est la pureté d'expression des *Voix intérieures* et des *Rayons et des Ombres*; enfin, dans les deux dernières parties, *En Marche* et *Au bord de l'Infini*, le poète, supérieur à lui-même et à son passé, nous apparaît dans le plus splendide épanouissement de sa maturité. Ce n'est plus le Tasse, ce n'est plus Byron, ce n'est plus

Goethe, ce n'est plus seulement le maître de la poésie yrique en France, c'est quelque chose d'homérique et de dantesque à la fois, la plus haute expression du génie inspiré par la contemplation philosophique des merveilles infinies que Dieu a semées en deçà et au delà de l'homme et de notre univers visible.

Rien ne saurait, du reste, mieux donner une idée de ce livre que ces lignes empruntées à la préface :

« Qu'est ce que les *Contemplations*? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, les *Mémoires d'une âme*.

« Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, rians ou funèbres que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu « au bord de l'infini. » Cela commence par un sourire, continue par un sanglot et finit par un bruit du clairon de l'abîme.

« Une destinée est écrite là jour à jour. »

La nouvelle édition que nous offrons aujourd'hui au public, après l'immense succès des précédentes, a été revue et corrigée avec le plus grand soin. Elle est

ornée de douze magnifiques gravures, dessinées spécialement par M. J.-A. Beucé pour cette œuvre d'élite, et appropriées aux pages les plus saisissantes des principales pièces.

---

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

LES CONTEMPLATIONS formeront 2 volumes grand in-8. 12 vignettes par J.-A. Beucé, tirées à part, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 52 livraisons à 25 centimes.

Une ou deux livraisons par semaine. — L'ouvrage complet, 13 fr.

---

### AVIS

Les 12 gravures des *Contemplations* ont été exécutées spécialement pour cette édition. La collection en sera vendue séparément au prix de 2 francs pour les personnes qui ont acheté les précédentes éditions non illustrées.

ON SOUSCRIT A PARIS CHEZ GUSTAVE HAVARD

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

**CRÉMIEUX**

**EN COURS DE PUBLICATION**

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

## **MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

## **CONFESSIONS DE MARION DELORME**

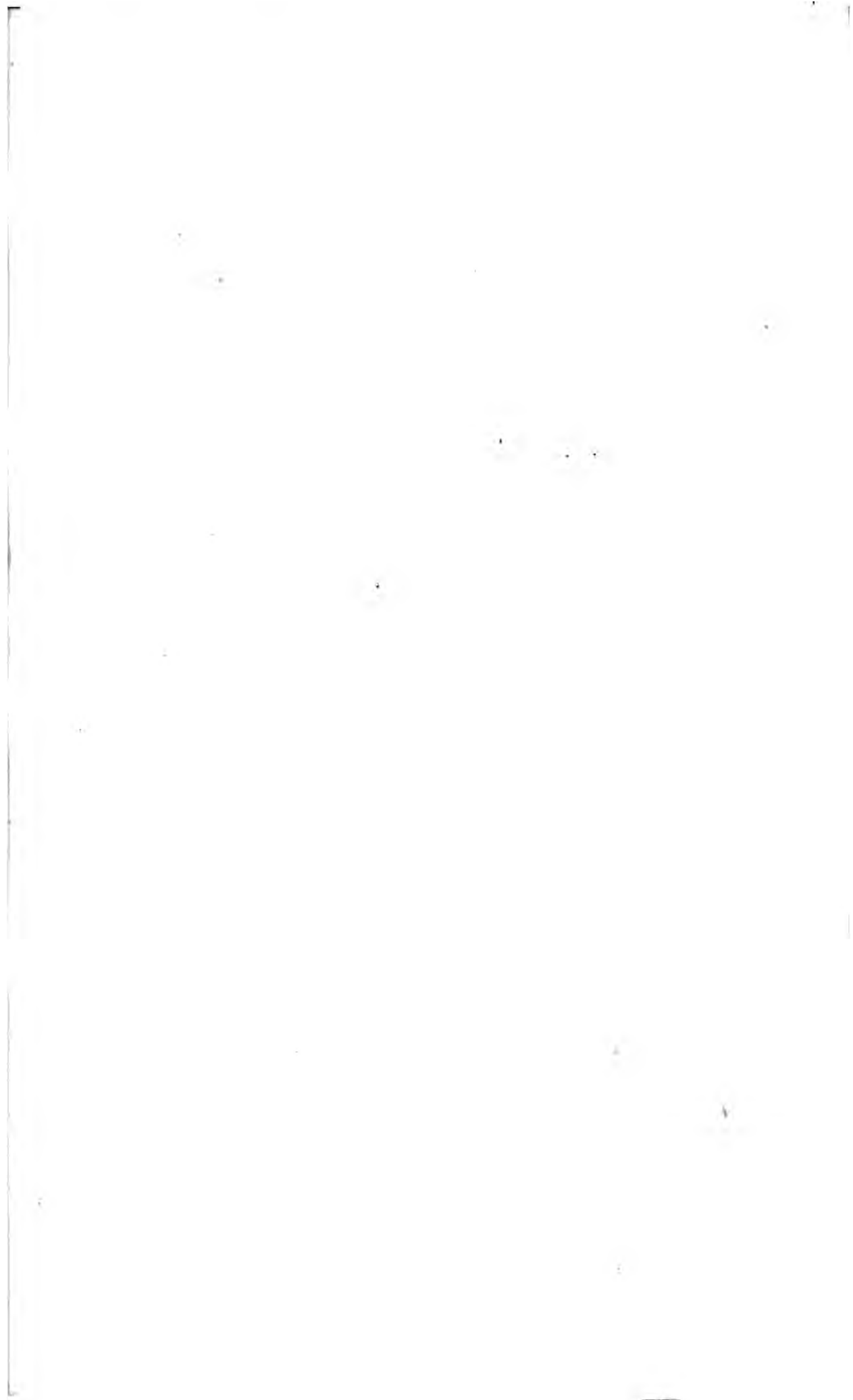
**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — IMP. SIXON RAISON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





*Carey, sc.*

## CRÉMIEUX

**LES CONTEMPORAINS**

---

**CRÉMIEUX**

PAR

**EUGÈNE DE MIRECOURT**

---

**PARIS**

**GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR**

**15, RUE GUÉNÉGAUD, 15**

**1857**

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction  
et de reproduction à l'étranger.





# CRÉMIEUX

---

En 1795, vivait à Nîmes une riche famille juive, dont le chef avait accepté sous la Terreur les fonctions d'officier municipal.

On lui en fit un crime, et on l'emprisonna.

Toutes les calamités semblèrent alors se réunir pour tomber sur le triste descen-

dant d'Israël. Sa maison de commerce, qu'il avait soutenue pendant la première période révolutionnaire, avec une peine extrême et au prix des sacrifices les plus durs, ne tarda pas à s'engloutir dans le gouffre de la faillite.

En même temps il perdait coup sur coup deux fils et une fille.

Les juges prononcèrent son acquittement; mais ils ne purent lui rendre ni sa fortune ni les enfants que lui avait enlevés la mort.

Ce fut au milieu de ce deuil et de ces désastres que vint au monde le célèbre avocat dont nous allons écrire l'histoire.

Isaac-Moïse Crémieux est né le 11 floréal an IV (50 avril 1795).

Une fois libre, Crémieux père tâcha de retrouver du crédit, non pour demander au travail le retour de son ancienne opulence, — car ses efforts ne pouvaient atteindre ce but, — mais pour achever de liquider un passif énorme et obtenir une réhabilitation.

C'était un caractère honnête, et surtout plein de sagesse.

Il n'avait ni les préjugés ni les instincts de sa race : avant de faire un juif de son fils, il voulut en faire un homme et un Français.

A l'exemple de tous ses coreligionnaires intelligents, il se moquait des vieilles sottises hébraïques, sans les heurter de face

autant que possible, mais aussi sans leur faire la moindre concession.

Bientôt il jugea convenable d'appeler son fils *Adolphe*, et non *Moïse-Isaac*, profitant pour cela d'un décret du premier consul, qui autorisait les juifs à changer contre des prénoms modernes ceux qu'ils tenaient de l'héritage des patriarches.

Or, aujourd'hui, ce même fils, guidé par des instincts analogues de sagesse et de prudence, n'a pas cru devoir obéir aux prescriptions d'un culte enterré depuis dix-neuf siècles. Il a voulu mettre ses héritiers à l'abri de l'espèce de réprobation sociale qui, malgré tout, continue de peser sur la secte déicide.

Deux enfants, garçon et fille, issus de

son mariage avec une juive, n'appartient plus à Israël.

Le lendemain de leur naissance, il a demandé pour eux le baptême<sup>4</sup>.

Ce fait est de notoriété publique. On doit d'autant moins le passer sous silence, qu'il est entièrement à la louange de notre héros, car la tendresse paternelle a été son unique mobile.

Nous ne l'accusons en aucune sorte de conviction chrétienne.

Adolphe Crémieux manifesta, dès l'enfance, une intelligence rare et des disposi-

<sup>4</sup> Mademoiselle Crémieux, grâce à cette détermination de son père, a pu contracter un<sup>6</sup> mariage très-sortable avec un catholique, avoué à la Cour impériale.

tions merveilleuses pour l'étude. Il passait, aux yeux de ses maîtres, pour un petit prodige. A l'âge de six ans, aux distributions de prix, il récitait à la foule émerveillée des morceaux énormes de poésie française.

Talma, neuf ou dix années après, l'entendit, un soir, dans sa loge, lui répéter, sans omettre un hémistiche, tout le dernier acte d'une tragédie qu'on venait de représenter.

— Diable ! Mais tu savais donc cela par cœur ? lui dit-il.

— Non, j'ai vu la pièce aujourd'hui pour la première fois, et je ne l'avais pas même lue, répondit Adolphe.

C'était vrai.

L'illustre tragédien et mademoiselle Mars, fort liés l'un et l'autre avec un oncle du jeune homme, s'amusèrent plus d'une fois à mettre à l'épreuve cette mémoire surprenante.

On avait envoyé Adolphe achever ses classes au lycée impérial<sup>1</sup>.

Il se distingua parmi les plus studieux élèves et fut un des lauréats du grand concours. Son bonheur le plus doux, à l'époque des vacances, était d'aller offrir ses couronnes à l'excellente famille qui sacrifiait tout pour son éducation.

Crémieux a donné par la suite à la mémoire de son père une preuve touchante de piété filiale

<sup>1</sup> Son oncle lui servait de correspondant.



Mais laissons la biographie suivre son cours.

En 1815, la réinstallation des rois légitimes attristait fort nos colléges.

On vit toute cette jeunesse, élevée militairement sous l'Empire, saluer de cris d'enthousiasme l'arrivée de Napoléon de l'île d'Elbe.

Quand les aigles reparurent aux Tuileries, Crémieux, au nom de ses camarades, rédigea une adresse, afin d'obtenir qu'on restituât aux lycées leur discipline, leurs armes et leurs tambours.

Cela fait, il sort du collége, accompagné de tous les élèves, gagne la place du Carrousel et pénètre au château, désirant remettre lui-même la supplique à César.

Mais il a compté sans Bertrand, le grand maréchal du palais.

Celui-ci arrête le cortège à la porte de l'empereur. Il veut renvoyer tous nos lycéens à la salle d'étude.

Adolphe persiste.

La grosse voix de Bertrand ne l'intimide pas, et bientôt Napoléon arrive au bruit de la querelle.

— Allons, allons! dit-il, qu'on laisse venir à moi les petits enfants!

Notre jeune délégué triomphait.

Plus tard, lorsque Bertrand revint de Sainte-Hélène, il alla rendre visite au célèbre avocat pour le consulter sur le testament de l'empereur.

— Vous avez donc oublié que nous sommes ennemis, maréchal? dit Crémieux en lui rappelant l'anecdote.

Cependant Waterloo vient de donner le coup de grâce à l'Empire.

De sanglantes réactions politiques et religieuses éclatent d'un bout à l'autre des provinces méridionales, et les parents du jeune rhétoricien le font revenir à Nîmes, où tous les cerveaux sont en proie à une exaltation terrible.

La guerre civile est imminente.

Crémieux fils, qui a eu la gloire de serrer la main de Napoléon, ne voit pas sans colère arracher le drapeau tricolore aux casernes de sa ville natale.

Il charge un fusil pour aller se battre.

On a beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'il va nécessairement attirer sur les siens toutes sortes de catastrophes.

Cette prudence de la famille empêche le massacre; mais elle ne peut arrêter le pillage. Les terroristes blancs enfoncent la porte de M. Crémieux père, fouillent sa caisse, qu'ils trouvent presque vide, et le contraignent, un poignard sur la gorge, à leur signer des lettres de change.

Adolphe, sans plus de retard, porte plainte au procureur du roi.

— Prenez garde, lui dit un commissaire de police; retirez cette plainte, ou ils vous tueront.

— Soit, monsieur, répond l'intrépide jeune homme : il ne vous restera plus qu'à venger ma mort !

Dix-huit mois après, nous le retrouvons à Aix. Il y achève son cours à la Faculté de droit, passe une thèse éclatante, se fait inscrire au barreau de Nîmes, et débute aux assises par une plaidoirie magnifique, le lendemain même de sa prestation de serment.

Une circonstance curieuse vient signaler une de ses premières causes.

Deux individus, accusés de vol, se rejettent l'un l'autre la culpabilité tout entière de l'acte pour lequel on les incrimine. Par cela même, et afin de délivrer

du poids de l'inculpation celui dont il prend la défense, l'avocat charge le coaccusé dans son discours.

— Ah! par exemple, monsieur Crémieux, vous êtes bon enfant de tomber sur moi comme vous faites! s'écrie celui-ci. Ignorez-vous que Carol se trouvait à la tête des brigands qui ont pillé votre maison en 1815?

Carol était le nom du client de Crémieux.

L'orateur se trouble et devient pâle; mais, se remettant presque aussitôt, il dit aux jurés :

« Messieurs, cet homme doit mentir. En tout cas, le pillage dont il parle . . . a

rien à faire ici. Admettons que la chose soit véritable. Les remords que doit éprouver Carol me vengent, et je lui pardonne. J'ai accepté sa **défense**, je le crois innocent : rien ne m'empêchera de faire mon devoir. »

Ce noble discours fut accueilli par les applaudissements de la salle entière.

Il en fallait beaucoup moins pour poser notre débutant au barreau de Nîmes. Bientôt on l'appelle à défendre un vieux brave, accusé d'avoir crié *Vive l'Empereur* ! Adolphe Crémieux, en face de juges royalistes, se met à faire une peinture éloquente de nos conquêtes, de nos gloires, du sang versé pour la patrie, et le vieux soldat voit prononcer son acquittement.

Nîmes, à cette époque, avait le chagrin d'abriter encore le monstre qui, dans les jours déplorables de la guerre civile, s'était rendu coupable des plus odieux assassinats.

Trestaillons inspirait une horreur universelle; mais on osait à peine la lui témoigner, tant le souvenir de ses crimes inspirait d'épouvante.

Crémieux seul eut plus de courage que tous ses compatriotes réunis.

Il se chargea de la défense d'un nommé Ravaud, cité par Trestaillons en police correctionnelle, parce que ce Ravaud l'avait accusé dans un lieu public de lui avoir volé sa vengeance.

« Sans doute, messieurs, dit l'avo-



cat, la loi punit celui qui calomnie un de ses concitoyens; mais cette loi bien évidemment ne peut être invoquée par Trestaillons. Je ne ferai pas à cet infâme l'honneur de discuter la prévention qu'il ose porter devant vous. L'accès des tribunaux doit lui être fermé, à moins qu'il n'y soit traîné entre deux gendarmes pour venir rendre compte de ses forfaits! »

On juge de l'émotion causée par ces paroles.

Au même instant, un des collègues de Crémieux lui pousse le bras, et lui fait voir Trestaillons qui assiste à l'audience.

« — Grand Dieu! continue le jeune orateur, et je souffrirais sa présence dans cette enceinte sacrée! Magistrats, j'ai dans mes

mains et je dépose sur le bureau du procureur du roi une plainte en assassinat ! La voilà formée par ce qui reste de la famille Chivas. Le monstre a tué sept personnes de cette famille. Je le dénonce ! »

Devant une aussi terrible apostrophe, Trestailons prit la fuite.

Quant à Ravaud, les juges le renvoyèrent absous.

On chargeait principalement Adolphe Crémieux des affaires politiques. C'était l'avocat patriote par excellence.

Malgré les manœuvres du ministère pour influencer l'esprit des juges, il obtint la condamnation des assassins du maréchal Brune ; puis il sauva de l'emprisonnement et de l'amende trois jeunes fous qui avaient

chanté la *Marseillaise* à pleins poumons sous les fenêtres de la préfecture.

Crémieux jugea convenable de lire en pleine audience les strophes de l'hymne révolutionnaire.

« Eh bien, s'écria-t-il, quand il fut au bout, voilà le chant qu'on veut déclarer criminel!... Criminel? dites admirable, dites sublime! Berçons, berçons nos enfants aux nobles accents de la *Marseillaise!* »

Il y aurait là-dessus beaucoup à dire. Le républicain futur commençait à montrer le bout de l'oreille.

Nous ne voyons pas la nécessité de glisser la *Marseillaise* dans les cours d'éducation,

ni pour sa valeur poétique intrinsèque, ni pour les sentiments qu'elle exprime.

Deux brillantes affaires de cour d'assises achevèrent de mettre le comble à la renommée du jeune avocat.

Grâce à lui, le trop fameux Magnan fut sauvé de la peine capitale, ainsi que toute sa bande<sup>1</sup>.

Ce Magnan dévalisait les voyageurs, le long des grandes routes du Midi.

On se rappelle peut-être un de ses plus hauts exploits dans le genre.

Il s'était, un soir, embusqué sur le pas-

<sup>1</sup> La seconde affaire était celle de l'assassin Polge. Crémieux fit pleurer tous les jurés et sauva son client de l'échafaud.

sage d'une noce, qui revenait, violons en tête, au hameau de l'époux.

Magnan s'empara de la dot de la mariée.

Cette dot était de quatre-vingt mille livres.

Une fois saisi par les gendarmes, le Fra Diavolo languedocien fit prier Crémieux de le défendre et lui envoya cinq mille francs pour ses honoraires.

Adolphe prit l'argent et courut le rendre au père de la jeune femme dépouillée par le bandit.

— Tenez, lui dit-il, voilà qui vous appartient. C'est déjà une partie de la dot retrouvée!

M. Crémieux père mourut en 1819.

La succession ouverte, son fils apprit seulement le désastre commercial arrivé sous la République.

Depuis, on avait éteint le plus grand nombre des créances; mais il en restait quelques-unes, et le passif excédait encore l'actif de vingt-quatre mille francs.

Adolphe n'a plus qu'une idée, qu'un but : le paiement intégral des dettes et la réhabilitation solennelle du défunt. Il va rendre visite aux créanciers, dont la plupart ont perdu leurs titres et jusqu'au souvenir de ce qui leur est dû. Mais les livres du vieux négociant font foi. Tout se retrouve, les comptes sont en règle.

Son fils rembourse jusqu'au dernier centime.

Il s'arrange pour annuler la cession de ceux qui ont vendu leur créance à vil prix et leur paye la somme entière. Cela fait, il demande une réhabilitation, que le tribunal accorde sur l'heure.

Quand un homme a de pareils traits dans sa vie, on peut lui pardonner bien des choses.

Nous invitons les personnes qui voudraient lire l'histoire complète des plaidoyers de jeunesse de notre héros à consulter les *Hommes du jour*, par Germain Sarrut et Saint-Edme<sup>1</sup>. Il faudrait infiniment plus de pages que n'en renferme

<sup>1</sup> Ces écrivains ont reproduit tous les détails donnés, à diverses époques, par la *Gazette des Tribunaux*.

notre cadre, si nous voulions mentionner ici toutes les causes remarquables qu'il a défendues.

Adolphe Crémieux fit à Paris un premier voyage en 1828.

Sa réputation avait depuis longtemps franchi les limites de sa province, et, tout récemment encore <sup>1</sup>, il venait de lui donner plus d'éclat en décidant la cour royale de Nîmes à abolir le serment *more judaico*.

Dans la voiture de Lyon, Crémieux se trouve en face d'un plaideur qui lui confie ses tourments et ses craintes.

— J'ai payé mon avocat d'avance, lui dit-il, et j'en suis au désespoir. Il voit

<sup>1</sup> En 1827.



tout de travers. Je perdrai sûrement mon procès.

— Quel jour plaidez-vous? lui demande Crémieux en descendant à Lyon.

— Aujourd'hui, ce matin même.

-- Eh bien, allez reprendre votre dossier. L'affaire est bonne, je m'engage à vous tirer d'embarras.

Moins de deux heures après, ayant jeté sur les pièces un coup d'œil rapide, il émerveillait par une plaidoirie étincelante de verve les juges de la cour royale, gagnait la cause, et quittait l'audience pour aller prendre la voiture de Paris.

Son client improvisé l'accompagna jusqu'au bureau, et voulut le contraindre à accepter deux billets de banque.

— Allons donc! fit Crémieux, j'ai plaidé cette affaire en artiste, pour me désennuyer du voyage! vous ne me devez qu'une poignée de main. Bonsoir!

Et la voiture partit.

Les feuilles du Rhône imprimèrent l'anecdote.

Ce magnifique exploit de barreau fut connu à Paris le lendemain de l'arrivée de Crémieux.

Au palais de justice, on lui fit une ovation glorieuse. Les jeunes avocats se cotisèrent pour l'inviter, le jour même, à un banquet chez le restaurateur Grignon.

De retour à Nîmes, Crémieux eut à défendre M. Cabot de la Fare.

Celui-ci luttait contre le cardinal et

contre toute la famille de la Fare, **pour** maintenir dans sa généalogie ce nom qui lui était contesté.

L'habile défenseur prouva que le maréchal de la Fare était mort sans héritiers en 1752, et que les la Fare actuels avaient eux-mêmes commis l'usurpation dont ils venaient se plaindre au tribunal.

« Sa Majesté Louis XV, dit l'avocat, n'aimait point à voir s'éteindre les grandes familles. Soutenus par le cardinal de Bernis, les la Fare d'aujourd'hui arrivèrent bientôt à la cour, porteurs d'une généalogie fraîchement faite, et d'autant plus facile à établir, qu'elle n'avait plus de contradicteur légitime. Que dirent les courtisans, les meilleurs juges en cette

matière? Ils tournèrent le dos en chantant :

La Fare i dondaine,  
O gai !  
La Fare i dondon. »

M. Crémieux a beaucoup d'esprit naturel. Il le fit voir dans cette circonstance et dans mille autres.

La vivacité de repartie, le trait jaillissant à l'improviste, la puissance du sarcasme, le don des larmes, le sentiment vrai, profond, sympathique, il a tout pour lui <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le *Figaro* (l'ancien) se montra donc parfaitement injuste lorsqu'il jeta ce quatrain insolent à la face de M. Crémieux :

Bâtard de Cicéron, dans ta folle manie,  
Tu voudrais à nos yeux passer pour orateur.  
Crois-tu de Mirabeau posséder le génie?  
Mais tu n'en as que la laideur.

Nous avons oublié d'annoncer au lecteur que notre héros s'était marié, le 2 décembre 1824, avec une jeune israélite de Metz <sup>1</sup>.

Madame Crémieux passe généralement pour une femme très-spirituelle et douée d'un grand cœur.

On nous assure qu'elle a ressenti le plus vif chagrin de voir son époux lancé dans le gâchis démocratique de ces derniers temps. Mais silence ! nous n'en sommes pas encore aux pages de l'histoire actuelle qui regardent M. Crémieux.

Il pourrait, à l'exemple du grand Condé, les déchirer l'une après l'autre sans nuire le moins du monde à sa gloire.

<sup>1</sup> Mademoiselle Silny.

En juillet 1830, notre juif patriote court chercher à Lyon le drapeau tricolore, et revient le planter lui-même sur les édifices de sa ville natale.

Il voit au loin poindre à l'horizon le règne des avocats.

En conséquence, l'heure lui semble propice pour s'installer à Paris.

Lisant sur les gazettes la nomination d'Odilon Barrot à la préfecture de la Seine, il lui expédie sans retard cette lettre laconique :

« Ne vendez votre cabinet à personne, je l'achète! »

Presque aussitôt il arrive, et les députés du Gard, voulant tout d'abord lui donner

une preuve de haute estime, demandent pour lui au grand chancelier la croix de la Légion d'honneur.

Mais Crémieux se refuse à une démarche personnelle; on ne le gratifie point du ruban.

Par la suite, le système s'est dispensé de le lui offrir. Il ne l'a pas encore; il ne l'aura probablement jamais.

Le 30 août, une ordonnance royale le nomme avocat aux conseils du roi et à la cour suprême, en remplacement de M. Odilon Barrot.

Chez le successeur, comme chez l'ancien titulaire, les causes abondent.

M. Crémieux, dès le 9 septembre, plaide

pour le *Constitutionnel* et le *Figaro* dans l'affaire des gendarmes de Rhodéz', et Guernon-Ranville, un des ministres emprisonnés à Vincennes, le charge du soin de sa défense.

L'illustre avocat n'avait point encore laissé dans le tourbillon de mille affaires contradictoires ce sentiment du juste et cette droiture d'esprit que nous avons vus chaque jour aller chez lui s'affaiblissant, pour nous donner, en dernier ressort, l'homme de 48.

Deutz, le juif infâme, osa le prier d'établir sa justification par un mémoire.

Crémieux lui envoya cette réponse :



« Monsieur,

« Toutes relations doivent cesser entre vous et moi; je vous ai entendu deux heures, c'est assez. Si vous étiez traduit en criminel devant un tribunal, si vous m'appeliez comme avocat, je ne vous refuserais pas mon ministère : tous les accusés ont le droit de l'invoquer. Mais vous êtes libre, dans tout l'éclat du triomphe lucratif objet de votre ambition; je n'ai rien à faire pour vous. Je n'arriverais pas à vous justifier aux yeux du public, la France est sourde à la justification d'une lâcheté. Il faut subir la honte quand on a consommé la trahison. D'ailleurs, je ne vois rien pour excuser un crime que je déteste, et qui ne vous traîne pas devant d'autres juges

---

que l'opinion publique. Si vous avez compté sur moi comme votre coreligionnaire, que votre erreur finisse. Vous n'appartenez maintenant à aucun culte : vous avez abjuré la foi de vos pères, et vous n'êtes plus catholique. Aucune religion ne vous veut, et vous ne pouvez en invoquer aucune, car Moïse a voué à l'exécration celui qui commet un crime comme le vôtre, et Jésus Christ, livré par la trahison d'un de ses apôtres, est un fait assez éloquent aux yeux de la religion chrétienne.

« Paris, 24 novembre 1832. »

Insérée dans tous les journaux de l'époque, cette lettre eut un effet immense.

Notre héros prêta successivement l'appui de sa parole à la *Tribune*, à la *Révolution de 1850*, au *Courrier Français*, au *Charivari*, à la *Caricature*, au *National*, à la *Gazette de France*, et à une foule de journaux de provinces, victimes des mesures répressives du pouvoir contre la presse.

Les sympathies de M. Crémieux appartenaient à l'opposition dynastique.

On a prétendu faussement que le parti républicain l'enrôlait déjà sous sa bannière. Il ne fit cause commune avec les démocrates que beaucoup plus tard. Encore ne doit-on pas le confondre avec les ambitieux dont il a eu le malheur d'être le collègue, et que la France juge avec

raison capables de tous les crimes politiques.

La preuve que M. Crémieux n'était point hostile à la dynastie d'Orléans, c'est que lui-même, en avril 1835, à la tête du consistoire israélite, porta au roi une adresse chaleureuse, dans laquelle il exprimait son indignation contre l'assassin du boulevard du Temple. Chacune des phrases de ce *factum* était due à sa plume.

A dater de 1830, nous le voyons écrire sur tout et partout.

Le manifeste adressé à la nation polonaise, lorsqu'elle réclama vainement l'intervention de la France, est son œuvre.

Il imprime d'innombrables discours

prononcés par lui dans les collèges électoraux et rédige des mémoires de toutes sortes : *Mémoire pour les condamnés politiques de la Restauration* ; — *Mémoire pour la réhabilitation du maréchal Ney* ; — *Mémoire pour obtenir une réparation pécuniaire à la famille Lesurque*, etc.

Le *Mouvement* et la *Nouvelle Minerve* le comptent au nombre de leurs plus actifs rédacteurs, et rien de tout cela n'empêche sa prodigieuse activité au Palais de Justice.

Il défend tour à tour l'ex-évêque Grégoire<sup>1</sup>, en instance pour obtenir les arré-

<sup>1</sup> L'ancien conventionnel, à qui l'avocat n'avait point réclamé d'honoraires, lui envoya un magnifique

rages de sa pension de sénateur sous l'Empire; Armand Marrast, dans l'affaire relative aux fusils Gisquet; Bastide, traduit devant les assises pour un recueil de satires politiques, intitulé *Tisiphone* (ces diables de républicains ont toujours eu des relations avec les Furies!). Jeanne, condamné à la déportation... Qui donc encore? Ah! les accusés d'avril, traduits devant la cour des pairs, et les saints simoniens; — bref, une foule de causes plus ou moins singulières.

C'est à ce métier-là, monsieur, que

meuble de chambre à coucher. Quand l'abbé Grégoire mourut, en 1834, ce fut M<sup>e</sup> Crémieux qui pèra sur sa tombe. Chose étrange! un prêtre chrétien loué par un juif, et ce juif parlant des vertus de feu l'évêque de Blois! Du reste, c'était de la reconnaissance. En 93, Grégoire avait fait rendre aux israélites leurs droits civils et politiques.

vous avez fini par vous dépouiller du sens moral, ce qui arrive malheureusement à presque tous ceux de vos confrères qui embrassent la carrière politique.

Pas n'est besoin d'être un grand psychologue pour fournir l'explication de ce phénomène intellectuel.

Le plus honnête avocat du monde accepte trop souvent n'importe quelle espèce de défense judiciaire. Il cherche, ou le conçoit, — ne fût-ce que pour garder sa propre estime, — à trouver bonne une cause mauvaise ; il se l'approprie, se passionne pour elle, la soutient avec une conviction profonde, et voit, par le fait même, disparaître bientôt de son âme les plus simples notions du juste et de l'injuste.



Tout le mystère de vos torts politiques est là, monsieur. Réfléchissez-y bien.

Le 9 décembre 1836, notre héros cède sa charge à M. Galisset, président du tribunal de Pithiviers, et plaide pour la dernière fois, devant la cour de cassation.

Il reste simple avocat à la cour royale.

Cherche-t-il à se donner une liberté plus grande et vise-t-il à quelque position politique? La chose est probable. Néanmoins il ne l'avoue pas encore.

Ici-bas tout arrive à son heure.

En attendant, il est bon de se faire des amis à droite et à gauche.

M. Crémieux se constitue le protecteur



de l'École centrale de Metz, sorte de séminaire où se forment les rabbins. Il visite chaque année l'établissement, interroge lui-même les élèves et leur distribue des récompenses.

Voilà pour les juifs.

Il s'agit à présent de se faire bien venir des chrétiens.

La commune de Lunel, entre Nîmes et Montpellier, avait un procès fort rude à soutenir pour son église. Crémieux se charge de la cause, gagne en instance, gagne en appel, et consacre ses honoraires à l'achat d'un saint ciboire, qu'il expédie aux braves habitants de ce chef-lieu de canton.

Ceux-ci, touchés de reconnaissance, font

graver le nom de M. Crémieux sur le saint ciboire.

Puis, voulant perpétuer le souvenir de leur bienfaiteur, ils achètent son image et la placent dans l'église même, entre celles de Jésus-Christ et de saint Joseph.

Il est certain que jamais israélite n'eut pareil honneur.

Au Palais, M. Crémieux a la réplique vive et ne se laisse point intimider par les présidents de chambre.

Un de ceux-ci, à l'occasion d'un procès qui devait se plaider à huis clos, donne l'ordre de faire sortir tout le monde, y compris les avocats stagiaires.

**Grand désappointement.**

— Revenez, messieurs, revenez ! leur crie le défenseur. Qui donc vous expulse de la salle ?

— Moi, répond le président du haut de son siège.

— C'est impossible, dit Crémieux.

— Pourquoi cela ?

— J'affirme que l'huissier vous a mal entendu, monsieur le président. Demain, dans six mois, beaucoup de mes jeunes confrères peuvent avoir à défendre un procès semblable. Comment sauront-ils s'en tirer ?

La leçon ne manquait pas d'une certaine audace. On révoqua l'ordre en ce qui concernait les stagiaires.

Sept années auparavant, à Nîmes, comme l'avocat se livrait à une longue digression qu'il croyait utile à sa cause, le président lui dit :

— La cour voit avec regret que vous n'abordez pas le but.

— Je supplie la cour, répond M. Crémieux, de me continuer ses regrets encore pendant cinq minutes.

Et les juges de sourire.

On écouta patiemment la fin de la digression.

M. Frédéric Thomas, dans ses *Petites Causes célèbres*, raconte un fait qui donne une idée du talent oratoire avec lequel maître Crémieux aborde les points les plus délicats du discours.

Ceci avait lieu l'année dernière, à l'occasion d'un procès très-connu.

Le défenseur, poussé par un incident, fut obligé tout à coup de parler de lui-même, chose que beaucoup d'avocats regardent comme impossible.

Il s'agissait d'une lettre, dont madame Ronconi jugeait la lecture indispensable.

« J'ai voulu voir cette lettre, dit maître Crémieux, et savoir quelle main l'avait écrite. Messieurs, je ne puis pas combattre ce témoignage, et je vais dire pourquoi. Je connais de la façon la plus intime, depuis bientôt soixante ans, un homme dont la vie a été bien douce au Palais, bien agitée dans la politique, bien délicieuse dans son intérieur. Cet homme,

le mouvement des révolutions l'a porté un moment au faite du pouvoir; après quoi, par un de ces revirements que notre pays accueille toujours avec une si vive ardeur, il est tombé, le 2 décembre, dans une cellule à Mazas, avec bien d'autres, ma foi! »

Cela dit, il fait aux juges la lecture de la lettre.

Elle commence ainsi :

« Chère madame, je vous remercie de cet affectueux intérêt pour mon cher mari; c'est m'aller droit au cœur. Hélas! il ne m'a pas encore été permis d'aller l'embrasser et de lui parler des sympathies qui le suivent dans sa prison. Il est dans une cellule, tout seul, bien triste et en-

myé, lui qui ne vit que par le cœur, et qui n'est heureux qu'avec sa femme et ses enfants... »

Inutile d'aller plus loin pour faire comprendre que cette lettre portait la signature de madame Crémieux.

Frédéric Thomas ajoute :

« M. Crémieux a hérité du privilège de Montaigne, qui savait parler de lui sans offusquer personne. »

Ici la transition est fort simple pour apprendre à ceux qui l'ignorent que notre héros et sa famille sont intimement liés avec tout ce que la capitale renferme d'artistes célèbres.

Malgré ses innombrables affaires, l'avocat trouve moyen de se livrer à la plus

noble des distractions, c'est-à-dire à son goût pour les arts. Depuis vingt ans il donne des soirées charmantes et très-courues, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

On sait ou on ne sait pas que M. Crémieux est le premier maître de Rachel.

Il a consacré bien des efforts à éclairer la profonde ignorance de la jeune tragédienne, mais sans pouvoir l'empêcher de faire aux questions qu'on lui adressait des réponses du genre de celle-ci :

— Vous me demandez pourquoi je n'ai point de larmes. Où voulez-vous que j'en trouve? ma mère m'a fait éplucher tant d'oignons!



Un soir, Hermione dit à Crémieux, en lui montrant une statuette :

— Quelle est donc cette femme nue ?

— Mon enfant, c'est la Vénus de Milo.

— Ah ! oui, je sais, murmura mademoiselle Félix avec un air de vive intelligence.

Le lendemain, elle rencontre Millaud, cet excellent ami du financier Mirès<sup>1</sup>, financier lui-même et devenu propriétaire du journal la *Presse*, grâce à ses millions.

— Je vous fais compliment, mon cher Millaud, dit Rachel. Hier, j'ai vu votre Vénus, elle est charmante !

Hermione appelait Crémieux *mon papa*.

<sup>1</sup> Coups de canne à part.

Tous les jours elle avait soin de lui apporter sa correspondance officielle. Pour des raisons orthographiques très-sérieuses, l'avocat lui rédigeait son courrier.

Mais elle ne lui confiait pas la correspondance intime, ce qui a jeté dans le commerce des collectionneurs nombre d'autographes réjouissants, au point de vue du style et de la grammaire.

Nous arrivons au terrible scandale qui éclata, d'un bout du continent à l'autre, dans les premiers mois de l'année 1840.

On devine que nous parlons des juifs de Damas.

Le grand rabbin de cette ville syrienne était accusé d'avoir tué un religieux, le père Thomas, à la veille des fêtes pas-

cales, pour mêler son sang au pain des azymes <sup>1</sup>.

Chez les Turcs la justice marche de la façon la plus expéditive.

Nos musulmans appliquent au grand rabbin des coups de bâton sous la plante des pieds en guise de torture. Le supplice arrache des aveux au patient, et chacun, dès lors, est convaincu du crime.

Au conseil des ministres, le petit Thiers assure d'un ton magistral que les juifs ont pris, de longue date, cette abominable coutume de saigner un chrétien la veille de Pâques.

<sup>1</sup> Voir les détails du meurtre dans le *Journal des Débats* du mois d'avril 1840.

Or maître Crémieux ne partage pas l'opinion de Picrochole.

Il reçoit de ses coreligionnaires d'Europe un mandat solennel, et part pour l'Orient.

L'affaire devait se plaider devant un tribunal composé de tous les consuls généraux, sous la présidence du consul de France.

M. Thiers y met obstacle.

Crémieux défend l'inculpé devant Méhémet-Ali tout seul, et gagne sa cause.

Avant la fin de septembre, le vice-roi fait mettre en liberté le grand rabbin de Damas, avec tous les juifs soupçonnés d'avoir pris part à l'assassinat.

On juge des cris d'allégresse et des applaudissements qui retentirent dans Israël.

Depuis Corfou et Trieste jusqu'à Francfort, le retour de M. Crémieux est un véritable triomphe <sup>1</sup>.

A son passage à Vienne, le prince de Metternich lui donne audience, et les coreligionnaires allemands de l'avocat font ciseler, pour le lui offrir, une sorte de bâton de maréchal, en or massif, tout chargé d'inscriptions pompeuses.

<sup>1</sup> En sortant de Trieste, on trouve une côte énorme de quatre ou cinq kilomètres, appelée la côte d'Opéna. Trois mille juifs, les uns en voiture et le plus grand nombre à pied, accompagnèrent jusqu'en haut de cette côte le défenseur du rabbin, et lui firent des adieux pleins de larmes.

Les juifs de Paris se piquèrent d'honneur.

On peut voir, depuis seize ans, sur la table du salon de M. Crémieux, un énorme vase d'or, sculpté en commémoration du procès de Damas.

Dès ce jour notre héros est plus que célèbre.

Il ne tarde pas à être porté à la Chambre. Les électeurs de Chinon, par un scrutin quasi unanime, enlèvent leurs votes à M. Piscatori pour les reporter sur Crémieux.

Le voici donc en pleine lice politique, et le moment est venu d'esquisser en traits rapides ce caractère presque insaisissable, cette nature fantasque et mobile, où s'u-

nissent par un bizarre alliage les qualités les plus admirables aux défauts les plus répréhensibles.

Janus n'avait que deux faces : M. Crémieux en a six bien distinctes.

Trois sont dignes d'admiration ; les trois autres nous semblent folles et grimaçantes.

On aime l'orateur, l'homme d'esprit, l'artiste ; jamais on ne fera l'éloge du républicain, de l'amateur de popularité quand même, et surtout du juif restant juif sans conviction.

Nous développerons seulement son caractère à ce dernier point de vue. Les autres faces condamnables seront assez en relief par la suite même de l'histoire.

M. Crémieux a fait baptiser ses enfants.

Comme tendresse de père et comme prudence de citoyen, voilà qui ne mérite aucun reproche.

Mais que signifie cette aveugle persistance à défendre publiquement au dehors un culte qu'on trouve absurde dans l'intimité de famille ? Pourquoi maintenir par système les israélites dans une doctrine religieuse qui les rend ennemis implacables de tout ce qui porte un nom chrétien ?

Voyez l'histoire. A diverses époques les juifs furent persécutés sans doute ; mais à quoi tenait cette persécution ? A l'état flagrant d'hostilité dans lequel ils se pla-



çaient vis-à-vis du corps social, au milieu duquel ils forment, depuis vingt siècles, une sorte d'excroissance parasite et dangereuse.

Nous ne les accuserons pas, comme M. Thiers, de mêler notre sang au pain des azymes et de commencer la fête pascale par un assassinat.

Mais tout juif est convaincu, par esprit même de religion, que dépouiller un chrétien est une œuvre pie.

Cela rentre dans son acte de foi.

L'essentiel, pour cette race naturellement pillarde et sordide, est de sauter par-dessus le Code.

Il faut de l'habileté, rien de plus.

Une fois la barrière pénale franchie, point d'inquiétude, point de remords. Tout est bien, tout est légitime. Des fortunes énormes se consolident, les millions s'entassent sur les millions. Comme il n'y a plus de Philippe le Bel pour contraindre les juifs à rendre gorge, ils arrivent par un escalier d'or aux honneurs, à la puissance, et nous croyons inutile de soulever les masques pour donner la preuve qu'Israël est aujourd'hui chez nous en plein triomphe.

M. Crémieux en sait là-dessus beaucoup plus long que personne.

A lui, le premier des juifs honnêtes de l'époque, appartiendrait le soin de moraliser la secte. Il ne le fait pas ; il la main-

tient dans ses préjugés, il excuse ses fautes, il justifie ses manœuvres, et peut-être en est-il au regret d'avoir manqué sa fortune, en soutenant jadis, au plus grand déplaisir du monopole et de M. de Rothschild, que l'État seul devait s'occuper de la construction des lignes de fer. On comprend que le roi des juifs, indigné, ne lui envoya pas la plus petite action.

Tout cela dit, reprenons le fil biographique.

De 1842 à 1848, le député d'Indre-et-Loire est constamment réélu par le même collège. Si d'autres provinces lui offrent leur mandat, il le refuse, pour ne point abandonner ses fidèles électeurs.

Une fois on veut le nommer à la Rochelle.

Il expédie son camarade Baroche à sa place, et le souvenir doit aujourd'hui lui paraître piquant.

M. Crémieux sait mener de front la politique et le barreau. Jusqu'à trois heures il plaide au Palais de Justice; puis il se rend à la Chambre.

Son opposition devient très-passionnée.

Il lui est revenu que la reine Amélie déteste les juifs. Ceci lui enlève l'espérance d'arriver à un portefeuille, tant que la pensée de cette majesté dévote influera sur la formation des cabinets.

Tous les actes du gouvernement lui paraissent détestables.

Sa rancune est visible; il ne laisse

échapper aucune occasion de la témoigner aux Tuileries.

Maitre Crémieux soutient l'affaire de la loge de l'Opéra contre le duc de Nemours. Apprenant ensuite que Teste et Cubières ont certains appuis sympathiques dans la famille royale et qu'on cherche à les dérober à l'action de la loi, il éclate à la Chambre en accusations réitérées, donne pleine carrière au scandale et fait traduire les coupables à la barre du Luxembourg.

Hélas! que de Teste et de Cubières juifs il pourrait dénoncer aujourd'hui!

Cette volonté ferme de chagriner le château se remarquait dans bien d'autres circonstances. La famille Bonaparte n'avait pas de conseiller plus intime que

M. Crémieux. Son excursion à Damas l'empêcha de servir de défenseur au prince Louis; mais il fit plus tard un voyage à Londres dans l'intérêt de ses nobles clients.

Il rédigea le testament de Joseph et recut de précieux souvenirs de la famille impériale.

On voit dans le salon de notre avocat, sous une riche vitrine, la tasse à café de l'Empereur; la tabatière dont Napoléon se servait à Sainte-Hélène<sup>1</sup> et la soupière microscopique donnée par madame Lætitia au roi de Rome, le tout signé et certifié JOSEPH.

<sup>1</sup> Cette tabatière est enrichie d'une fort belle miniature, due au pinceau d'Isabey.

Nous avons sous les yeux les discours les plus remarquables de M. Crémieux à la Chambre.

Là, comme au barreau, nous devons dire qu'il a donné la preuve d'un talent supérieur. Il sait débrouiller les affaires les plus obscures; il prononce sur elles le *fiat lux* et n'a pas d'égal pour la lucidité de l'exposition.

C'est un orateur tout d'initiative; il brille par une foule de traits inattendus.

M. Crémieux émerveillait ses collègues du Palais de Justice et ses collègues parlementaires toutes les fois que se présentait une question artistique.

Il la traitait de verve.

L'homme de goût se révélait aussitôt; le littérateur érudit savait tirer de son érudition même des moyens vainqueurs

Cent fois il a prêté aux artistes l'appui de sa parole éloquente, et toujours avec le plus admirable désintéressement.

Pourquoi la folle du logis entraîne-t-elle hors de leur sphère des hommes de ce mérite, et cherche-t-elle à les précipiter dans une arène où le talent s'égaré et se met au service de la passion? Pourquoi ce talent devient-il ainsi regrettable et dangereux? Pourquoi devons-nous faire succéder le blâme à l'éloge?

Le régime constitutionnel n'a fait naître que des brouillons. Il a détourné chacun de sa route; il a jeté dans les rouages



de la machine gouvernementale une complication saugrenue qui a fini par en occasionner la rupture.

Chacun donnait son conseil, chacun voulait diriger la manœuvre.

Il en résulta que le roi citoyen, perdu dans ces mille opinions diverses, gêné par ces mille artisans maladroits ou ambitieux, devait nécessairement donner aux siècles à venir l'exemple d'une ridicule et prompte culbute.

On peut dire de notre héros qu'il fut le colouel des célèbres banquets dont Odilon Barrot se proclamait le général.

Aussi aveugle que son chef, M. Crémieux ne voyait pas la République derrière ce tohu-bohu soulevé par leur su-

blime éloquence. Il ne voyait pas même une révolution, l'imprudent !

Jugez de sa surprise aux premiers coups de fusil qui retentirent à ses oreilles.

Il s'empresse de courir au château.

Là tout le monde est ahuri. On ne sait plus auquel entendre, et depuis la tour de Babel on n'a pas vu semblable confusion de langues et de discours.

Au milieu de ce désordre indescriptible, le vieux roi, en costume de lieutenant général, et paré du grand cordon, prête l'oreille à l'un, prête l'oreille à l'autre, hésite, tergiverse et ne décide rien.

Crémieux arrive. Il ne fallait plus que lui !

— Eh bien, s'écrie-t-il, où en est-on ?  
quelles mesures a-t-on prises ?

— J'ai nommé Thiers président du conseil, répond Louis-Philippe.

— Ah ! sire, l'idée n'est pas heureuse.

— Le général Bugeaud commande la force armée.

— Voilà qui est déplorable.

— Mais alors que me conseillez-vous donc ?

— Il faut remplacer Thiers par Odilon Barrot, et le maréchal Bugeaud par Lamoricière.

— Allons, soit, j'y consens, fit le roi avec un soupir.

M. Crémieux sort avec Gourgaud, dans l'intention de calmer l'effervescence de la multitude en lui annonçant le parti qu'on vient de prendre. Ils aperçoivent dans la cour des Tuileries Bugeaud qui montait à cheval avec son état-major.

— Arrêtez ! arrêtez ! lui crie l'avocat. Vous allez faire répandre le sang !

— D'ailleurs, maréchal, vous n'êtes plus rien, dit Gourgaud.

Il lui fait part des nominations récentes.

Le vainqueur d'Isly hausse les épaules, met pied à terre et rentre chez le roi, où M. de Girardin, survenant après Crémieux et faisant prévaloir un autre conseil, décidait Louis-Philippe à signer son abdication.

Crémieux était encore dans la cour du château, quand plusieurs personnages essoufflés le rejoignent en criant :

— Le roi abdique, messieurs, le roi abdique !

— Hein?... ce n'est pas possible.

— Assurez-vous-en par vous-mêmes.

Notre avocat, stupéfait, retourne avec Gourgaud dans la chambre de Sa Majesté. L'abdication est positive; il ne s'agit plus que de séparer les combattants. Tous deux s'élancent. Ils arrivent au bout de quelques minutes sur la place du Palais-Royal, où se concentraient tous les efforts de l'insurrection.

— Ne tirez pas ! dit Crémieux. Nous

avons la régence, et la régence, mes amis,  
c'est la victoire !

On ne l'écoute pas.

Le feu continue du côté des municipaux et du côté du peuple.

Entendant les balles siffler autour de sa tête, Crémieux se glisse hors de l'action, rentre pour la troisième fois au château, et dit à Louis-Philippe :

— Partez, sire, partez ! ou vous êtes perdu !

Le roi, déjà fort pâle, devient livide. Il ôte son chapeau, son grand cordon, son habit, et murmure d'une voix étranglée par l'épouvante :

— Une redingote ! une redingote<sup>1</sup> !

— Monsieur Crémieux, dit le duc de Montpensier, je vous en supplie, accompagnez-nous. Votre nom pourra nous protéger si nous rencontrons le peuple.

Il était difficile de refuser aux fugitifs ce petit service.

Crémieux les accompagne jusqu'à la voiture et ferme lui-même la portière, pendant que le roi, toujours sous l'empire d'une terreur profonde, criait à son automédon de louage :

— Partez vite, partez !

<sup>1</sup> Ces détails et ceux qui suivent nous ont été fournis par un témoin oculaire. Nous en certifions l'exactitude.

Seulement alors, notre héros se rend à la Chambre, où le grand Odilon demande la régence pour madame d'Orléans.

Elle vient d'arriver là, suivie de son fils et de monseigneur le duc de Nemours.

Crémieux s'élançe vers la duchesse, qui est sur le banc le plus élevé de la gauche.

— Au nom du ciel, madame, s'écrie-t-il, renoncez à vos droits de régente ! Il est trop tard. La victoire est au peuple, et le peuple ne sanctionnera pas ce que déciderait la Chambre !

— Mais, dit madame d'Orléans, je ne puis abandonner ainsi la couronne de mon fils.



— Voulez-vous prendre la parole ?

— Oui, monsieur.

— Me permettez-vous de rédiger ce que vous avez à dire ?

— Soit, rédigez.

Crémieux saisit une plume et trace alors ce fameux discours en quelques lignes, retrouvé, le lendemain, sur le parquet de la Chambre.

Nous aurions désiré le donner pour autographe à nos lecteurs, mais nous n'avons pas cru devoir le demander à M. Crémieux lui-même, auquel des amis complaisants l'ont rendu, tout maculé de taches de boue qu'avait imprimées dessus le soulier du peuple.

La duchesse ne fit point usage de l'improvisation de notre avocat.

Juste au moment où elle allait parler, la Chambre fut envahie. Nemours entraîna sa belle-sœur et son neveu.

Tout, dès lors, était perdu pour la branche cadette.

M. Crémieux demande le gouvernement provisoire. On le porte lui-même sur les listes. Nommé par le peuple, il est à quatre heures à l'Hôtel de Ville, et s'adjuge le titre de garde des sceaux.

Lamartine a raconté ces détails autrement que nous. Il est fâcheux qu'il se soit écarté du vrai d'un bout à l'autre de sa narration.

Jamais la plume d'un poète n'écrira l'histoire.

A l'Hôtel de Ville, notre avocat partageait avec le chantre d'*Elvire* l'honneur inappréciable de répondre aux nombreuses députations qui envahissaient le conseil des nouveaux gouvernants.

C'est là que nous avons pu l'entendre paraphraser sur la *république des lettres* un thème fort spirituel et tout à fait de circonstance.

M. Crémieux est fort laid <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous trouvons l'anecdote que voici dans un journal réactionnaire de 1849 :

« Une jeune et charmante étourdie, très-connue dans le monde par une ingénuité qui n'est pas toujours sans malice, entre dans un cercle où se trouvaient M. Crémieux et un grand nombre de dames. On parlait des

Néanmoins, quand il parle, on oublie cette laideur, et on le trouve presque beau, tant sa parole est sympathique, tant son œil rayonne de verve.

Chacun sait que la calomnie est de mode en temps de révolution.

L'homme dont nous écrivons l'histoire fut calomnié plus que tout autre. De lâches antagonistes l'accusèrent d'avoir pris au château le portefeuille de Louis-Phi-

saisons. L'une des assistantes **préférait l'été**, à cause du soleil, des eaux, de la campagne; l'autre vantait l'hiver, ses bals et ses soirées.

« — Ah! l'hiver! s'écrie la nouvelle venue; moi, je l'exècre, il est si laid!

« Puis, avisant M. Crémieux, elle prend un petit air confus et ajoute :

« — Mille pardons, monsieur, je ne vous savais pas là! »

lippe : mensonge odieux, dont ses amis eurent grand tort de s'émouvoir.

On se trompe en politique, on fait même d'assez jolies sottises.

Mais on n'a jamais à craindre de perdre en un jour, et sur la foi d'un journal hostile, une réputation qui a pour base quarante ans d'honneur et de probité.

Devant sa femme, sa fille et son gendre, M. Crémieux ouvre, un soir, la *Patrie*, fait lecture à haute voix de quelques passages, et tombe sur un aimable *fait-divers* où l'on assure qu'il a été rencontré, la semaine précédente, en Belgique, avec une maîtresse du dernier ordre.

Il n'avait pas quitté Paris depuis dix-huit mois.

En vérité, ceci allait de pair avec le vol du portefeuille de Louis-Philippe, — comme si jamais ce prince économe et d'une prudence financière si merveilleuse avait pu, même dans le plus grand état de trouble, se laisser dérober un portefeuille !

Surpris par la République, M. Crémieux l'acceptait sans le moindre enthousiasme.

Il trouvait le peuple hardi jusqu'à l'insolence et le bourgeois timide jusqu'à la lâcheté.

Lui-même raconte à qui veut l'entendre que, se promenant dans les rues, à cette époque inqualifiable, il vit sur la

place de la Bourse dix ou douze gamins se rassembler et crier à tue-tête :

— Des lampions ! des lampions !

Rien de surprenant à l'aventure, cela se voyait partout.

Mais, quand la place fut illuminée, ces mêmes gamins crièrent :

— Point de lampions ! des carcels !

Aussitôt les fenêtres obéissantes de s'ouvrir. On remplaça le modeste godet d'huile ou le vase à suif par des lampes magnifiques surmontées d'abat-jour.

— Point de carcels ! des lampions ! reprit la troupe railleuse.

Et les bourgeois d'enlever leurs lampes et de rallumer la mèche éteinte des luminaires primitifs.

Or M. Crémieux, qui se moque si agréablement de la poltronnerie bourgeoise, ne fut pas lui-même d'un héroïsme bien caractérisé dans la circonstance qui va suivre.

Les Tuileries, chacun se le rappelle, demeurèrent au pouvoir d'une horde de malfaiteurs, qui persistaient, malgré toutes les représentations, à ne pas déloger du château.

— Mon cher, disent les provisoires à Crémieux, vous êtes seul capable de les faire déguerpir.

— Croyez-vous? je vais essayer, répond-il.

S'affublant d'une vieille redingote, afin



de ne point offusquer par son luxe les hôtes déguenillés du Carrousel, il pénètre dans l'intérieur des appartements, suivi de M. le commissaire de police Trouëssard.

Au premier mot qu'il prononce, il entend la crosse des fusils résonner sur les dalles, et les baguettes s'agitent dans l'intérieur des canons, pour bien lui faire comprendre que ni ministre ni commissaire ne modifieront le plan de résistance.

— Eh quoi ! mes enfants, dit M. Crémieux, vous avez pris les Tuileries, et l'on oserait vous en exclure ? Allons donc !... Restez-y tant qu'il vous plaira.

Celles des voitures de la cour qui n'avaient pas été brûlées sur la place du Pa-

lais-Royal échurent tout naturellement en partage aux ministres républicains.

Notre héros eut la sienne, avec un fort bel attelage emprunté aux écuries de l'ex-roi.

Ayant à visiter Arago, qui demeurait au Luxembourg, il prit ce splendide véhicule, se fit conduire chez son collègue, y resta vingt ou trente minutes à causer d'affaires, descendit ensuite, quitta le palais à pied, suivit la rue de Vaugirard et monta dans l'omnibus de l'Odéon.

Crémieux avait oublié sa voiture de ministre. Simple manque d'habitude !

Il faut dire à sa louange que, dans ces mauvais jours, son administration fut honnête et paternelle.

Encore aujourd'hui, tout le ministère de la justice, depuis le chef de division jusqu'au garçon de bureau, regrette M. Crémieux.

De ce qui précède, il résulte une vérité triomphante, et la voici :

Le héros de ce livre n'a pas l'ombre de conviction politique. Il voulait jouer un rôle, et ce rôle, il l'eût accepté du système, de la régence ou de n'importe quoi, si les événements n'avaient pas fait prévaloir le drapeau républicain.

Notre homme était là comme au Palais : pour ou contre, noir ou blanc, qu'importe ?

On parle toujours.

Cela est si vrai, qu'un soir, au club

Martel, M. Crémieux dit à un montagnard :

— Gageons que je fais pleurer tous ces fougueux démocrates en leur parlant de Louis-Philippe !

— Ah ! par exemple, dit l'autre, ce serait fort !

— Gageons-nous ?

— Soit. Un dîner à discrétion.

— Va pour le dîner, fit Crémieux.

Il monte à la tribune, péroré cinq minutes sur une question ou sur une autre, arrive par un détour habile à mettre en scène les hôtes de Claremont, et parle des grandeurs déchues, des revirements politiques, des tortures de l'exil, avec une élo-

quence si touchante, que le club entier fond en larmes.

Crémieux gagna son pari.

Mais, en revanche, — et pour donner notre opinion plus de force encore, — ce fut lui qui prononça le dernier discours républicain sur la place de la Bastille.

Une compagnie de voltigeurs s'arrêta, le 2 décembre, à la porte de l'ancien ministre.

On le conduisit à Mazas d'abord, puis au donjon de Vincennes. Il eut à subir en tout vingt-trois jours de captivité.

Coïncidence bizarre ! le 2 décembre était précisément le jour anniversaire du mariage de M. Crémieux. On le célébrait

tous les ans par une joyeuse réunion de famille ; mais, hélas ! impossible aujourd'hui de conserver la même date à cette fête intéressante !

M. et madame Crémieux ont décidé qu'on la célébrerait à l'avenir le 11 octobre, jour de leurs fiançailles.

Aujourd'hui le Palais de Justice et les arts n'ont plus à disputer notre héros à la politique, et c'est un grand bonheur, ne lui en déplaise, pour lui comme pour les siens. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Il plaide au moment où nous écrivons pour l'éditeur Michel Lévy contre Alexandre Dumas. L'auteur des *Mousquetaires* réclame à sa partie adverse 607,801 francs. Si M. Dumas gagne (ce qui est invraisemblable), voici l'emploi que nous lui conseillons de faire de la somme :

1° A ses créanciers, pour apaiser les plus terribles

M. Crémieux est l'homme de la vie privée par excellence.

Il possède au degré suprême toutes les qualités de l'époux et du père de famille. De nombreux amis l'entourent. Il doit à son bon cœur, à son obligeance rare et à

et leur donner à ronger un os modeste. . . . .	350,000 fr. 00 c.
2° A M. Auguste Maquet pour sa part légitime de collaboration dans ce qui restera. . . . .	175 000 00
3° A ses autres collaborateurs, en diverses sommes, et au marc le franc.	82,749 55
4° Enfin, pour sa part, au plus juste. . . . .	51 45
Total. . . . .	<u>607,801 fr. 00 c.</u>

Le partage ainsi fait, M. Dumas aura seulement la conscience nette, attendu que, dans le cas présent, charité bien ordonnée commence... par les autres.

son désintéressement cette affection générale qu'on lui accorde.

S'agit-il de rendre un service, il ne compte ni ses démarches ni ses peines.

M. Crémieux est le plus agréable narrateur du monde.

On assiste à ses soirées, moins pour entendre nos premiers artistes et la meilleure musique de Paris, que pour l'entendre lui-même.

Sa conversation petille et son esprit est charmant.

Çà et là percent bien encore de légers ridicules, dus au souvenir de son triomphe éphémère en politique. Ainsi, par exemple, lorsque la conversation tombe



sur les beaux jours du provisoire, le célèbre avocat n'oublie jamais d'employer cette expression pompeuse : *Sous mon gouvernement.*

Ah ! si madame de Girardin pouvait l'entendre, elle qui s'écriait jadis avec une amertume si profonde :

— Dire que le canon des Invalides résonne quand M. Crémieux se dérange !

FIN. *o*

Ministère

DE LA JUSTICE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Liberté, Égalité, Fraternité.

Liberté et justice

dévouement, probité.

à nous

M. Crémier

Le Citoyen Parin

1870

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

LES  
**CONTEMPORAINS**  
JOURNAL CRITIQUE ET BIOGRAPHIQUE

---

EUGÈNE DE MIRECOURT, RÉDACTEUR EN CHEF

---

**BUHEAUX A PARIS, RUE COQ-HÉRON, 5**

---

Une publication qui, depuis trois ans, n'a pas vu le succès se ralentir pour elle, vient aujourd'hui prêter son titre au journal que nous annonçons.

M. EUGÈNE DE MIRECOURT sera le rédacteur en chef de ce journal.

Tôt ou tard, l'auteur de tant de volumes, — loués sans restriction par les uns, impitoyablement dénigrés par les autres, — devait prendre rang dans la presse militante.

L'heure est venue pour lui de se défendre, en allant chercher sur leur terrain même les ennemis discourtois qui le poursuivent de leurs attaques.

**LES CONTEMPORAINS**, — ce titre engage.

Il annonce nécessairement une feuille toute d'actualité, palpitant, respirant en quelque sorte avec le siècle, et à laquelle il suffira de tâter le pouls, si l'on veut apprendre comment se porte le monde littéraire et comment se porte le monde qui ne l'est pas.

Toutes les richesses biographiques restées intactes dans le portefeuille de M. **EUGÈNE DE MIRECOURT**, et que le cadre restreint de ses volumes ne lui permet pas d'employer, trouveront ici leur place, en donnant le complément de son œuvre.

Critiques originales, nouvelles de bonne source, échos et bruits de la ville, anecdotes vivantes; portraits tantôt sérieux, tantôt grotesques, mais toujours ressemblants; cuisine mystérieuse des journaux, des revues, des théâtres, des académies; histoire complète de l'époque, écrite jour par jour avec vérité, discernement, conscience : — voilà ce qu'annonce le journal nouveau.

Quant à la polémique, — plus ses adversaires seront violents et grossiers, — plus M. **EUGÈNE DE MIRECOURT** s'affermira dans la résolution d'être calme, convenable et de bon goût.

---

Le journal **LES CONTEMPORAINS** paraîtra toutes les semaines, le mardi (52 numéros par an).

Le premier numéro a paru le mardi 6 janvier  
1857.

**On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5.**

---

LE JOURNAL DES CONTEMPORAINS SE VEND

**CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE,**

15, RUE GUÉNÉGAUD,

**CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX**

| ET CHEZ

**TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER**

---

**UN NUMÉRO : QUINZE CENTIMES**

**PRIX DE L'ABONNEMENT**

**POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS**

Trois mois : 3 fr. — Six mois : 6 fr. — Un An : 10 fr.

ÉTRANGER, — le port en sus selon les pays.

---

*Le journal LES CONTEMPORAINS sera envoyé gratuitement, comme essai, à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

Pour le prix de l'abonnement, envoyer *une valeur sur Paris* — OU UN MANDAT SUR LA POSTE à M. le Directeur du journal **les Contemporains**, rue Coq-Héron, 5. (*Affranchir.*)

---

PARIS. — IMP. SIMON BACON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 4.

LES CONFESSIONS  
DE  
MARION DELORME  
PAR  
EUGÈNE DE MIRECOURT

---

Conditions de la Souscription.

Les *Confessions de Marion Delorme*, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 vol. grand in-8° jésus.

20 gravures sur *acier* et sur *bois*, tirées à part, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent.

Chaque livraison contient invariablement 16 pages de texte. Les gravures sont données en sus.

Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet 15 francs.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, rue Guénégaud, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'étranger.

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





